

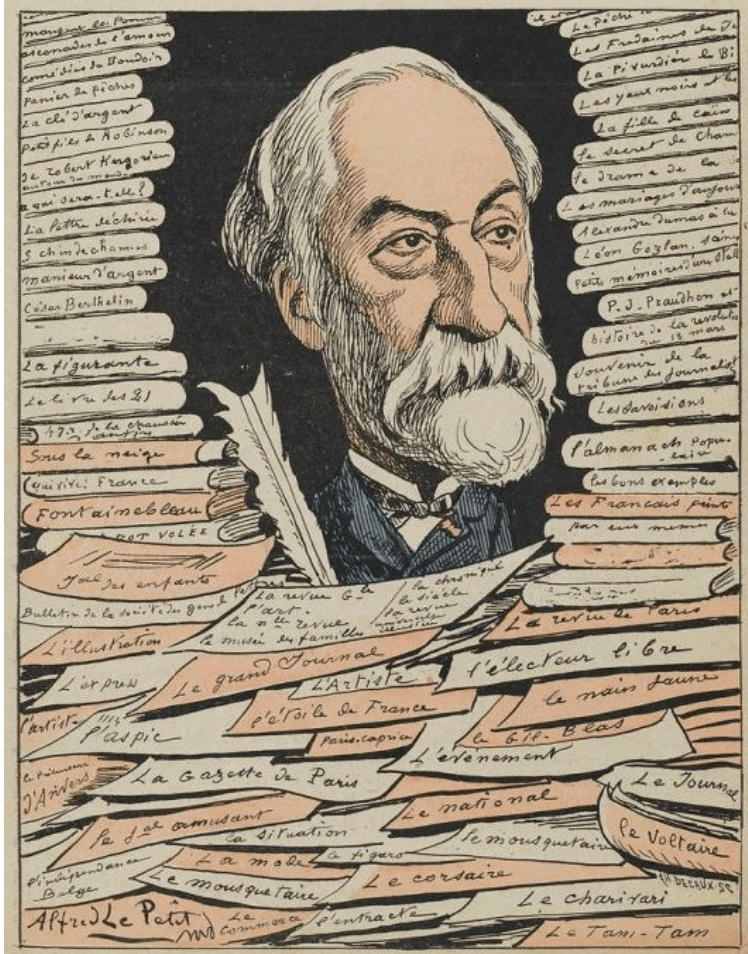
ALEXANDRE DUMAS À LA MAISON D'OR
(1888)

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'ALFRED LE PETIT

TEXTE D'ANATOLE CERFERR

TEXTE D'ANATOLE CERFBERR



PHILIBERT AUDEBRAND

Alexandre Dumas
à la Maison d'Or

SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE

LE JOYEUX ROGER
2016

Cette édition a été établie à partir de l'édition originale, parue chez Calmann Lévy, 3, rue Auber, 3, Paris, en 1888, dans la collection Bibliothèque contemporaine. 361 p.

Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation, à quelques corrections près.

ISBN : 978-2-924529-34-8

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

I

En parlant de celui dont on lit le nom en tête de ce livre, Michelet s'est écrié, un jour : « Ne disons pas que c'est un homme ; non, c'est une des forces de la nature. » Il est certain que, dans notre xix^e siècle, où se pressent un si grand nombre de personnalités bruyantes, on n'aura pas vu d'individualité qui ait tenu chez nous plus de place. Napoléon mort, Byron éteint, pas un contemporain n'aura fait autant retentir les vieilles trompettes de la Renommée. Pendant quarante années, de 1830 à 1870, on le rencontre partout et partout à la première place. En littérature, chez les artistes, au théâtre, dans les salons, au Palais de justice, à l'étranger, cette étrange figure de mulâtre rayonne sans cesse. C'est alors qu'Henri Heine lui écrit ce billet : « Mon cher ami, votre prénom et votre nom sont une monnaie courante qui vaut mieux que l'or et l'argent. » Il ne se passe pas de jour qu'il ne soit question de lui. On peut donc dire, sans courir le risque d'être taxé d'exagération, que la célébrité de ce prodigieux artisan de la plume se sera étendue sur le globe entier. Un demi-siècle durant, l'Europe n'a juré que par lui ; les deux Amériques envoyaient quérir ses romans par des flottilles de paquebots. On a joué ses drames en Égypte pour charmer la vieillesse de Méhémet-Ali, le grand pacha ; on a lu ses récits à Chandernagor et à Tobolsk. Méry disait, devant nous, en 1860 : « S'il existe quelque part un autre Robinson Crusoë dans une île déserte, croyez bien que ce solitaire est occupé en ce moment à lire *les Trois Mousquetaires* à l'ombre de son parasol, fait en plumes de perroquet. » Un matelot du Havre a raconté qu'un autographe de l'auteur d'*Antony* lui avait servi pour ainsi dire de passeport tout le long des deux mondes, et ce qu'il rapportait à cet égard n'était pas un conte en l'air.

Chez nous-mêmes, pour ne parler que de la France, ce titan littéraire a laissé bien loin derrière lui la famosité du patriarche

de Ferney, ce qui se comprend à première vue, puisque Voltaire n'a pénétré que chez les grands et dans la petite bourgeoisie. Issu d'une souche républicaine, enfant d'une face déshéritée, prolétaire condamné de bonne heure au travail, Alexandre Dumas, en dépit des faux airs d'aristocrate qu'il se donnait, un marquis dont les titres étaient visiblement imaginaires, peut et doit être considéré comme un produit des temps nouveaux. En lui, la tête d'Africain, la puissante musculature et l'ivresse de l'affranchi font vite voir un des enfants de la Révolution. Le travail ! – j'y reviens à dessein – le travail ! nul ne l'aura autant pratiqué. De sa main, il a noirci des montagnes de papier ; il a remué mille fois en tous sens les vingt-deux mille mots dont se compose la langue nationale. Ah ! je ne l'ignore pas : il y a la protestation des zoïles et il y a aussi la voix de l'histoire. Quand le vieux Quérard, ce bénédictin de notre âge, essayant de dresser l'inventaire des richesses bibliographiques du pays, arriva à son nom, il ne put se défendre d'un léger frisson d'effroi. La seule nomenclature des œuvres de ce géant faisait vaciller ses regards. Comment un tel homme avait-il pu venir à bout d'une telle tâche ? À la vérité, il expliquait que quatre-vingt-douze collaborateurs avaient coopéré à l'éclosion de tant de choses. Soit ; mais il y avait là un signe : la griffe de ce maître était marquée d'une manière indéniable sur chacun des innombrables feuillets.

Chose à peine croyable, il a fait jouer cent pièces de théâtre et fait paraître mille volumes. Telle a été la part fournie par ce « sang mêlé » dans le mouvement de son siècle. Mais attendez ! Penser, rêver, rimer, écrire, faire sortir à toute heure des mondes entiers de sa tête, ce n'était pas tout. Cet éveil constant de sa pensée ne l'aura pas empêché d'être au plus haut point un homme d'action. Indépendamment de cette production dont il serait difficile de signaler le pendant, que n'a-t-il pas fait ! Un jour, au bruit du tocsin, à une heure où Paris courait aux armes, il s'est fait soldat afin de prendre part à la guerre des rues. Il est donc l'un des jeunes combattants de Juillet qui ont le plus contribué à la

chute de Charles X. L'ancien régime renversé, il a vécu à tour de rôle en artiste, en homme du monde et en touriste. Il a dirigé des théâtres, entrepris de lointaines excursions sur terre et sur mer ; il a commandé une légion de la garde nationale, tenu tête à dix duels, soutenu vingt procès, fait bâtir un château, frété un navire à ses frais, distribué des pensions sur sa cassette, fait des journaux, donné des bals, répondu à la critique, relevé les tombeaux de ses émules, donné des conférences. Il a dansé, chassé, aimé, pêché, magnétisé, fait de la cuisine, non en parole, mais en tenant la queue de la poêle, et supérieurement. Il a fait, en outre, sinon sa fortune propre, du moins celle de cinq ou six des personnes qui l'entouraient, et, finalement, le jour où il est mort, si l'on en excepte ses œuvres, il n'aura pas laissé un centime après lui.

Toutes ces choses-là, presque aussi prestigieuses que les contes des fées, on les sait, direz-vous peut-être ; oui, on les sait, nous l'accordons, mais ce qu'on ignore, c'est Alexandre Dumas journaliste. Les hasards de la vie littéraire nous ayant mis à même d'approcher le merveilleux personnage pendant son séjour d'un an à la Maison d'Or, il nous a été donné de l'étudier sous cette physionomie de publiciste, si nouvelle pour lui. L'homme des grands romans a pu se transformer en un faiseur de petits articles, mais pour ne pas cesser d'être le charmeur par excellence. Paris l'a vivement applaudi alors comme toujours, et, avec Paris, Michelet, Lamartine, Victor Hugo et tant d'autres. C'est là ce que nous entreprenons de dire. Ainsi nous composons l'histoire du *Mousquetaire*, une histoire qui a tout ce qu'il faut pour piquer la curiosité publique. Le lecteur verra que nous n'avancions rien que pièces en main. Au surplus, dans ce récit, il ne sera pas uniquement question de l'illustre polygraphe. Vingt membres d'une brillante pléiade d'improvisateurs, des vieux et des jeunes, vont défiler aussi autour de sa personne et jouer chacun un rôle à part dans cette action, souvent mouvementée comme un drame de l'École romantique.

Sur la fin de l'année 1853, Alexandre Dumas revenait de

Bruxelles, où il s'était exilé volontairement, au lendemain du coup d'État. Las de nourrir de sa prose la grande presse de Paris, il imaginait de fonder un journal littéraire quotidien, dont il serait le rédacteur en chef. Quelques billets de mille francs, une chambre de dix pieds carrés et sa plume, il ne demandait rien de plus pour donner à ce rêve la forme d'une réalité. Ne s'inquiétant guère de l'influence que peut avoir un titre sur les destinées d'un papier public, il appelait ce journal *le Mousquetaire*, pareil en cela à un gouvernement qui entreprendrait de remettre en cours la monnaie qui porte des effigies depuis longtemps effacées. Mais ce titre était tiré d'un de ses romans en vogue ; c'était le mot qui, à son gré, pouvait le mieux donner une idée de sa personnalité à la foule, et il y tenait. Ce n'était, d'ailleurs, qu'un accessoire insignifiant. La chose importante consistait à faire paraître, chaque jour, une feuille contenant l'effroyable contingent de 70,000 lettres d'une copie inédite, bien écrite, amusante et assez chaste pour avoir accès dans la famille. Aux yeux des ennemis du fécond écrivain, l'entreprise n'était pas seulement téméraire : elle était insensée.

— Ils sont bien bons ! disait le revenant de Belgique en souriant. Si ce n'était pas une utopie irréalisable, est-ce que je m'en serais occupé ?

Et, un peu plus tard, il ajoutait :

— *Le Mousquetaire* vivra précisément parce que c'est un journal impossible.

Si son fondateur l'eût voulu, *le Mousquetaire* vivrait encore à l'heure qu'il est, et ce serait, sans contredit, le journal le plus aimé de notre époque. Dans le cycle de décadence que nous parcourons depuis 1840, il a été fait bien des essais ; on a répandu l'or, le papier et le talent par charretées pour arriver à donner la vie à bien des organes de diverses pensées ou politiques, ou littéraires, ou d'art. Il existe même un in-octavo de 500 pages servant de registre obituaire à ces nombreuses fondations. Parcourez ce volume funèbre, qui est aussi le *Livre d'or* de la littérature con-

temporaire, vous verrez qu'aucune *Revue*, vous constaterez qu'aucune feuille d'aucun genre n'a eu un commencement aussi brillant que la fantaisie quotidienne d'Alexandre Dumas. Tout y prêtait. C'était, d'une part, la viduité des journaux politiques d'alors, et, d'autre part, le nom si populaire de l'incomparable conteur. Aussi le numéro spécimen n'était pas encore lancé sur les douze arrondissements à un millier d'exemplaires, que 500 souscripteurs faisaient queue dans la cour de la Maison d'Or, rue Laffitte, pour y prendre un abonnement.

Au bout de deux mois, *le Mousquetaire* avait 4,000 abonnés inscrits et se vendait à 6,000 exemplaires rien que dans Paris. Cependant un succès si rapide ne causait aucun étonnement à la pensée d'Alexandre Dumas. Dans tous les contours de sa conception, il avait compté sur mieux que cela encore. Il était convaincu que les cinq parties du monde connu ne pourraient se dispenser de souscrire en masse à cette feuille qui venait de lui. Il tablait sur 25,000 adhérents, au bas mot.

— Oui, nous voyons bien, disaient les gens de lettres. Ce grand fou va faire un journal, et ce journal contiendra 70,000 lettres dans chacun de ses numéros ; mais que mettra-t-il dedans ?

Il répondait tout le premier et très vivement

— Pourquoi fondez-vous ce journal ?

— D'abord parce que je me lasse d'être bien attaqué par mes ennemis et mal défendu par mes amis dans les journaux des autres ; ensuite parce que j'ai encore quarante ou cinquante volumes de mes *Mémoires* à publier ; que ces quarante ou cinquante volumes deviennent de plus en plus compromettants au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de notre époque, et que j'en désire prendre la responsabilité non seulement comme auteur, mais aussi comme publicateur.

— Vous continuez donc vos *Mémoires* ?

— Oui.

— Vous avez tort.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils révèlent une foule de choses que vous feriez aussi bien de laisser cachées.

— À mon avis, aucune chose ne doit rester cachée. Les bonnes choses doivent sortir de l'ombre pour être louées et applaudies. Les mauvaises doivent être traînées au jour pour être honnies et sifflées.

— Mais, dans vos *Mémoires*, vous attaquez non seulement les choses, mais encore les hommes.

— Les hommes sont les pères des choses, et les pères répondent des enfants.

— Vous vous ferez des querelles.

— Nous nous appelons d'Artagnan, et nous avons pour amis Athos, Porthos et Aramis !

Tout cela était d'un habillage assez gentil et, ainsi qu'on vient de le voir, ne manquait pas d'une certaine crânerie, conforme à l'enseigne qu'on allait poser au frontispice de la maison ; mais ces pages ne pouvaient être que les bagatelles de la porte. Il restait à dire par le grand amuseur qu'elle serait l'âme de sa feuille de papier, s'il était vrai qu'elle dût avoir une âme. C'était surtout ce qu'attendaient ceux qui étaient désireux de voir un nouvel organe de la pensée publique s'élever au-dessus du fangeux bournier de ces temps troublés. Or, voici ce que leur disait le numéro spécimen, ce qu'on appelle le prospectus :

— Mais de quoi vous occuperez-vous dans votre journal ?

— De faire surtout la critique des critiques. Ainsi M. un tel dira systématiquement et périodiquement du mal de M. un tel et de madame une telle. Eh bien, nous nous enquerrons si le mal qui est dit vient d'une conviction ou d'un intérêt. S'il vient d'une conviction, nous nous contenterons de dire du bien de la personne dont on dit du mal, si nous en pensons du bien. Dans le cas contraire, nous attaquerons la critique et donnerons au faible l'appui de notre plume contre le fort. Ainsi, après trois cents succès, on attaquera injustement M. Scribe ; après vingt ans de triomphes, on dépréciera M. Paul Delaroche. Eh bien, nous nous substituerons à M. Scribe qui ne veut pas, et à M. Delaroche qui ne peut pas répondre. Nous tâcherons d'examiner, d'étudier, de comprendre la véritable personnalité des producteurs, et nous ne leur demanderons que des produits analogues à leur essence. Nous dirons à un auteur qui écrit mal : « Étudiez la langue ! » à un peintre qui dessine défectueusement :

« Étudiez la forme ! » parce que la langue et la forme sont deux choses qui s'apprennent. Mais nous ne dirons pas à Alfred de Musset : « Étudiez la charpente » ou à M. Ingres : « Étudiez la couleur ». On n'apprend pas à faire une pièce : on naît auteur dramatique. On n'apprend pas à mélanger ses couleurs : on naît coloriste. Gérard voyait vert, Girodet voyait bleu, M. Lethière voyait gris ; Diaz voit couleur d'or ; Victor Hugo, le grand poète de notre époque, ne sait pas et ne saura jamais charpenter une pièce comme M. d'Ennery. Il est vrai que cela lui est bien égal. Enfin, nous demanderons aux pommiers des pommes, aux vignes du raisin, aux rosiers des roses. Ainsi un ministre se trompera, vous admettez bien, mon cher, qu'un ministre puisse se tromper, que diable ! on commence à s'apercevoir que le pape lui-même n'est pas infailible. Eh bien, un ministre se trompera ; il encouragera la médiocrité au lieu d'encourager le succès. Nous lui dirons : « Prenez garde ; vous faites faire fausse route à votre argent. » Il donnera un privilège à un auteur de troisième ordre ou à un capitaliste fripon. Nous lui dirons : « Prenez garde ! l'auteur de troisième ordre fera faire à son théâtre de la littérature de quatrième, de cinquième ou de sixième ordre. Le capitaliste fripon essayera de filouter ses acteurs, de voler ses décorateurs ou ses machinistes, d'avoir pour rien, dût-il pour cela renier sa signature, ce que les autres ont pour de l'argent.

Nous essayerons enfin de faire l'ordre dans le chaos, la lumière dans la nuit : et nous serons Lune, quand nous ne pourrons pas être Soleil.

— Vous avez tort.

— Pourquoi ?

— Vous allez vous brouiller avec les critiques, et ils vous attaqueront.

— Nous avons armes offensives et défensives ; nous acceptons le combat.

Ce spécimen ayant paru un dimanche, jour férié, jour où le monde de la littérature a pour ainsi dire contracté l'habitude de se tenir enfermé chez soi, on ne le lut pas, ou bien on ne le commenta pas autant que cela se serait fait un tout autre jour. Ce ne fut que le lendemain que les péripatéticiens du boulevard se mirent à parler sérieusement de la nouvelle feuille. Alexandre Dumas avait tout à la fois beaucoup d'amis et beaucoup d'ad-

mirateurs. Après le coup d'État, qui avait coïncidé avec la déconfiture du Théâtre-Historique, dont il était le directeur, il s'était exilé volontairement en Belgique, et deux ans d'absence le rendaient intéressant à bien des yeux. En revenant, il promettait de prendre la parole. N'oublions pas que cela se passait au milieu d'un silence amené par la terreur des massacres du 2 Décembre et des proscriptions en masse. Lamartine était muet ; Victor Hugo, banni ; J. Michelet, Edgar Quinet, Eugène Sue, internés ; P.-J. Proudhon, en prison ; trente journaux avaient été supprimés par décret ; ceux qui étaient tolérés ne paraissaient que sous l'œil d'une commission d'examen qui les menaçait sans cesse de mort. Un journal ! un nouveau journal, et un journal du plus populaire des conteurs ! Il y avait dans le fait, sinon de quoi nous consoler, du moins de quoi nous distraire. On attendait donc avec impatience l'Évangile promis. Vous venez de parcourir le prospectus. Disons-le vite : ce fut une déconvenue. On trouvait que le revenant de Bruxelles ne savait que s'échapper dans des enfantillages.

Ceux qui exerçaient ces critiques ne se dissimulaient pourtant pas la difficulté de l'entreprise. En ce moment, Paris ressemblait à Stamboul. Malheur à qui cherchait à y faire la lumière sur n'importe quoi ! Le père Le Poitevin Saint-Alme avait le premier ressuscité *le Figaro*, avec le dessein d'y soutenir la politique impériale. « Non, pas même ça, lui avait dit M. de Persigny, alors ministre de l'intérieur : la lettre moulée nous déplaît. » On ne voulait de journaux sous aucun prétexte. Cependant un homme de l'encolure d'Alexandre Dumas pourrait peut-être leur tenir tête. Doué d'une merveilleuse puissance de transformation, il se ferait pamphlétaire. Lucien de Samosate a trouvé le moyen de dire les choses les plus hardies. Comme ce Voltaire des Grecs, il raillerait les vivants et les morts. Il y mettrait toutes les ressources de son étonnant esprit ; il aurait assez de souplesse pour dérouter les censeurs, pour désarmer ceux qui proscrivaient. On ne l'ignorait pas, il professait la haine du nouvel empire. Pour-

quoi, par suite d'un système d'inversion qui serait piquant pour l'époque où l'on était, pourquoi donc ce David littéraire ne serait-il pas amené à se mesurer avec le pâle Goliath des Tuileries, et pourquoi donc ne le toucherait-il pas d'un coup de fronde ? Mais, encore une fois, non, c'était trop préjuger de la valeur guerrière du conteur ; le premier numéro du *Mousquetaire* ne pouvait faire présager rien de semblable.

Mais, après tout, il se trouvait du bon dans ce prospectus. On y imprimait le nom de Victor Hugo. Très grande hardiesse pour le temps, qui ne le sait ? Ce seul nom faisait naître la chair de poule chez les amis du pouvoir. Il ne faut pas oublier qu'on venait de voir paraître coup sur coup *Napoléon le Petit* et les *Châtiments*, c'est-à-dire une double batterie à l'aide de laquelle l'exilé de Jersey tirait à boulet rouge sur l'établissement napoléonien. Dire du bien du grand poète, même en ne visant que son génie littéraire, c'était faire acte d'opposant.

— Savez-vous une chose ? s'écriait Théophile Gautier avec stupeur. Hier, au ministère d'État, on m'a enjoint de ne plus insérer le nom de Victor Hugo dans mon feuilleton du *Moniteur universel* !

Il y avait donc de l'audace, de la part du *Mousquetaire* naissant, à faire ainsi ce qui était si formellement prohibé. Mais Alexandre Dumas allait plus loin que cela. Tout récemment, à son retour de Bruxelles, il avait rapporté de cette ville un exemplaire des terribles poèmes, édition princeps. Ce livre, si bien fait pour attirer la foudre sur la tête de qui l'avait en main, il l'ouvrait à tout propos, sans crainte, devant le premier venu, et il y lisait couramment, à voix haute, tantôt une pièce, tantôt une autre, tantôt la mort de l'enfant tué d'une balle, le 2 décembre, tantôt *les Abeilles*, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. C'est par lui que j'ai entendu, pour la première fois, réciter le grand vers vengeur :

Ah ! tu finiras bien par hurler, misérable !

Ces faits et, je le répète, l'éloge du banni agissaient sur les

esprits. C'est pourquoi l'opposition quotidienne ne pouvait s'empêcher de sourire au nouveau journal. Seulement les Catons du parti républicain ne se faisaient pas d'illusion et ils prévoyaient bien que *le Mousquetaire* serait, sous peu, une feuille comme les autres. En d'autres termes, il fallait s'attendre à n'y voir figurer que la littérature frivole. Ni l'histoire ni la critique n'y auraient la haute main, puisque c'étaient des choses graves. On ne songerait qu'à y amuser le lecteur. Les romans d'alcôve ou d'aventure formaient la monnaie courante de l'affaire. Et l'on remâchait déjà l'observation jadis faite par Denis Diderot :

— *Mes amis, faisons des contes. Pendant que nous en faisons, nous oublions, et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en doute.*

Des contes, des causeries, quelques jolis portraits, rien que des choses aimables, Alexandre Dumas ne concevait pas qu'on pût suivre un autre programme. Très peu lettré au fond, comme on sait, n'ayant jamais fait que des études classiques rudimentaires, il n'admettait le journalisme que comme pourraient le comprendre un enfant et une femme, c'est-à-dire par le côté purement récréatif. « Cet article est-il amusant, ou non ? » Tout son *criterium* résidait dans cette formule. « Mais, lui disait un jour l'un de ses collaborateurs, ce qui est amusant pour la foule serait fort ennuyeux pour un esprit tel que celui de Lammenais ou de M. Guizot ? » Il ne se donnait même pas la peine d'écouter. Une des particularités de son caractère consistait à s'attacher au parti pris avec l'entêtement de l'homme qui réussit toujours. Une fois qu'il avait adopté une idée, il disait comme l'abbé Vertot : « Mon siècle est fait » ; et il ne se rendait à aucune forme de raisonnement. Aussi *le Mousquetaire* ne devait jamais être et n'a jamais été, en effet, un journal sérieux.

Du reste, le principal, on pourrait ajouter l'unique objet de cette publication, c'était de mettre sans cesse en relief la personnalité de son fondateur. Le nom du grand écrivain venait immédiatement en vedette sous le titre : LE MOUSQUETAIRE, jour-

nal de M. Alexandre Dumas. Le procédé était renouvelé des Anglais et c'était là ou un mouvement de jactance ou un mouvement de naïveté qu'on n'avait pas encore vu se produire en France. Pour les cockneys du boulevard, cette nouveauté typographique était presque de l'originalité. Il est certain, du reste, que ce nom du grand écrivain, que Paris avait si souvent salué de ses bravos, était une sorte de talisman propre à provoquer le succès.

Ce succès ne se fit pas longtemps attendre.

Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire plus haut, en dépit de la critique des esprits sévères, *le Mousquetaire* avait plu, dès ses premiers numéros. Tirant à 10,000 exemplaires, il pouvait donc marcher et bien vivre. L'avenir lui ménageait une durée certaine. Il ne s'agissait que d'attendre. Il ne fallait qu'avoir un peu d'ordre. Mais c'était demander beaucoup. On disait à Alexandre Dumas : « Un grain de blé jeté en terre demande six mois pour devenir un épi. Ayez six mois de patience. » Il hochait la tête. On ajoutait : « La recette d'aujourd'hui doit être mise en réserve pour assurer la dépense de demain. » C'étaient là des vérités naïves que ce grand enfant ne comprenait pas, ou bien qu'il avait l'air de ne point comprendre. L'argent ! il en avait toujours fait si peu de cas ! Tout entier, d'ailleurs, à ses œuvres d'imagination, il était incapable d'exercer aucune surveillance sur le mouvement d'une caisse, sur le Doit et sur l'Avoir. Il arrivait des factures du papetier, de l'imprimeur, des fournitures du bureau, des frais de correspondance, des honoraires de la rédaction. En dernière analyse, des montagnes de chiffres. Naturellement, l'intrépide romancier détournait la tête avec horreur. « Mais ces choses-là ne me regardent pas ! s'écriait-il sur le ton de la colère et du désespoir. Qu'on s'adresse à Martinet. » Ce Martinet, ancien coupeur de Faits divers au *Siècle*, fort peu entendu dans le maniement d'une affaire naissante, avait toujours l'air d'un homme qui vient de tomber de cheval. En guise de réponse, il montrait ses tiroirs vides et ses sèbles creuses. « Mais l'abonnement ? mais la vente au numéro ? reprenait Alexandre Dumas.

— Eh ! mais, cher maître, il y a dix minutes, vous avez pris 300 francs pour vos besoins personnels. — Eh bien, 300 francs, qu'est-ce que ça, après que j'ai fourni, en deux jours, pour mille francs de *copie* ? Dans les autres journaux, j'eusse pris le double, et le caissier ne s'en apercevrait pas. — Cher maître, ripostait Martinet en souriant, les autres journaux, *le Siècle* et *la Presse*, par exemple, ont trente ans d'existence et *le Mousquetaire* n'a pas encore trente jours. Attendez que votre gland soit devenu un chêne. »

Attendre, encore une fois, c'était ce qu'il ne savait pas admettre. Cette nature luxuriante de force n'a jamais eu assez de puissance pour se dominer elle-même ; elle n'a pas su se soumettre à la discipline d'une méthode quelconque. Dans l'origine, comme on lui démontrait qu'il n'avait pas de capital et qu'il avait à s'en faire un par le travail, il disait : « Je m'imposerai des privations ; je travaillerai sans relâche ; j'assoierai mon journal sur une base solide. » Belles paroles que le vent emportait ! Il travaillait régulièrement huit jours de suite et s'imaginait que le résultat ne devait pas marcher avec lenteur, mais se manifester tout d'un coup, au gré de ses désirs. Il était tout étonné de voir que le public ne lui apportât pas de l'or par monceaux. Il se disait : « Ah ! comme c'est long ! » Il se dépitait. Il disait alors : « Remettons-nous au théâtre ; reprenons-nous à faire des romans pour le feuilleton des autres. » Dès lors, *le Mousquetaire* était abandonné et laissé aux soins de ses collaborateurs ; ce qui n'était plus la même chose au point de vue du succès. Beaucoup d'oisifs, jetant un coup d'œil sur le numéro, se récrièrent : « Il n'y a rien de Lui, ce soir ? Je n'achète pas. » — Telle a été une des causes du dépérissement de l'entreprise.

Ce même Martinet, dont je viens de parler, produisait sur le travailleur l'effet du spectre de Banco sur Macbeth. L'homme n'avait rien d'aimable. *Fruit sec* du notariat et du journalisme, ne sachant ni parler ni écrire, il n'avait non plus rien d'un organisateur. Pourquoi donc avait-il été placé à ce poste d'administrateur

du nouveau journal ? Uniquement parce qu'Alexandre Dumas l'avait rencontré tour à tour dans les bureaux du *Siècle* et de l'*Ordre*, deux organes de l'opinion libérale dans lesquels il n'avait occupé qu'un rôle de sous-ordre. À la Maison d'Or, il devenait une sorte de chef ; mais, pour nous servir d'une expression populaire, cela lui allait comme des manchettes de dentelle à un cochon. Croyez bien que le mot n'est pas trop fort. Il ne paraîtra ni outré ni déplacé, si l'on veut l'appliquer à l'individu. Déjà fané par l'âge, très maigre, jaune, ayant le bas du visage couvert d'une barbe hirsute, il était négligé dans sa mise jusqu'à en être sordide. Raison pour laquelle il représentait mal. Avant le 2 Décembre, il avait été de ceux qui avaient poussé au coup d'État, non à celui de Louis Bonaparte, mais à celui du général Changarnier. La prescription ne l'avait pas atteint parce qu'on ne le regardait que comme étant un menu fretin. Il n'en cherchait pas moins à s'en faire accroire, et, se mettant à mâchonner quelques strophes des *Châtiments*, il simulait l'indigné ; ce qui ne trompait personne. Savait-il en quoi consiste la comptabilité ? J'en doute fort. Toute sa tenue de livres figurait sur des feuilles volantes, seulement liées entre elles par une ficelle ou par des épingles. Véritables registres de la bohème. Ajoutons qu'il n'avait aucune confiance dans la réussite du *Mousquetaire*. À tout moment, on pouvait l'entendre crier par-dessus les toits, qu'en dépit du prestige de son fondateur, la nouvelle feuille n'était pas destinée à vivre six mois. Et, au fait, pourquoi durerait-elle ? de quelle nécessité pouvait-elle être ? – Faites donc réussir un journal avec de tels instruments !

Aussitôt qu'il se manifestait un embarras d'argent ou un empêchement de quelque autre genre, Martinet, encore ingambe, grimpaît quatre à quatre l'escalier qui menait au troisième ; c'était là que, du matin au soir, le grand écrivain noircissait des arpents de *copie*. Qu'on imagine une sorte de cabinet d'un aspect presque cénobitique. Point d'ornements. Pas un tableau ni une statuette. Une petite table de sapin, recouverte d'un tapis rouge

des plus simples. Sur cette table, un encrier, des plumes, du papier bleu. Çà et là, trois chaises cannées : c'était tout l'ameublement. Le seul luxe qui s'y montrât était une manière de petit vase étrusque dans lequel baignait ou une rose, ou un œillet de poète, ou une branche de lilas, fleurs de serre chaude ou de Nice, dernier indice des idylles qui finissaient. Peu habillé, même en hiver, en pantalon à pieds, nu-tête, nu-bras, remuant son énorme tête crépue, l'illustre mulâtre, courbé sur ses feuillets comme un bœuf sur son sillon, passait toutes ses heures à jeter, du bout de sa plume, du noir sur du blanc ou plutôt sur du bleu, et il finissait, disait-il, par trouver une âcre volupté dans cet exercice de galérien. Mais, quand on l'interrompait dans cette tâche pour lui parler d'une échéance ou de frais de poste à payer, il sursautait sur son siège en maugréant. Alors, pareil au Dieu de la Bible tel que l'Écriture le montre à la veille du déluge, il se repentait d'avoir créé un être et de l'avoir fait à son image. — « Et justement, lui disait Martinet de sa voix aigre, comme votre nom brille en tête du journal, vous avez à craindre deux choses. — Lesquelles donc ? — D'abord, une nouvelle faillite et, ensuite, une atteinte portée à l'honneur de votre grand nom. » On voit d'ici le coup de théâtre qui pouvait résulter de paroles si peu engageantes. Alexandre Dumas jetait de dépit sa plume sur le récit interrompu, se levait de son siège, croisait ses longs bras sur sa poitrine de géant et s'écriait : « Qu'ai-je fait là, grands Dieux ! » Vingt fois en vingt mois, le merveilleux ouvrier a jeté ainsi le manche après la cognée. Un peu plus tard, en voyant s'accroître l'inanité de ses efforts, pour un oui ou un non, pour quelque question puérile, il quittait tout à coup la Maison d'Or, se séparait de son œuvre, s'en allait à la chasse ou en villégiature chez des amis, boudant le journal comme un lycéen indocile boude son *pensum*.

Au bout du deuxième mois, Martinet se retira ou fut remercié, je n'ai jamais su au juste lequel des deux. Pour le coup, Alexandre Dumas se trouvait affranchi d'un visiteur incommode. Les

affaires du journal devaient-elles en aller mieux ? Non, sans doute, mais elles ne devaient pas en aller plus mal non plus. Seulement il n'y avait plus même la comique hypocrisie bureaucratique des petits bouts de papier administratif enfilés dans des ficelles ou attachés par des épingles ; il n'y avait plus rien du tout pour témoigner qu'on eût reçu ou dépensé de l'argent. C'était le chaos régularisé, l'anarchie de P.-J. Proudhon mise en pratique dans un coin de Paris et, très certainement, on n'a jamais rien vu de pareil depuis que le monde est monde.

Tout l'organisme du journal tenait dans un rez-de-chaussée de la Maison d'Or, grand au plus comme celui du père Coupe-Toujours, le fameux marchand de galette du Gymnase. Bureaux d'abonnement, caisse, rédaction, cette pièce lilliputienne renfermait ces divers attributs. Quand le hasard faisait que nous fussions tous réunis dans cet *epitome* d'appartement, on aurait dit vingt sardines empilées dans une boîte de zinc. Signe caractéristique : la porte était constamment ouverte ; mais, si l'on en exceptait les personnes attachées au journal, on ne voyait jamais âme qui vive entrer ni sortir. D'où venait donc l'abonnement ? De quelle façon se faisait donc la vente au numéro, toujours assez considérable ? Bref, comment ce fantastique *Mousquetaire* s'y prenait-il pour remplir régulièrement ses douze longues colonnes contenant 70,000 lettres par jour ? Comment paraissait-il, bien imprimé par Brière sur d'excellent papier, très lisiblement ? Comment le voyait-on prendre, tous les soirs, son essor à la même heure, à l'heure qui concorde avec celle de l'absinthe ? Quant à moi, j'ai appliqué plus d'une fois les forces de mon entendement à l'étude de ce problème industriel et littéraire, et j'avoue n'avoir jamais pu arriver à une solution raisonnable. On ne voyait pas, non un écu, mais un sou dans les bureaux, et les ingrédients nécessaires à l'exploitation ne manquaient pas ; on ne donnait point d'appointements fixes ni réguliers et les employés étaient ponctuels ; on ne comptait pas un centime, on se contentait de promettre de l'or et de la gloire à la rédaction, et vingt

volontaires se pressaient pour tirer de leur poche une surabondance d'articles, et d'articles souvent très bons. Il faut le répéter : une telle chose dépasse les limites de l'intelligence humaine. Cela est à ranger tout net dans la catégorie des miracles évangéliques, la multiplication des pains et des poissons, par exemple.

Il est temps de dire sur quels auxiliaires Alexandre Dumas comptait pour faire son journal. En moins de deux mois, il était survenu peu à peu un grand nombre de recrues. J'ai pu voir se produire à l'humble rez-de-chaussée toute une caravane de gens de lettres (c'est le seul mot qui me paraisse caractériser un peu la situation). Parmi ces écrivains de rechange, il s'en trouvait quatre ou cinq d'illustres, cinq ou six qui ne tarderaient sans doute pas à devenir célèbres et dix autres qui donnaient et qui continuent à donner de belles espérances. Depuis janvier 1854 jusqu'à l'heure où ma plume laisse tomber ces lignes sur le papier, le temps a marché. Trente-six ans, hélas ! c'est presque la moyenne de la vie humaine, suivant les faiseurs de statistiques. Pendant ce laps de temps, il s'est passé deux ou trois grandes révolutions politiques et sociales. Que de choses ont changé ! *Le Mousquetaire* a disparu comme un empire ; Alexandre Dumas lui-même a été emporté comme un chef de dynastie, et beaucoup de ses collaborateurs l'ont précédé ou suivi chez les morts.

... C'est le Destin,
Il faut une proie au trépas.

Mais je cite les noms et de ceux qui ne sont plus et de ceux qui ont survécu ; je les cite tels qu'ils parviennent à ma mémoire, sans vouloir dresser un ordre hiérarchique (J'ai assez appris, à mes dépens, qu'il ne faut pas se brouiller, pour une question de préséance, avec ses concitoyens de la République des lettres).

Voici donc la liste que j'ai promise. – Les collaborateurs du *Mousquetaire*, durant la première année de novembre 1853 à novembre 1854, ont été, à des intervalles divers : Méry, Gérard de Nerval, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, Roger de

Beauvoir, Paul Bocage, Émile Deschamps, Alfred Asseline, le docteur Casimir Daumas, Georges Bell, Léon Gatayes, Adolphe Dupeuty, Aurélien Scholl, Henry de la Madelène, Pierre Bernard, Gaston de Saint-Valry, A. Desbarolles, Théodore de Banville, Alfred Busquet, Jules Viard, Privat d'Anglemont, Armand Baschet, E. Moreau, Alexandre Weill, Amédée Marteau, Henri Rochefort (Henri de Luçay), le comte Max de Goritz, E. Névire, J. Névire, Foulques, Eimann, C. Bernis, Maurice Sand, la comtesse Dash, E. Woëstyn, A. de la Fizelière, M^{mes} Adèle Esquiros et Céline Ravier ; puis, en dernier lieu, M^{me} Clémence Badère, *la Dame au Volubilis*, dont il faudra bien se résigner à dire un mot.

Il ne manque plus guère qu'un nom à cette longue kyrielle, et ce nom est celui de l'auteur de ce livre.

Dans la suite de ce récit, nous aurons plus d'une fois à faire halte devant dix ou douze de ces noms, et c'est surtout ce qui imprimera un peu d'intérêt à cette histoire du plus invraisemblable des journaux français, passés, présents et futurs. Le chef est déjà par lui-même un curieux sujet d'étude, mais les disciples ou les suivants, comme on voudra, méritent bien aussi d'attirer l'attention, ainsi qu'on va le voir.

II

Un journal d'Alexandre Dumas ne pouvait résider que dans la partie la plus animée de Paris. Par tout ce qui précède, on a déjà pu apprendre que les bureaux du *Mousquetaire* étaient situés rue Laffitte, dans la cour carrée de la Maison d'Or. On les trouvait dans celle des deux ailes de l'hôtel qui fait face au célèbre restaurant. Le rez-de-chaussée était juste vis-à-vis de la salle d'armes de Cordelois, un des maîtres en vogue de ce temps-là. Trois petites pièces formaient tout l'appartement. Dans une petite chambre d'entrée se trouvait ou était censée se trouver la caisse, c'est-à-dire un meuble tout à fait conjectural. Le fait est qu'il n'y avait pas même de caisse. Il n'y avait sur un tabouret de paille que Michel, un caissier hypothétique, l'ancien jardinier de Monte-Cristo. Un peu plus loin, quand le moment sera venu, j'aurai à parler en détail du personnage, un des acteurs les plus bizarres de cette comédie dont nous cherchons à dessiner les sinuosités. Dans un petit cabinet noir, tout à côté, on jetait pêle-mêle les premiers numéros invendus, ce qu'on appelle le *bouillon*. C'étaient là, si vous voulez, les Archives du journal. Immédiatement après, dans une salle carrée, de dimension exigüe, à cheminée sans feu, évoluait la rédaction. Martinet avait cependant pensé à faire de cet indigent logis un bureau sérieux et austère. Pour indiquer la couleur de ses espérances à cet égard, il avait commencé par faire coller sur la porte d'entrée la pancarte sacramentelle de toutes les chapelles littéraires : *Le public n'entre pas ici*. Or il se trouvait précisément que le rédacteur en chef, connaissant toute la chrétienté, Paris entier affluait à la Maison d'Or. En dépit des prohibitions de l'écriteau, on forçait la porte et l'on s'installait sans façon dans le bureau. Je me suis demandé bien souvent comment il pouvait se faire qu'une salle si petite contînt tant de monde. Imaginez qu'indépendamment des nombreux rédacteurs que j'ai nommés dans le chapitre précédent, il se présentait

fréquemment beaucoup de visiteurs ou d'oisifs, ce qui est absolument la même chose. Il y venait aussi des acteurs, des peintres, des sculpteurs, des curieux, la fleur de la bohème. Les intrus engageaient constamment avec nous des colloques colorés, qui, commencés à midi, ne finissaient d'ordinaire qu'à six heures du soir, au déclin de la journée.

On causait donc, et sans cesse, et très bruyamment. Dans un chant de l'*Énéide*, Virgile dit qu'il renonce à décrire le bruit que font les vents en s'échappant des antres d'Éole. Je confesse volontiers l'impuissance où je serais de donner une idée du tintamarre que les entrées et les sorties, les dialogues et les monologues, les logomachies, les ripostes, les querelles, les commentaires, les paradoxes, les pantomimes et les rixes même produisaient dans le *forum* satanique. Tout le voisinage en était atterré. Jamais sabbat de corybantes, jamais la grande symphonie d'Hertor Berlioz, jamais l'effroyable bruit que fait la terre en tournant sur son axe ne pourront rivaliser avec l'incroyable murmure et les tempêtes de voix humaines qui roulaient avec fracas dans cet historique rez-de-chaussée. Un boyard moldave, M. Alexandri, qui habitait à deux pas, même cour, ouvrait sa fenêtre toutes les cinq minutes, en disant à son valet de chambre :

— Il me semble qu'on y égorge quelqu'un !

Un autre voisin, non moins terrifié, souriait à son tour :

— Il doit y avoir dans le rez-de-chaussée une femme en mal d'enfant !

D'un autre côté, le père Verdier, propriétaire du restaurant, voyait dans tant de tapage une chose avantageuse pour son établissement. Tous les jours, il se frottait les mains d'aise, en disant à la cantonade :

— Eh bien, la police ne pourra plus prétendre qu'on fait trop de bruit chez moi : je l'enverrai écouter au *Mousquetaire* !

Relégué dans son troisième, où, comme on sait, il travaillait sans relâche, Alexandre Dumas, troublé par tant d'éclat, interrompait son labeur ; il se levait en sursaut, il s'écriait :

— Qu'est-ce qu'ils font ? Est-ce qu'ils ne s'égorgent pas ?
Puis, en souriant :

— Ce bureau de journal ! c'est un nid de serpents ! Voilà pourquoi ils ne se mangent pas entre eux !

Au fond, il n'y avait là-dedans que de trompeuses apparences. On se chamaillait, on discutait, on faisait du bruit : rien de plus, rien de moins. Dix poètes à la longue chevelure, cinq romanciers, un demi-quarteron de critiques, des fantaisistes, des polygraphes, interrompant le silence universel inauguré par la pression du second empire, recommençaient à haute voix, en plein Paris, les Dialogues de Platon, et, cela, dans le quartier de la finance. Voyez le grand mal !

Ces clameurs de bohèmes, cet amalgame bizarre, ce monde si divers et si peu bourgeois allant, venant, se fâchant, fredonnant, partant, finissait par devenir un spectacle des plus curieux. L'observateur y retrouvait, d'ailleurs, le mythe de la tour de Babel. Cette petite salle du *Mousquetaire* était bien certainement le globe en raccourci. Toutes les races étaient là : la race latine, la race slave, la race noire, la race cuivrée ; toutes les religions s'y coudoyaient, l'Hébreu du Sinaï, le catholique mystique, le calviniste, le musulman (c'était un renégat, le bey Du Courret, par exemple). Il y avait un idolâtre. Les libres penseurs abondaient. On y voyait un anabaptiste. Tous les sexes s'y saluaient, toutes les professions sociales s'y donnaient la main ; tous les idiomes s'y confondaient. Au point de vue de la politique et des écoles littéraires, c'était l'abomination de la désolation, la confusion perfectionnée, un chaos dans les règles.

Un si beau tohu-bohu, je pense, plaisait infiniment à Alexandre Dumas, lequel trouvait, dans tant d'antagonismes, le moyen de faire prévaloir toujours sa propre pensée, c'est-à-dire le besoin de mettre, chaque matin, en relief sa bruyante personnalité.

La mise en scène était en parfaite harmonie avec ce personnel si bigarré et si étrange. Pour tout meuble, on rencontrait dans cette salle une table ronde, recouverte d'un tapis vert d'une fraî-

cheur douteuse. Mais pourquoi une telle table en un tel lieu, puisqu'on n'y écrivait pas, puisqu'il n'est jamais venu à aucun de nous la pensée d'y faire une pause d'a ? Il faut bien supposer que c'était pour l'honneur. On composait ses articles chez soi, au coin de son feu, et non au journal, ainsi que c'était le vieil et courageux usage des improvisateurs de l'ancien temps. À la muraille se voyait, retenue sur une tenture de papier mauve par quatre pains à cacheter, un grand dessin à la plume, fait et signé en toutes lettres par M. Maurice Sand, le fils de l'illustre auteur de *Mauprat*. Étant encore très jeune, cet élève d'Eugène Delacroix était ce qu'on appelle un amateur. Au commencement de l'hiver, il avait eu à passer quelques soirées à ce bureau fantastique, et, pour n'y pas rester inactif, il s'était pris tout à coup d'un bel amour pour le passe-temps de Cherubini et de Victor Hugo, je veux dire pour le dessin à la plume sur le papier écolier, composé avec l'encre de la petite vertu. Celui qui attirait nos regards devait être le premier d'une longue série, laquelle aurait fini par égaler en étendue les plus belles tapisseries des Gobelins. C'était une sarabande sans queue ni tête, mais où figuraient les inv variables *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, qui étaient, vous le savez, au nombre de quatre. Il est juste d'ajouter que ces grands soldats du règne de Louis XIII portaient sur les épaules de ces figures hétéroclites telles que Jacques Callot et Hogarth ont eu à peu près seuls le talent d'en faire. Le plumet du beau d'Artagnan retombait en panache comme la crinière vagabonde des comètes. Il y avait là-dedans des femmes qui dansaient sur des échasses ; il y avait des anges qui tiraient l'épée ou le sabre. En réalité, c'était une débauche d'esprit, une de ces choses qu'on fait ou qu'on doit faire après qu'on a pris du hatchis, de ces *machines* dont on dit : « Je n'y comprends rien, mais il y a *du chien* là dedans. » Une fois pour toutes, sachez que, chez les gens de théâtre et chez les gens de lettres, quand on dit : « *Il y a du chien* », cela signifie : « Il y a du talent. » Pour en finir sur ce dessin à la plume de M. Maurice Sand, c'était une de ces choses de

haute fantaisie qui n'ont ni style, ni rang, ni force, ni philosophie, mais qui sont pourtant acceptées et qui grossissent, à la longue, le bagage de leurs auteurs.

Je n'ai rien dit encore d'un grand canapé de Tunis en étoffes de couleurs vives rayées. Dès les premiers jours de l'installation à la Maison d'Or, Alexandre Dumas l'avait fait venir de Saint-Germain en Laye ; car c'était, à ce qu'il paraît, une des épaves du naufrage de Monte-Cristo. La tradition voulait que ce fût sur ce canapé qu'eussent été composés plusieurs grands romans en vogue. On citait *les Quarante-Cinq*, *la Reine Margot* et un drame des plus poignants, *le Comte Hermann*, qui a été joué avec succès au Théâtre-Historique. — Mais ce meuble ne nous était que prêté, il faut croire. Un beau matin, le canapé en question avait été brusquement enlevé. On croyait que c'était par l'ordre d'Alexandre Dumas, et l'on se fâchait ; on apprenait ensuite que c'était sur l'initiative du jardinier-caissier, et l'on ne disait plus rien.

— Michel a pensé qu'en nous asseyant sur le meuble de son maître, nous le profanions, murmurait Alfred Asseline.

Dès le mois d'avril, quand les roses et les violettes reparaissent dans les rues, on venait nous voir un peu de tous les côtés de Paris. Il est bien entendu que les visites étaient moins à l'adresse du journal qu'à celle de son rédacteur en chef. Mais, comme il fallait monter les marches de trois étages avant de pénétrer dans un cabinet étroit, sans air et presque sans siège, Alexandre Dumas demandait à descendre et se promenait alors en long et en large dans la cour avec ses amis. La chose s'est présentée cent fois. Au nombre des visiteurs assidus se voyait M. Polydore Millaud, celui qu'on avait déjà surnommé *Millaud-Million*. Propriétaire du charmant petit hôtel de la place Saint-Georges qui est contigu à l'hôtel de M. Thiers, cet excellent homme avait cessé d'être le Gil Blas du journalisme que nous avons tous plus ou moins connu à *l'Audience*. À dater de 1849, à la suite d'une association avec J. Mirès et Félix Solar, ses coreligionnaires, il s'était lancé dans les affaires de Bourse et il y avait

pleinement réussi. Mais, je dois le dire sans retard, c'était le bon riche par excellence. Personne n'a cherché à faire et n'a fait plus de bien. Aucun des parvenus de ce temps n'a su venir aussi bien en aide à la littérature militante.

Un matin de 1850, Frédéric Thomas revenant du Midi causait avec Polydore Millaud. – « Mon cher, il ne faut pas qu'on se hâte tant de m'envier, lui disait ce dernier : la goutte m'est survenue en même temps que la fortune. » Mais, de cette fortune, le futur créateur du *Petit Journal* faisait le plus louable usage. En ces temps de tourmente, la Société des Gens de lettres était bien éloignée de sa prospérité d'aujourd'hui. Profondément troublée dans ses intérêts par la brusquerie des événements politiques, elle n'avait plus l'argent qu'il lui fallait pour continuer de vivre. Peut-être allait-on se trouver dans la nécessité de la dissoudre, quand le nouveau millionnaire, mis au courant de cette situation, envoya dix mille francs à la caisse. Ce secours inespéré, pleuvant tout à coup comme une manne céleste, permit à la Compagnie de se réorganiser et d'attendre des jours meilleurs. Pour donner à ce fait si honorable toute sa physionomie, n'oublions pas de noter aussi qu'en échange de ces dix mille francs qui en vaudraient trente mille d'à présent, haut la main, on avait abandonné au donateur la propriété d'un in-4° fait à frais communs, je veux dire d'un Album monumental dont chacun des cinq cents sociétaires avait de sa main écrit une page, un autographe de la prose ou des vers. Or l'acte de prodigalité auquel il s'était livré en 1849 pour sauver la Société des Gens de lettres, Polydore Millaud le renouvelait très galamment pour sauver le journal de la Maison d'Or.

Mon cher ami, écrivait-il à Alexandre Dumas, les souscriptions philanthropiques que vous ouvrez sont des merveilles ; *le Mousquetaire* est une bonne action, mais une mauvaise affaire. Laissez-moi vous envoyer dix mille francs. Avec cette somme vous annoncerez le journal, et aussitôt qu'il sera connu, il prospérera.

Suivant ses désirs, il y eut des annonces tout le long de la

presse, et l'abonnement, ainsi sollicité, se mit à venir ; mais le désordre congénial et incorrigible de la maison fit que cet effort n'eut, en définitive, pas d'heureux résultat. Tout en ayant l'air d'être toujours en vogue, *le Mousquetaire* ne cessa donc pas de végéter. Que faire pour lui infuser la vie ? Afin de tendre à ce naufragé une planche de salut, Polydore Millaud eut recours à un autre expédient. Il envoya à son grand ami l'album aux cinq cents autographes en lui donnant le droit d'y prendre à pleines mains celles des pages signées de noms célèbres qui lui plairaient le plus. On tailla, en effet, dans ce recueil la matière de cinq cent quarante lignes, c'est-à-dire ce qu'il fallait pour varier deux numéros. Ce fut beaucoup de bonne prose, beaucoup de beaux vers, mais ce fut une peine et un trésor perdus.

Il y avait bien d'autres visiteurs, tous attirés par la présence de l'homme prodigieux qui était devenu l'une des plus grandes curiosités de son temps. Il venait à toute heure des étrangers avec une lettre de recommandation à la main. Les directeurs de théâtre, M. Raphaël Félix en tête, avaient à demander si le Shakspeare de 1830 n'aurait pas bientôt quelque nouveau drame à faire jouer. Il ne manquait pas d'amis non plus, entre autres, un jeune homme, M. Mario Uchard, qui n'était encore qu'un auteur dramatique en herbe ; M. Adolphe Gaïffe, un ex-feuilletoniste qui venait de quitter la critique théâtrale pour la finance ; M. Clésinger, le sculpteur, déjà célèbre à cause de la *Femme mordue par un aspic* ; un ex-officier de la garde royale de Charles X, M. d'Arpentigny, le même qu'Alfred de Musset appelait *le grand capitaine*. Théophile Gautier, qui n'était pourtant point prodigue de ses pas, s'est fait voir aussi quatre ou cinq fois dans la cour de la Maison d'Or, avec son chapeau à la Ribera recouvrant une chevelure absalonienne.

Si ce concours de figures amicales se comprenait aisément, on ne pouvait pourtant contempler sans un certain étonnement, je dirais presque avec stupeur, l'apparition quatre ou cinq fois répétée d'un personnage qui ne paraissait pas devoir cadrer avec notre

milieu. Il s'agit de François Ponsard, l'auteur alors si bruyamment tambouriné de *Lucrèce*. Par suite de quelle anomalie le type du classique enragé figurait-il parmi les familiers d'un chef de l'École romantique ? En 1854, plus d'une raison voulait que le poète de Vienne en Dauphiné ne fût pas bien vu de la jeunesse littéraire. On se rappelait que l'enivrement causé par sa première tragédie avait servi à étouffer le succès des *Burgraves*. « Une version latine en alexandrins carrés ! » s'était écrié Théophile Gautier. – On n'oubliait pas non plus que c'était de cette *chose* qu'était sortie une réaction stipulant qu'il ne fallait plus admettre rien d'extravagant, c'est-à-dire rien de hardi au théâtre. En troisième lieu, l'auteur, qui, en 1848, s'était proclamé républicain tant qu'il avait été question de faire jouer sa pièce au théâtre de la Nation, s'était mis l'un des premiers à applaudir au coup d'État. Non seulement il était devenu l'un des favoris du nouveau régime, mais encore, répugnant peu à l'or sué par le peuple, il se faisait donner à gogo des sinécures et des subventions. C'était même là un grand sujet de colère chez Méry, bonapartiste plus sincère et de plus vieille date. – « Ah ! ce monsieur Ponsard ! s'écriait l'auteur d'*Héva* avec tous les éclats de sa voix phocéenne, il ne se contente pas d'être bibliothécaire en titre du Sénat ; ce n'est pas assez pour lui d'avoir une pension à l'instruction publique ; il rafle, en outre, tous les fonds extraordinaires qui sont votés par les Chambres pour le prétendu encouragement à donner aux lettres. On pourrait croire que, dans cette Rome manquée qui s'appelle la France moderne, il y a pas d'autre joueur de flûte à encourager. »

À Paris, les haines littéraires sont plus persistantes qu'on ne pense. On n'aimait pas le dieu Ponsard chez les jeunes gens, toujours à cause de *Lucrèce* et de ses suites ; le seul nom du poète devenait une cible qu'on visait du matin au soir. Quant à Alexandre Dumas, se détachant en cela de l'École romantique, il professait, au contraire, pour ce victorieux une sorte d'affection. Comment et quand s'étaient-ils rencontrés ? À la suite de quelle

entrevue s'étaient-ils touché la main ? C'est là un détail que j'ignore. Ce que je sais mieux, c'est que, ébloui par le rapide et bruyant succès du provincial, et conservant au fond du cœur, depuis la quasi-chute de *Caligula*, une secrète tendresse pour la tragédie, notre rédacteur en chef n'était pas éloigné d'admirer « le dieu ». Il avait, du reste, souvent sur les lèvres un mot dont il faisait presque le point de départ d'une doctrine : « Il n'y a pas de petit succès sans un grand mérite. » Dès lors, un triomphe devenait à ses yeux la consécration du talent. Trois batailles gagnées au théâtre, c'était presque le signe du génie. Après *Lucrèce*, *Agnès de Méranie* ; après celle-ci, *Charlotte Corday* ; que demander de plus ? On lui objectait que, jadis, il avait refusé d'admettre Casimir Delavigne en dépit de *l'École des vieillards*, des *Vêpres siciliennes* et des *Enfants d'Édouard*, trois victoires bien constatées, et il ne savait que répliquer. En fin de compte, les hommages, les éloges, les rubans, les fonctions, les pensions, toutes les dragées de cour qui accouraient au-devant de ce nouveau venu, achevaient de former une sorte de mirage par les rayons duquel il était aveuglé.

L'année d'avant, François Ponsard avait égratigné Homère, comme à ses débuts, il avait outragé Tite-Livre. De l'*Odyssée*, le plus amusant des grands poèmes, il avait tiré pour le Théâtre-Français un *Ulysse* sans originalité et dénué de souffle. C'était une manière de tragédie avec des chœurs dont Jacques Offenbach, alors chef d'orchestre de la maison de Corneille, avait fait la musique. Précaution superflue ! De cet emprunt forcé à l'admirable épopée, il avait réussi à faire la plus ennuyeuse des pièces. Or, en dépit des justes sévérités de la critique et malgré les bâillements du public, Alexandre Dumas revenait à cette œuvre morte et il en recommençait l'analyse dans *le Mousquetaire*, se battant les flancs pour trouver des beautés à cette débauche d'alexandrins si peu en rapport avec le respect qu'on doit au Mélésgène. Il composait donc alors en toutes lettres dans son journal et il signait de son nom ce certificat de talent.

Pour remercier ce rare préconiseur de son œuvre, l'aiglon de l'Isère venait à la Maison d'Or et laissait voir un visage morose, et, à ce qu'on disait, plus fatigué par le jeu que par l'étude. Lui aussi se promenait de long en large dans la vaste cour. Bien qu'il eût à causer avec son illustre interlocuteur, il ne pouvait s'empêcher de voir que le groupe des collaborateurs, pas très bienveillant, le regardait par-dessus l'épaule. Rien de plus vrai : nous avions tous l'air gouailleur, presque provocant.

Ce fut alors que nous eûmes occasion d'entendre un mot cruel et prophétique dit par l'auteur d'*Antony* à l'auteur de *Lucrèce*.

— Mon cher Ponsard, il manquera quelque chose à votre gloire.

— Quoi donc ?

— Ce sera de ne pas mourir à l'hôpital.

Pourquoi Alexandre Dumas a-t-il prononcé ces paroles ? je ne sais ; ce qu'il y a de certain, c'est que François Ponsard est mort en 1867 chez Jules Janin, dans le charmant chalet de Passy.

Cependant le journal était de plus en plus demandé. Il y avait, d'ailleurs, un signe auquel on ne pouvait s'empêcher de reconnaître son succès. Comme on touchait à la fin de l'année, les théâtres jouaient des *Revue*s, routine ou vieille mode dont Paris ne se défera jamais. Or, dans toutes ces pièces aristophaniques, un personnage se montrait immanquablement, en disant ou en chantant : « Je suis *le Mousquetaire* ! » et la salle entière de battre des mains. Au Palais-Royal, on donnait *l'Esprit frappeur*, en cinq tableaux, par MM. Clairville et Jules Cordier. Naturellement le nouveau journal y figurait. Il se trouvait bien un peu de méchanceté au fond du dialogue vif et scintillant qu'on prêtait au grand romancier devenu journaliste ; mais le titre du journal retentissait tout le long du joyeux théâtre ; c'était une réclame, c'était autant de gagné. Résultat : tous les soirs, une nouvelle douzaine d'abonnés ou de lecteurs.

Après tant d'années écoulées, je me rappelle un bout de scène qui se rapporte à notre histoire. Une fort jeune et fort jolie actrice

brune, M^{lle} Cico, habillée d'une façon charmante, venait chanter dans le vaudeville final quatre vers, où il était dit que, chaque nuit, les belles Parisiennes s'endormaient avec un *Mousquetaire*. (Je souligne ici, par pudeur, le mot *Mousquetaire*, pour que l'on comprenne bien que c'était avec un numéro du journal et non avec un beau jeune homme, soldat aux gardes de son état). – Aux Folies-Dramatiques, c'était une autre guitare. Alexandre Dumas lui-même, figuré en grisé par une espèce de géant dont on avait soigné le masque, se présentait en costume d'Aramis. Tout à coup il tirait son épée du fourreau. Savez-vous ce que c'était ? Une plume d'aigle aussi longue et non moins affilée que la tizonade du Cid. À ce petit théâtre aussi, on applaudissait à tout rompre.

Encore un élément ou un indice de réussite : le journal avait suscité la publication du *Moustiquaire*, feuille soi-disant épigrammatique, faite par MM. Alfred Delvau et Antonio Watrison ; mais cette prétendue satire n'avait de piquant que son titre. Elle n'a pas vécu deux mois.

III

H. de Balzac, qui n'a jamais aimé son illustre confrère, avait le désir de se montrer très cruel en disant sans cesse de lui : « Eh ! c'est un nègre ! » Non seulement le spirituel mulâtre ne trouvait pas d'offense dans ces mots, mais, toutes les fois que l'occasion le permettait, il se montrait bon pour les hommes de couleur. C'est ce qu'on a pu voir, par exemple, pour Victor Cochinat, qu'il a fait asseoir plus d'une fois à sa table. Il y a bien d'autres faits dans ce sens. Au nombre des gens à son service, le châtelain de Monte-Cristo avait eu un jeune nègre madécasse du nom d'Alexis ; c'était une sorte d'Apollon du Belvédère sculpté dans l'ébène. Entre le maître et le servant, il existait une très vive affection. Peut-être cela venait-il d'une affinité de race. Au moment où les huissiers commençaient à se montrer à la maison, à l'heure de la débâcle, Alexis céda à un sentiment de délicatesse ; il comprit qu'il allait devenir une charge, il songea à se retirer.

— Où vas-tu donc ? lui demanda Alexandre Dumas.

— Signer mon engagement dans un régiment de ligne.

— Eh bien, mon garçon, c'est pour le mieux ; engage-toi ; aie du cœur, sois un bon soldat ; deviens maréchal de France, et, ce jour-là, si noir que tu puisses être, tout le monde te proclamera blanc.

De même que tous ceux qui sont originaires des pays du soleil, le brillant sang-mêlé était enclin à croire aisément ce qu'il disait. Nous avons déjà dit un mot du séjour qu'il fit en Belgique, après le coup d'État. Un moment ce fils d'un général de la première République se rappela les opinions politiques de sa jeunesse ; un moment aussi, puisqu'il se retrouvait boulevard de Waterloo, avec Victor Hugo et ses deux fils, il se regardait comme banni. Tant d'autres esprits généreux l'étaient alors ! « Et moi aussi je suis proscrit par le nouveau César ! » s'écriait-il, à ce que

nous ont conté des témoins de cette scène. Peut-être ajoutait-il foi à ce qu'il disait avec tant de conviction ; néanmoins c'était de sa part une illusion d'optique. En réalité, il n'avait fait que fuir ses créanciers du Théâtre-Historique, Shylocks en habit noir qui ne l'avaient poursuivi qu'avec du papier timbré. Aussi, dès qu'il eut pu obtenir d'eux un concordat, du reste fort honorable, s'empressa-t-il de rentrer en France et, au bout de trois mois, allait-il faire visite tour à tour à la princesse Mathilde et au prince Jérôme Napoléon, ses anciens amis de Florence.

Ce fut dans l'automne de 1853 qu'il revint de Bruxelles à Paris. Rien de mieux que de reparaître. Mais où aller ? Il ne possédait plus rien, ni meubles, ni immeubles. La propriété même de ses œuvres lui était disputée par les syndics de la faillite. Aigle sans aire, il se cherchait un nid. Il s'arrêta d'abord à un hôtel meublé de la place Louvois ; puis, un jour d'octobre, la tête remplie de grands projets, rêvant surtout une révolution dans la presse à l'aide du journal à faire, il s'arrêta à la Maison d'Or, où, d'un seul coup, il loua le petit logement du troisième, où il habitait, et le rez-de-chaussée de la cour, où serait établi *le Mousquetaire*. Le déménagement fut vite fait, puisqu'il n'avait qu'une valise de voyageur, plus une vingtaine de louis dans son gousset.

Par bonheur, il restait au revenant quelques serviteurs dévoués, des amis d'autrefois et de précieux auxiliaires. On ne peut s'empêcher de nommer en première ligne M. Hirschler, un Sémite d'une très grande habileté en affaires et qui, comme tous ceux de sa race, s'entendait à changer en vingt-quatre heures le dénuement en abondance. Encore jeune, de taille moyenne, la figure astucieuse, l'œil vif, la parole douce, presque mielleuse, doué d'une activité infatigable, ne se laissant jamais décourager par les obstacles, cet israélite du quartier Saint-Martin aurait pu passer pour être le lieutenant d'Alexandre Dumas. En quelque lieu que ce dernier fût appelé, M. Hirschler accourait en disant : « Me voilà ! » Après la déconfiture de son patron, il s'était occupé de démêler l'écheveau fort embrouillé de ses intérêts. C'était

lui qui, pendant l'hégire en Belgique, s'était chargé du soin d'aller parlementer avec les créanciers, les gens d'affaires, les huissiers, les juges du tribunal de commerce et les syndics. À l'époque du retour, c'était lui encore, qui, en n'épargnant ni pas ni démarches, ni rebuffades même, arrangeait les choses, arrivait à rendre le repos au rêveur et à l'installer dans son nouvel appartement avec autant de confortable que pouvait en comporter la situation.

Il est bien entendu que M. Hirschler finissait par trouver son compte au milieu d'un tel remue-ménage ; mais eût-il été juste qu'une telle dépense de temps et d'énergie demeurât sans récompense ? J'insiste sur la valeur de l'homme. Sans chercher à se donner aucune importance, cet intelligent factotum avait l'art d'en exercer une qui devait devenir souveraine. Ressouvenir des vieilles mœurs de l'Orient, direz-vous. Le fait est que l'action de ce coopérateur s'étendait sur la maison tout entière, sur le passé, le présent et même l'avenir du grand producteur. Grâce à lui, des épaves du naufrage de 1848 étaient sauvées. Les comptes avec les éditeurs et avec les journaux étaient mieux réglés ; les relations avec les théâtres reprenaient. M. Hirschler faisait taire les vieilles menaces et obtenait des désistements en donnant peu, mais en donnant à propos. Chose qui se conçoit à peine : étant incapable d'écrire et de parler correctement, il parvenait à entretenir des correspondances et des conversations avec plusieurs des hautes personnalités qui confinaient à celui dont il soignait les intérêts.

Au *Mousquetaire*, dans les bureaux duquel il ne faisait que se montrer, ne mettant que cinq minutes à entrer et à sortir, sa présence était toujours la bienvenue. Pourquoi ? Parce qu'il était habile à assoupir les mécontentements, parce qu'il poussait l'adresse jusqu'à s'ériger en caissier et qu'il faisait l'impossible jusqu'à donner à quelques-uns d'entre nous des acomptes sur nos honoraires. « Mais, disaient les pessimistes, il garde la moitié de l'argent pour lui ! — Cela se peut, répondaient les autres ; mais il donne, et c'est beaucoup dans la maison où nous sommes. »

Alexandre Dumas, d'ordinaire si impatient de tous les jougs, était le premier à subir son influence et à ne pouvoir point se passer de lui. « Mais, lui disait-on, est-ce que vous ne voyez pas ce qui se passe ? Cet Hirschler s'arrondit de jour en jour à vos dépens. Il fera sa fortune chez vous. — Je le sais bien, répondait l'incorrigible prodigue et je suis fort aise qu'il en soit ainsi ; songez bien que c'est ce même homme qui m'a relevé deux fois dans ma chute. » De son côté, l'homme d'affaires s'emportait sans cesse en éloges sur l'individualité prodigieuse qu'il avait l'honneur de servir. « Alexandre Dumas ! s'écriait-il, qu'est-ce donc ? Un demi-Dieu ! Je ne parle pas de son génie. Ce serait répéter ce que dit toute la terre. Mais j'ai en vue l'homme qui de rien fait des merveilles. Il y a plus d'or dans sa tête que dans tous les sables de la Californie. Son cœur ? Un bureau de bienfaisance, ouvert à deux battants à tous ceux qui souffrent. » Le moyen de rompre une association qui, de part et d'autre, était cimentée par de telles paroles et par de tels traits !

En regard de cet homme d'affaires, le résident de la Maison d'Or avait un autre homme-lige, du nom de Michel.

Ce Michel était un honnête paysan des environs de Saint-Germain en Laye. On l'avait connu à l'état de jardinier de Monte-Cristo, où il s'était posé autant en ami qu'en serviteur du maître. À la fondation du journal, lorsque l'auteur d'*Antony*, si ignorant en matière de comptabilité, avait eu besoin d'un caissier, après deux ou trois recherches vaines, il s'était cogné le front comme Archimède en s'écriant :

— Eh ! mais j'ai mon affaire sous la main ! Michel ne sait ni lire, ni écrire, ni compter : je vais en faire le caissier du *Mousquetaire*.

Ce qui venait d'être dit avait été fait sans retard.

Michel, lui aussi, était d'un dévouement absolu à son patron ; mais, dans sa manière d'aimer, il mettait les finesses de mohican que le prosaïsme de nos codes aurait pu réprimer par l'application de peines correctionnelles. Saint-Germain en Laye s'est

longtemps égayé d'un truc assez original dont ce sauvage s'est servi pour repousser du domaine les clerks d'huissier ou les huissiers eux-mêmes, quand ils apportaient du papier timbré.

Avant de pénétrer à l'habitation, où il fallait remplir à la plume le blanc du *parlant à...*, il y avait à traverser une portion de parc coupée par des méandres de la Seine, cours d'eau vive au fond desquels on ne courait pas risque de se noyer, mais où rien n'empêchait de faire le plongeon des canards. Ces cours d'eau, en guise de ponts, étaient, par endroits, recouverts de passerelles mobiles. Quant à Michel, embusqué derrière un massif d'arbres, une longue-vue à la main, il guettait l'arrivée des officiers ministériels. Aussitôt qu'un coup de cloche de la loge lui en signalait un, il courait aux passerelles et en dérangeait bien vite la symétrie, puis il retournait à sa cachette. Pendant ce temps-là, l'huissier, sans défiance, son papier à la main, s'avavançait et s'aventurait sur les planches. En moins d'une seconde, un mouvement de bascule l'avait fait tomber à l'eau, où, sans s'y attendre, il prenait un bain froid.

— À moi ! au secours ! Je me noie ! s'écriait le malheureux éperdu.

Tout aussitôt Michel accourait et, en souriant dans sa barbe, faisait le métier de sauveteur.

Cette manière de recevoir les gens de justice tient bien plus aux allures de l'ancien régime qu'aux mœurs de notre temps. Faut-il ajouter que cet acte de coquinerie faisait beaucoup rire Alexandre Dumas ? Évidemment, après deux ou trois prouesses de ce style, Michel lui était devenu plus cher. Il ne parlait jamais de lui sans dire : « Mon Michel ! » et sur le ton d'un lyrisme des plus convaincus. Il disait encore que ce truc rappelait un passage de *Mauprat*, où George Sand fait voir les brigands – châtelains s'amusant à faire mille mauvais tours aux agents du fisc qui ne craignaient pas de venir instrumenter dans le manoir féodal.

Dans ces mêmes temps, Monte-Cristo était une sorte de Ferney pour rire, où, sous d'autres rapports, Michel devenait très

précieux pour son maître. À ses talents d'hortologue, il ajoutait la science pointue d'un fin chasseur ou même les ruses d'un braconnier. Il s'entendait mieux que pas un à aménager une faisanderie. Il soignait les chiens comme Lycaon. Quoi d'étonnant qu'Alexandre Dumas ait eu un faible pour cet illettré ? Cependant l'attention que le grand homme venait d'avoir pour lui, en l'élevant à l'emploi de caissier sans caisse, achevait de donner une grande impulsion au mouvement de sa tendresse. Michel passait presque à l'état de mameluk, disposé qu'il était à donner même sa vie pour son protecteur. Comme conséquence, il avait conservé son libre parler en toute chose et il usait amplement des droits que lui conférait cette franchise. Il pérerait volontiers. Entr'autres choses, il n'aimait pas à voir que son maître *s'échignât* à écrire sans cesse, à mettre du noir sur du blanc, le jour et la nuit, dans un journal où il y avait dix ou douze petits messieurs qui ne faisaient œuvre de leurs doigts ou qui ne s'occupaient qu'à fumer des cigares du matin au soir.

Un jour qu'Alexandre Dumas était descendu de son empyrée, dites, si vous voulez, de son troisième étage, pour s'asseoir un moment dans les bureaux, il trouva Michel tout déconfit.

— Ah çà, Michel, qu'as-tu donc, ce matin ?

— Rien, monsieur.

— Si. Quand on dit qu'on n'a rien, c'est qu'on a quelque chose. Voyons, qu'as-tu ?

— Eh bien, monsieur, j'ai une histoire qui me *chiffonne*.

— Quelle histoire donc, Michel ?

— Mon Dieu, c'est bien simple : c'est que monsieur a ici une dizaine de rédacteurs qui ne *rédaient* pas. Voilà ce que j'ai.

Un autre jour, je ne sais à propos de quoi, il y eut brouille entre Hirschler et Michel. Ils se disputèrent. La querelle dégénéra en rixe. Il fut convenu qu'on se battrait. Mais quelle forme donner au duel ? Michel criait à tue-tête :

— J'aurai son honneur où il aura la *mienne*.

— Pardon ! riposta un puriste de notre bande, vous voulez

dire : « J'aurai sa vie où il aura la mienne. »

— Comme il vous plaira, reprit le jardinier de Monte-Cristo.

En braconnier qu'il était, il ne connaissait que les armes à feu et il n'en admettait pas d'autres. Il pensait donc qu'on se battrait au pistolet. En cela, il paraissait sûr de son affaire, puisqu'il était de première force, puisqu'il mouchait une chandelle à trente pas. Mais Hirschler n'entendait pas de cette oreille-là et disait :

— La rencontre aura lieu à l'épée, dans les bois du Vésinet. Là-dessus, étonnement, protestation et effroi de Michel.

— Hein ! qu'est-ce que c'est que ça ? À l'épée ! Le plus souvent que je me battrai à l'épée ! Ah çà, pour qui donc me prend-il ? Il n'y a que les avaleurs de sabre dans les foires qui sachent tenir une épée. Moi, je n'ai jamais appris cet état-là, Dieu merci ! À l'épée ? à d'autres ! S'il veut se battre à l'épée, c'est qu'il n'a pas envie de se battre ; c'est clair. Dites-lui que je ne consens pas au duel à l'épée : ce serait l'exposer à commettre un assassinat.

Finalement la rencontre n'eut pas lieu, et ç'a été dommage. Il y aurait eu là dedans un beau dénouement de comédie sociale.

Il se trouvait auprès du maître d'autres types non moins curieux. Avant tout, c'était un Italien, *le pauvre petit monsieur Rusconi*, ainsi que le personnage s'intitulait lui-même. Celui-là n'était plus jeune, allant, je crois, de soixante à soixante-cinq ans, avec des favoris poivre et sel, comme on dit. D'une taille moyenne, fluët, très vif, il avait la figure matoise et le sourire d'une grande finesse. Quoiqu'il fût au service d'Alexandre Dumas depuis de longues années, il baragouinait un très mauvais français et toujours avec les mines les plus comiques.

— Ne riez pas de moi, messieurs, disait-il. Tel que vous me voyez, je suis un homme historique.

Ainsi que je viens de le dire, Rusconi était un ausonien qui pouvait se flatter d'être deux fois fils de l'Italie, puisqu'il était né dans la patrie de Virgile : *Mantua me genuit*. Du reste, il avait eu de nombreuses aventures. Il me disait, une fois :

— Mon cher monsieur, ne m'appellez pas par mon nom de

famille : je devrais me nommer Gil Blas.

Dans le cours d'une vie des plus incidentées, il a été architecte, officier de l'armée, commissaire de police, secrétaire et quelque chose encore. Il a eu occasion de voir beaucoup de grandes choses. C'est encore à moi qu'il disait, un soir, avec un accent transalpin fort prononcé :

— Écoutez bien. 1^o J'ai vu Napoléon Bonaparte à l'île d'Elbe, où j'étais commissaire de police. — 2^o J'ai vu Madame la duchesse de Berry à Nantes, au moment de son arrestation, quand j'étais secrétaire du général Dermoncourt. — 3^o Enfin je vois, tous les jours, M. Alexandre Dumas dans son intimité. Par conséquent, je puis me flatter d'avoir approché les trois plus grands hommes de ce siècle.

Quelles étaient, au juste, les fonctions de Rusconi auprès du rédacteur en chef du *Mousquetaire* ? La chose serait assez difficile à spécifier. L'un de nous lui ayant, un jour, donné la qualification de valet de chambre, le petit homme était monté sur ses ergots et avait ensuite jeté feu et flammes. — Valet de chambre ! Où avait-on pris cela ? À la vérité, comme il nourrissait pour « monsieur Alexandre père » une très grande affection, fondée sur de vieux souvenirs, il prenait soin de sa garde-robe ; il poussait même parfois le dévouement jusqu'à battre ses habits. Il ne rougissait pas de dire aussi qu'il s'amusait à mettre du cirage sur ses chaussures, histoire de se créer un passe-temps. Mais il n'y avait pas à induire de ces diverses familiarités qu'il fût valet de chambre. Non, non, certes ! il avait un autre emploi d'un caractère plus intime et d'un ordre plus élevé. C'était lui qui inscrivait les achats de chaque jour sur le livre des dépenses ; c'était lui aussi qui tenait note du linge sur le carnet de la blanchisseuse. Raison pour laquelle il avait tout droit, n'est-ce pas, au titre de secrétaire. Secrétaire de M. Alexandre Dumas, un homme couronné par la gloire, à la bonne heure, qui empêchait qu'on le désignât de cette façon ? Mais, à vrai dire, si l'on n'admettait pas qu'il fût secrétaire, parce que le maître en avait deux autres à

demeure spécialement chargés de copier ses manuscrits, il fallait bien reconnaître qu'on se servait de lui pour les choses d'importance. Toutes les fois qu'il y avait une commission délicate à faire en ville, soit auprès de MM. les éditeurs, soit chez les directeurs de théâtre, c'était au *pauvre petit monsieur Rusconi* qu'on s'adressait de préférence. C'était lui, aussi, qui, étant de planton auprès de la chambre à coucher et du cabinet de travail, introduisait les visiteurs et aussi les visiteuses (et il avait le sourire de Lebel en prononçant ce dernier membre de phrase). Pour le coup, il n'était plus secrétaire, il devenait intendant. Ces choses-là, il n'était pas fâché de les dire en toutes lettres à celui qui n'avait pas craint de le traiter de valet de chambre.

Un autre détail qui doit naturellement trouver sa place dans ces croquis :

En sa qualité d'homme qui avait du sang italien dans les veines, le *pauvre petit monsieur Rusconi* avait les Allemands en horreur.

Un soir que nous sortions du bureau de la rédaction, Roger de Beauvoir, Urbain Fages et moi, nous l'aperçûmes courant à travers la cour, nu-tête, tout effaré. En nous voyant tous les trois, il s'arrêta, pâle et muet.

— Eh bien, Rusconi, que vous arrive-t-il ? qu'avez-vous donc ?

— J'ai la tête perdue.

— Pourquoi ?

— Pour une de ces incroyables mauvaises plaisanteries que M. Alexandre Dumas renouvelle tous les jours.

— Dites-nous la mauvaise plaisanterie.

— Voilà ce que c'est. Voici une demi-heure, il arrive à la Maison d'Or un grand inconnu pâle et blond. Il s'adresse aux bureaux du *Mousquetaire*, où il demande M. Alexandre Dumas ; Michel, qui est toujours trop jardinier, ne comprend pas que c'est une sangsue qui vient pour pomper notre sang ; il répond bêtement : « Allez à droite, au troisième étage. » L'homme monte les

escaliers quatre à quatre, comme vous pensez bien.

» Il sonne.

» — Qui êtes-vous ?

» — Un Allemand.

» — Tant pis pour vous.

» — Je me nomme Egel.

» — Ça m'est bien égal.

» — Je voudrais parler à M. Alexandre Dumas.

» — Il travaille.

» — J'ai à l'entretenir d'une chose intéressante.

» — Je le devine, mais qu'y faire ? Il travaille.

» Ici, je referme brusquement la porte. L'homme s'assied sur l'escalier. Au bout de cinq minutes, il sonne de nouveau. J'accours.

» — Ah ça, n... de... D..., qu'est-ce que voulez, à la fin ?

» — Je veux parler à M. Alexandre Dumas.

» — Mais je vous répète qu'il travaille.

» — Pas pour moi.

» — Hélas ! si, je crains bien que ce soit pour vous, et pour un tas de *tudesques* de votre trempe.

» Je referme encore la porte. Au bout de cinq nouvelles minutes, nouveau coup de sonnette.

» — Nombri! du pape ! c'est donc toujours vous, monsieur ?

» — Toujours. Je voudrais parler à M. Alexandre Dumas.

» — Encore un coup, je me tue à vous répéter qu'il travaille.

» Je me trompais, messieurs : il ne travaillait plus. Il venait d'accourir, la plume à la main, à tout ce bruit, et il me disait :

» — Rusconi, laisse entrer ce pauvre homme.

» Ce *pauvre homme*, cet Allemand infernal, a vite pris la balle au bond. Il a joué le rôle du renard, il a fait mille compliments à Alexandre Dumas ; il lui a dit, avec des larmes dans la voix :

» — Monsieur Dumas, je n'ai pas de quoi payer mon loyer.

» — Ni moi non plus, a répondu M. Dumas.

» — Monsieur Dumas, on me met à la porte, ce soir.

» — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?...

» — Monsieur Dumas, si vous ne venez à mon aide, à moi artiste errant, à moi musicien d'avenir, le plus grand admirateur de vos œuvres, je suis forcé de me jeter dans la Seine, cette nuit. »

Pour Alexandre Dumas, c'est là un argument sans réplique et toujours vainqueur. Quand on lui annonce qu'on va se jeter dans la Seine, il est tout de suite prêt à donner sa chemise. Après avoir entendu, il est allé à son secrétaire. Par le plus grand hasard du monde, il s'y trouvait cinquante francs en écus de cent sous. Il les a pris et il a donné toute la pile à l'Allemand.

— La pile ! ajoutait Rusconi en faisant en ce endroit une pointe de vaudevilliste, je lui en aurais volontiers offert une autre, moi !

Nous voilà tous les trois à rire.

— Ne riez pas, messieurs, poursuivit l'Italien, voilà le revers de la médaille. L'Allemand une fois parti avec les cinquante francs — Dieu sait ce qu'il en fera ! —, la nuit tombe, comme vous voyez. Alors M. Alexandre Dumas m'appelle :

» — Rusconi, il faut me faire à dîner.

» — Faire à dîner, monsieur Alexandre père ! mais avec quoi ?

» Il restait une pièce de deux francs. Tenez, la voilà, messieurs, et c'est avec cette pièce de quarante sous que je parcours la rue Laffitte, allant quérir des œufs, du persil et du beurre pour que M. Alexandre Dumas se fasse à lui-même une omelette ; car vous n'ignorez pas qu'il est le premier cuisinier du monde. Mais c'est égal, c'est dur, après avoir eu cinquante francs, d'être obligé de dîner à deux avec une omelette ; c'est triste, quand, comme moi, on a vu de près Napoléon Bonaparte et madame la duchesse de Berry et qu'on est l'homme de confiance d'un écrivain qui a gagné trois millions avec sa plume. Ah ! ces Allemands ! »

Sur cette tirade, Rusconi nous quitta pour entrer chez la fruitière, où il achetait les divers ingrédients qui devaient composer

l'omelette de son maître.

Infortuné italianissime ! son dévouement héroïque à la personne du grand romancier ne devait pas l'avancer beaucoup. En 1858, la vieillesse et les maux qu'elle amène si souvent avec elle l'avaient brisé.

Le *pauvre petit monsieur Rusconi*, comme il prenait plaisir à se nommer lui-même, était sans ressources et il s'en alla mourir à l'hôpital.

Ces cinquante francs en argent avaient été follement donnés à un étranger qu'Alexandre Dumas ne connaissait pas, même de nom. Ces dix écus de cent sous qui remuaient si bien la bile de Rusconi nous conduiraient à une observation psychologique des plus bizarres. Notre grand romancier avait débuté par être pauvre, très pauvre, l'un des plus pauvres. Le récit de son arrivée à Paris avec sa mère, où ils ne possédaient plus qu'un louis à eux deux, forme un chapitre des plus touchants de ses *Mémoires*, où il y en a tant qui tirent les larmes des yeux. B. Clavel, un journaliste de 1830, l'un de ses anciens amis, m'a conté qu'étant allé le voir, le matin de la première représentation d'*Henri III et sa Cour*, pour lui demander un orchestre, il l'avait surpris, une paire de ciseaux à la main, occupé à découper un col de chemise en papier, lequel devait être le complément de sa toilette. Mais, du jour où ce drame avait eu du succès, le jeune auteur n'avait pas su se défendre de jeter son encre par les fenêtres, et, en même temps, chose qui paraît être contradictoire, il aimait à boursiller. Brunswick, vieil auteur dramatique, l'un de ses collaborateurs, nous disait à deux ou trois : « Quand il est en voiture, à travers les rues de Paris, s'il aperçoit un de ses amis à pied, il le fait monter près de lui ; puis, quand il est arrivé à sa destination, un peu avant de descendre, il lui dit sans façon : *Cher ami, j'ai oublié ma bourse, obligez-moi donc de payer le cocher pour moi.* » Le narrateur ajoutait que cela s'était passé plusieurs fois de cette sorte avec lui-même. Une chose bien certaine, c'est que cet homme, qui avait la main si bien ouverte, se montrait réfractaire à la nécessité de payer ce

qu'il devait. Tout ce que nous disons là donne absolument raison à une pensée formulée par M. Albert Duruy : « Les parvenus ne savent pas compter. » Non, en effet, il n'y a que les riches de naissance et les pauvres d'origine, les vrais pauvres, restés pauvres, qui connaissent la valeur de l'argent et le prix des choses, comptent très noblement et à un centime près.

À ce sujet, j'ai entendu, un soir, au Divan de la rue Le Peletier, café de journalistes, comme vous savez, s'engager une longue et curieuse discussion, reposant sur un parallèle. « Alexandre Dumas aura gagné dix millions, qu'il a gaspillés en enfant jusqu'au dernier centime. Il ne laissera rien que ses œuvres. Victor Hugo aura laissé aussi dix millions après lui, peut-être douze, qu'il a économisés avec soin. Il laissera ces dix millions après lui et ses œuvres par-dessus le marché. L'un a été prodigue ; l'autre très ménager. Lequel des deux vous paraît le plus louable ? » Il y eut, ainsi qu'on le pense bien, mille et un coups de langue sur ce double thème ; la salle paraissait se partager en deux, mais pourtant on inclinait un peu du côté d'Alexandre Dumas. Et je me rappelai alors un mot du Cousin Jacques, le pamphlétaire du temps du Directoire qui, dans je ne sais laquelle de ses *Lunes*, après avoir parlé de la vie intime de Mirabeau, s'écriait : « En France, l'opinion publique est toujours pour les prodiges, parce qu'on a toujours l'espérance de partager avec eux. »

Un fait à l'appui de ce mot du pamphlétaire.

Dans le temps où il menait à Saint-Germain en Laye une existence d'Altesse, notre grand enfant qui ne savait ni rester en place, ni se contenter de faire une seule chose à la fois, était directeur d'un des grands théâtres de Paris. Double raison pour qu'il n'entendît rien aux mesquins détails de l'économie domestique, pour qu'il ne sût pas mener à bien, financièrement parlant, une entreprise commerciale. À Monte-Cristo, cette maison du bon Dieu, toujours encombrée de visiteurs bien endentés et sans gêne, toujours bourrée de gens de service n'ayant presque rien à

faire, on a mené, pendant trois ou quatre saisons, une vie à rappeler les noces de Gamache. Mais on y a connu aussi ce qu'Horace appelle *res augusta domi*, ce que la langue verte traduirait par cet autre mot : *la dèche*. Nous avons entendu une charmante actrice d'alors, madame Person, qui, pendant un temps, a eu la haute main sur le château, raconter là-dessus des scènes à émerveiller Regnard ou Lesage. Par exemple, un certain hiver, Alexandre Dumas voyageait à l'étranger, d'où il ne pouvait envoyer d'argent pour ravitailler la place. Un jour, l'actrice dut lui écrire : « Il n'y a plus dans les caves de vin ordinaire pour les gens de service ; il ne s'y trouve plus que du vin de champagne. Que dois-je donc donner à boire aux domestiques ? » Et, courrier par courrier, le grand romancier répondit : « Donnez-leur du champagne, ça les changera. » Même chose, ou à peu près, à propos du Théâtre-Historique. Les pièces qui y ont été jouées étaient fort belles, puisque toutes, ou presque toutes, étaient l'œuvre du fécond dramaturge ; mais les acteurs et les comédiennes étaient engagés à des prix fous, et les décors, brossés par des peintres en renom, devenaient ruineux. De cet état de choses il sortit logiquement, un beau jour, presque à la même heure, l'échéance d'un double désastre : la faillite du théâtre et la mise en vente par adjudication de Monte-Cristo. La Révolution du 24 février, survenant sur ces entrefaites, brochait sur le tout en frappant l'argent de paralysie. Dès lors, le directeur-châtelain était ruiné à plate couture. Il ne lui restait plus un rouge-liard.

Le joli petit château de Saint-Germain en Laye, vendu aux enchères, fut acheté, je crois, par M. Fowler, un dentiste américain, devenu homme de loisir, après fortune faite. Que de curieuses histoires il y aurait à raconter à propos de ce domaine ! Pour ne pas trop allonger cette Étude, je me bornerai à deux ou trois.

Très peu de temps avoir été dépossédé de son immeuble, Alexandre Dumas était rentré dans Paris, en cherchant à s'y recueillir. Il venait de perdre une fortune ; eh bien, il en serait

quitte pour en faire une seconde. Un matin, on lui annonce une visite, celle d'un Italien qui écrivait le français avec autant de facilité qu'en avait Hamilton, l'auteur des *Mémoires de Gramont*. On a deviné sans doute qu'il s'agit de Pier-Angelo Fiorentino, le critique du *Constitutionnel*. En ce moment, le romancier achevait de déjeuner en compagnie de son fils, encore très jeune. Le domestique fait entrer, sans façon, le visiteur dans la salle à manger. À peine le feuilletoniste est-il assis, que ses yeux visent une assiette à dessert des plus simples et, sur cette assiette, deux petites prunes noires, ridées et sans relief.

— Mon cher Fortunato, s'écria alors Alexandre Dumas, puisque vous regardez cette assiette, tenez, ne vous gênez pas ; prenez au moins une de ces deux prunes et mangez-la.

Et, après un petit temps de repos, il ajouta en souriant :

— C'est cent mille francs que vous avez mangé.

— Comment cela ? demanda le critique.

— Rien de plus simple. Ces deux petites prunes noires que vous voyez sont tout ce qui me reste de Monte-Cristo et Monte-Cristo m'a coûté deux cent mille francs.

Dans ces jours de splendeur, à ce même château, l'auteur des *Quarante-Cinq* avait placé au milieu de la cour, sur un perchoir, un magnifique vautour des Pyrénées, retenu à la patte droite par un chaînette d'argent. Les jours de gêne survinrent. À Monte-Cristo, désormais, quand il n'y avait pas de rôti à la broche, ni même à la cuisine, on courait en commander au restaurant Henri IV, à la Terrasse, où l'on avait un compte ouvert. À la longue, ces commandes devenaient une note corsée, et cette note prit l'importance d'une grosse dette. Vingt fois l'hôtelier avait fait réclamer son dû ; vingt fois on ne lui avait répondu que par de belles paroles. À la fin, il se présenta lui-même, un long mémoire à la main. Le hasard voulut qu'Alexandre Dumas fût absent. Plein de dépit, s'imaginant qu'on se moquait de lui, le créancier criait, maugréait. Il ajoutait que, puisqu'on ne lui donnait rien, il faudrait bien qu'il eût recours au ministère des huissiers.

— Les huissiers ! répliqua un serviteur de la maison ; à votre aise, monsieur ! Mais, entre nous, ça ne vous avancera pas à grand'chose. Voyez ! Il n'y a plus rien ici. En fait de valeur, il ne nous reste que ce vautour des Pyrénées. Le cœur vous en dit-il ?

— Au fait, s'écria le réclamant, ce serait une idée, cela.

Il se mit à regarder l'oiseau royal de face et de profil.

— Pourquoi ne le prendrais-je pas ?

Et, s'adressant à Michel :

— Consentez-vous à ce que je l'emporte ?

— Très volontiers, monsieur.

Le jardinier ajouta, à demi-voix :

— Dame, ce sera un bon débarras ; car nous ne pouvons pas toujours le nourrir.

Rusconi acheva l'affaire.

— Prenez-le donc, monsieur, mais contre un reçu en forme.

— Ça, c'est trop juste.

Là-dessus, le restaurateur de la Terrasse fit enlever l'oiseau de proie et écrivit ce qui suit, très lisiblement, sur un bout de papier :

Monte-Cristo le... 1848.

Versé en acompte par M. Alexandre Dumas un vautour des Pyrénées, estimé à quinze francs, ci : 15 francs.

(Suivait la signature.)

Et il signa tout joyeux, en homme qui a fait une bonne affaire. Tous les Parisiens qui, de 1848 à 1860, allaient le dimanche au restaurant de la Terrasse, y ont admiré le vautour de Monte-Cristo, mélancoliquement enchaîné sur son perchoir.

D'ordinaire, quand une fortune se défait, les parasites quittent les lieux, se débandent et s'en vont chacun de son côté. Si Monte-Cristo était enlevé à son propriétaire, il lui restait sa plume magique : c'était ce qu'on n'ignorait pas. Aussi Hirschler, Rusconi et Michel avaient-ils suivi leur maître après qu'une grêle de papier timbré l'avait forcé de quitter le territoire de Saint-Germain en Laye. Même quand il se réfugiait à Bruxelles, eux habitant Paris,

ils ne cessaient pas d'être à ses ordres. Ils le servaient par correspondance. À son retour, il les ralliait et s'entourait en même temps de secrétaires jeunes, actifs et d'une collaboration très effective. Toute la bohème du temps de Napoléon III a gardé le souvenir d'Edmond Viellot, un grand garçon, pâle, maigre, dépeigné, mais un excellent cœur. Jules Noriac, l'ayant vu mourir, un peu après le siège de Paris, lui a consacré cinq ou six pages des plus touchantes qu'on retrouvera dans un livre charmant intitulé : *Paris tel qu'il est* (Calmann Lévy, éditeur). Edmond Viellot a transcrit de sa main trois cents des romans d'Alexandre Dumas. Il était parvenu à imiter si exactement l'écriture du patron que les amateurs d'autographes de l'hôtel Drouet s'y sont trompés plus d'une fois.

C'est en présence et avec la participation de ce même excellent garçon que s'est produit le trait si souvent cité, relatif aux huissiers.

La scène se passe à Monte-Cristo ; Alexandre Dumas, en bras de chemise, expédie l'un de ses feuilletons. Tout à coup le secrétaire entr'ouvre la porte :

- Qu'est-ce que c'est, Viellot ?
- Maître, c'est un pauvre homme qui pleure.
- Pourquoi ?
- Il demande quinze francs pour faire enterrer un huissier.

Aussitôt Alexandre Dumas de laisser tomber sa plume, de courir à un tiroir et d'y prendre, à la hâte, une poignée d'écus.

— Quinze francs pour faire enterrer un huissier ! Tenez, en voilà trente. Qu'il en fasse enterrer deux !

À côté d'Edmond Viellot, assis à la même table et puisant de l'encre à la même écritoire, se tenait un jeune Alsacien à longue moustache, ayant conservé quelque chose du soldat. En effet, cet autre était sorti récemment de l'armée, dont il avait été l'un des sous-officiers les plus distingués. J'ai nommé M. Édouard Siebecker, qui, depuis lors, s'est fait dans la presse un nom et une place des plus honorables. En 1848, étant presque enfant, il avait

été distingué par le général Duvivier, qui s'était servi de lui pour organiser la garde mobile. Des liaisons de famille l'avaient ensuite rapproché d'Alexandre Dumas. Après la disparition du *Mousquetaire*, en quittant la Maison d'Or, il est devenu le secrétaire intime d'Augustin Thierry et les leçons de l'illustre aveugle ont contribué à faire de lui un écrivain de talent. – M. Édouard Siebecker est rédacteur en chef du *Petit National*. Poète et prosateur, il n'a pas cessé, depuis notre désastre de 1870, de protester contre l'annexion sacrilège de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne.

Il va sans dire qu'Alexandre Dumas avait encore un certain train de maison : une cuisinière, une femme de charge, un valet de chambre. Cependant ce personnel n'était pas encore visible à l'époque de la fondation du *Mousquetaire* et se tenait au fond des coulisses pour n'entrer réellement en fonction que sur la fin de l'été, c'est-à-dire à l'heure où le maître déménagerait pour aller résider rue d'Amsterdam. Les trois serviteurs en question n'existaient donc que sur le papier ; Michel et Rusconi faisaient un peu leur office en attendant. Au reste, mademoiselle Marie Dumas, encore très jeune, avec une figure enjouée et de très grands yeux noirs, venait voir son père presque tous les jours, et donnait les ordres nécessaires à la bonne tenue de la maison.

Mais, en deçà des hommes de confiance, des secrétaires, des amis et des domestiques, par delà les visiteurs, les collaborateurs et les libraires, il se voyait au troisième de la Maison d'Or d'étranges figures qu'il aurait été très difficile de classer. Ce sont celles qu'attirent toujours autour d'elle la folle prodigalité d'un personnage qui a beaucoup d'argent à remuer. Le type de l'aigrefin, celui de l'usurier, celui du philanthrope qui pratique surtout l'art de gruger l'humanité, tous les oiseaux de proie s'abattaient fréquemment chez l'infatigable producteur. Sans doute Alexandre Dumas était encore plein de vie, mais sa fortune d'hier pouvait être comparée à un corps inanimé mort et couché à terre. *Ubi cadaver, ibi aquilae*. Les aigles et les vautours ne manquaient pas pour déchiqueter ces restes avec leurs becs d'une

corne acérée.

Mais, pour le moment, j'ai à parler d'un familier de l'endroit qui tenait de ces types et de plusieurs autres.

Au début de ces Souvenirs, j'ai eu à dire qu'il se trouvait au *Mousquetaire* des échantillons de toutes les races et des spécimens de toutes les nationalités. Cette observation m'amène tout droit à un récit au milieu duquel on verra surgir un long drame social d'une allure tout à fait inattendue.

Dans la petite salle de la Maison d'Or, parmi les rédacteurs habituels, j'avais, dès le premier moment de mon introduction au journal, distingué un homme qui ne ressemblait en rien à ceux qui se réunissaient là. À sa parole lente, souvent alourdie par un accent tudesque assez prononcé, on devinait vite qu'il n'était pas de France ni même d'Alsace. Il était de taille moyenne, robuste, nerveux, énergique. De petites moustaches d'un blond cendré ombrageaient sa lèvre supérieure, assez grosse, et tranchaient sur la pâleur mate de son visage. Ce qu'il y avait de plus remarquable en lui, c'étaient ses yeux, ni trop petits, ni trop grands, mais qui étaient éclairés d'une lueur étrange. Dans les habitudes ordinaires de la vie, ils n'étaient pas dénués d'une certaine douceur. Dans la colère, au moment d'une contradiction ou d'un débat trop vif, ils laissaient passer un regard blanc, furtif, étincelant et aigu comme la lame d'un poignard.

— As-tu contemplé ce regard-là ? me disait Georges Bell. Quel coup d'œil ! Il annonce qu'au besoin l'homme doit être terrible !

Pendant les premiers mois du *Mousquetaire*, on n'avait point prêté attention à ce propos ni à aucun de cette espèce. Au bout d'un semestre, la remarque était confirmée par des faits que nous allons vous raconter en historien véridique.

L'homme en question était le même qu'Alexandre Dumas présentait au public dans son troisième numéro comme étant son *traducteur ordinaire*. Il se nommait le comte Max de Goritz. C'était ainsi que le désignaient la quatrième page du journal et de

grandes affiches qui tapissaient tous les murs de Paris.

Parmi nous, tout le monde vivait avec lui sans le connaître, et Alexandre Dumas, qui ne s'est jamais soucié des petits détails, le connaissait moins que personne. Il avait ramené cet étranger de Belgique, et voici comment. Un matin, à Bruxelles, dans la petite maison qu'il occupait sur le boulevard de Waterloo, il s'était entendu nommer et il était accouru. Un jeune homme demandait à lui parler. Ce n'était autre que le comte Max de Goritz.

— Entrez, monsieur, et causons, lui avait dit l'auteur des *Impressions de Voyage*.

L'inconnu lui avait alors exposé en quelques mots une aventure des plus lamentables. Il était, disait-il, d'une famille noble de la Hongrie. Comme presque tous les membres de la vaillante aristocratie de cette contrée, il avait pris les armes, lors de la dernière insurrection. Je ne sais pas s'il n'avait point été quelque chose comme aide de camp de Kossuth. La cause de l'indépendance vaincue, les biens de sa famille, qui étaient considérables, avaient été placés sous le séquestre et, quant à lui, il était, par un rescrit de l'empereur d'Autriche, mis au ban de l'Europe, l'Angleterre, la France et la Belgique exceptées. Il ajoutait que, comme tous les proscrits, il était tombé dans la pauvreté, de cette pauvreté dans la misère noire, et de la misère noire dans le dénuement. Ce n'était pas qu'il eût l'habitude de fuir le travail, au contraire : c'était le travail qui paraissait le fuir. Or, comme il avait reçu une instruction aristocratique, il avait un assez beau bagage d'études littéraires. Il savait, en outre, assez bien pour les traduire, l'anglais, l'allemand et le français.

— Tout le monde vous signale comme un cœur excellent, disait-il à Alexandre Dumas. Eh bien, je viens à vous comme à ma dernière ressource. Je crois que je puis vous être fort utile comme secrétaire et comme traducteur. Si vous refusez de m'employer ou si vous ne le pouvez pas, il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle. Demain matin, tous les journaux belges annonceront qu'il y aura eu un suicide de plus en Europe.

Alexandre Dumas, qui a toujours l'âme compatissante et qui, d'ailleurs, a toujours aimé à avoir beaucoup de monde autour de sa personne, l'interrompt en lui disant :

— Demain, cher monsieur, tous les journaux de Bruxelles annonceront que vous êtes mon traducteur ordinaire. Touchez là. À dater d'aujourd'hui, je vous donne trois cent cinquante francs par mois.

Aussitôt que les deux poignées de main eurent été échangées, M. le comte Max de Goritz fit partie de la maison d'Alexandre Dumas.

Comment reconnaître un si grand service ? Il n'y avait qu'à travailler pour le compte du maître, et le nouveau venu n'y a pas manqué un seul jour. Le fécond romancier a eu, toute sa vie, deux antipathies persistantes : le cigare et la paresse. Cet inconnu, à qui, tout à l'heure, il ne restait plus d'autre refuge que le suicide, n'avait pas mis longtemps à le comprendre. S'il fumait, c'était en l'absence de son hôte ; s'il veillait, s'il étudiait, s'il usait sa plume sur le papier, c'était sous les yeux de celui auquel il devait la vie. Que de choses à faire, d'ailleurs, pour un homme actif ! Il avait à feuilleter les *Revue*s anglaises, toujours si riches d'idées originales. Il secouait d'un doigt patient les dramaturges allemands, trop ignorés ou trop oubliés. Tant de labeur lui avait permis d'apporter un beau jour à son maître amical, en guise de butin, deux romans d'Auguste Lafontaine, qui ont été, l'année d'après, publiés dans le feuilleton du *Pays*, et les éléments de *la Conscience*, très grand drame joué avec succès à l'Odéon. La misère vaincue, un aiguillon d'une autre nature poussait ce banni à la vigilance. Il s'agissait d'une histoire d'amour à la manière de *Leone-Léoni*, moins le relief d'une grande richesse volée. Une jeune femme avait associé son existence à celle de ce proscrit. C'était une Française, très jeune et très jolie. Imaginez une blonde, mais une blonde avec d'opulents cheveux dorés et de grands yeux bleus. On racontait qu'il l'avait rencontrée, à Paris, dans un cabinet de lecture et enlevée. Ce pauvre oiseau, mouillé par

l'orage, avait suivi son ravisseur en Angleterre, puis en Belgique. À Bruxelles, dans la petite maison du boulevard de Waterloo, le comte Max de Goritz l'avait présentée comme étant sa femme, et tout le monde la prenait pour telle.

Un peu plus tard, à Paris, elle nous montrait avec orgueil un exemplaire de la grande édition de *Monte-Cristo*, doré sur tranche et richement relié. L'auteur lui avait fait ce présent, après avoir écrit de sa main cette dédicace au frontispice du volume :

À ma jeune amie, la comtesse Max de Goritz, comme un témoignage de ma vive affection.

Alexandre DUMAS.

— Est-ce bien une vraie comtesse ? demandait Rusconi, qui était sceptique comme tous les Italiens qui ont vécu dans les États du pape.

La suite de ce récit fera bientôt voir que la jeune femme aspirait à un titre plus brillant que celui-là.

IV

On était donc installé, rue Laffitte, à la Maison d'Or. — Si le *traducteur extraordinaire*, ce nouveau collaborateur du plus fécond des écrivains français de tous les temps, avait eu beaucoup à faire à Bruxelles, où il ne s'agissait que de préparer des livres et de découvrir la matière d'œuvres théâtrales, il devait avoir bien plus à *piocher* à Paris, où il fallut désormais pourvoir aux insatiables exigences d'un de ces Minotaures redoutés qu'on appelle un journal quotidien. C'est pour cela que les abonnés des deux trimestres ont eu à lire tant de littérature d'outre-Rhin. Le comte de Goritz découpait, chaque soir, l'Allemagne par petites tranches, et le *Mousquetaire* servait le morceau à Paris étonné. Toutes les formes lui étaient familières. Du roman par lettres, qui est de tous les pays, il allait peu à peu à la ballade épique, plante native de la terre de Burger. Mais, dans l'entreprise toujours si difficile de l'œuvre de la traduction, la main de l'artisan bronchait plus d'une fois. Ce Hongrois n'était pas encore au fait des innombrables délicatesses de notre grammaire. Dans ce cas-là, Paul Bocage était chargé de polir la phrase pas assez dégrossie de ce gentilhomme du Danube.

Plus le journal s'avancait vers ses destinées, plus le *traducteur ordinaire* se modelait sur son chef de file. M. Max de Goritz aspirait à se créer un grand système de collaboration. Il avait reconnu, en effet, que c'était pour un étranger le seul expédient propre à gagner quelque argent dans les lettres. Aussi, en personnage bien avisé, à force de remuer les brochures qu'on vend à la fameuse foire de Leipzig, avait-il mis de côté, pour son usage personnel, une douzaine d'idées à exploiter, idées de romans et idées de drames. S'il fallait l'en croire, c'étaient des pierres précieuses encore à l'état brut et qui n'attendaient que la main du lapidaire. Il regardait, il cherchait autour de lui, et déjà, dans sa pensée, il avait fait des choix.

« Ce projet-là pourra me convenir pour le théâtre ; – cet autre sera de mise en librairie, etc. »

En attendant, il avait assez de bon sens pour ne pas quitter le collier de misère, je veux dire la traduction quotidienne, son gagne-pain. Mais qu'est-ce que trois cent cinquante francs par mois pour le fils d'un chef des Huns ? Un mince salaire pour un gentilhomme ! En descendant à tendre la main pour si peu de chose, il avait l'air de recevoir les coups du sort, mais ce n'était pas sans relever la tête. Volontiers il parlait alors de la grande richesse de ses pères, du château historique où il avait été élevé, et des grands bois, entrecoupés d'étangs, où il avait appris à aller en chasse. Je ne sais à quelle occasion il s'était mis, un certain jour, à nous raconter un grand voyage que son père l'avait condamné à faire dans l'extrême Orient. À l'entendre, il était allé en compagnie d'un frère en Égypte et, de là, ils s'étaient avancés jusqu'au seuil de la Nubie pour revenir bientôt en Europe, par mer. Il avait bien soin de noter qu'on leur avait attaché à l'un et à l'autre autour du corps une large ceinture de cuir pleine d'or, ce qui donnait au récit un très grand air de vraisemblance. Sous forme de prosopopée, à la fin du discours, il interpellait la Hongrie, sa terre natale, et disait ensuite :

— Trois cent cinquante francs par mois ! Voilà, messieurs, à quelle extrémité en est réduit aujourd'hui un homme qui a eu autrefois deux cent mille francs de rente.

« Paris est la capitale des gobe-mouches. » J'ai toute raison de croire que le mot est de Caron de Beaumarchais, qui en a lancé bien d'autres sur le pavé de son temps. Celui-là ressemble à un axiome tant il est vrai. Il faut pourtant y mettre une réserve. Paris est pavé de gobe-mouches, soit ; mais vous en excepterez les artistes. La crédulité ne prend racine ni au journal, ni à la tribune, ni au théâtre, ni dans l'atelier. Nous sommes pyrrhoniens, nous sommes des sceptiques de l'école de Bayle ; nous sommes voltairiens jusqu'à la moelle des os ; nous disons avec Denis Diderot : « Nous ne croyons qu'après libre examen, et encore nous ne

croyons pas toujours. » Parmi ceux qui prêtaient l'oreille à ces belles paroles du *traducteur extraordinaire*, les uns haussaient les épaules, les autres branlaient la tête. Mais voyez l'incroyable force d'un homme qui sait répéter dix fois la même chose sans se défermer ! Il y en avait qui croyaient ou qui feignaient de croire à ces splendeurs effacées. Alfred Asseline, pourtant très sagace, était de ceux qui s'étaient laissé prendre à la glu de l'étranger. Il n'hésitait pas à appeler l'inconnu « monsieur le comte », gros comme le bras. « Comment se porte monsieur le comte ? – Madame la comtesse a-t-elle fait une bonne promenade ? » Il prenait presque des airs penchés pour faire ces questions galantes.

Le plus empaumé était encore cet excellent Armand Baschet, un fureteur de bibliothèque, l'un des premiers biographes d'H. de Balzac. Ces façons de grand seigneur déchu avaient séduit cet esprit facile. Saturne dévorait ses enfants : la presse satirique berne volontiers ses fils. Dans ce temps-là, les petits journaux essayaient de s'amuser aux dépens de ce brave garçon sentant encore son provincial fraîchement débarqué du centre de la France. « Un homme aisé que cet Armand Baschet ! Il est le fils d'un honorable médecin de Blois qui possède quatorze arpents de morts au cimetière de cette ville. » H. de Villemessant qui, comme on sait, était du même pays, trouvait ce trait charmant et il en riait aux larmes. Une autre plaisanterie courante, c'était de rappeler qu'Armand Baschet avait marié, un jour, dans une Nouvelle, un mot espagnol à un mot italien. Pour cette raison, les bons petits camarades l'avaient surnommé le *povero senor*, affreux solécisme qui avait, j'en conviens, un certain mordant. Mais quoi ! à tout prendre, ce Solognot, faisant l'élégant et demandant à devenir un lettré, valait beaucoup mieux que les rieurs, lesquels ne devaient guère être que des *fruits secs*. Armand Baschet se recueillait, il étudiait, il cherchait, il méditait. L'amour de l'histoire lui est venu. Envoyé à Venise par M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'instruction publique, il a vécu quatre ans dans la ville des doges au milieu des documents historiques ignorés, qu'il

a ensuite livrés à la science.

Un jour, l'empereur d'Autriche, visitant les bibliothèques de la sérénissime République, apercevait ce jeune Français, si héroïquement penché sur de vieux papiers jaunis par le temps. Il le fit venir et lui dit du ton le plus affable : « Ce n'est pas l'usage de laisser voir les secrets de l'histoire aux passants, surtout aux étrangers ; mais vous paraissez épris d'une si belle passion pour l'étude, que je ne veux pas arrêter votre mouvement. On mettra à votre disposition toutes les Archives, même celles du Conseil des Dix. » — Or, un certain hiver, en 1859, je crois, Armand Baschet est revenu à Paris avec un très gros trésor de littérature et d'histoire. Il a d'abord publié un bel in 4-^o dont j'ai eu un des premiers exemplaires. Ce volume a pour titres : *Souvenirs d'une mission. — Les Archives de la sérénissime République de Venise*. Un peu plus loin, j'aurai à revenir et sur les œuvres et sur l'ouvrier. Ce que je veux dire en passant, c'est que cet opiniâtre était parvenu à fermer la bouche aux rieurs. Mais, en 1854, adonné à une crédulité d'enfant, il allait plus loin que nous tous en ce qui touchait Max de Goritz. Il le prenait pour un prince et sa jolie femme pour une Altesse.

Un soir du mois de février qu'il pleuvait de la neige fondue, je sortais seul de la Maison d'Or, lorsqu'au milieu de la rue Laffitte, je me sentis frapper sur l'épaule ; je me retournai et me trouvai vis-à-vis de M. Max de Goritz.

— Je parie, me dit-il, que vous ne savez pas où vous allez ?

— Mon Dieu, si : je rentre chez moi, place Bréda, numéro 5.

— Eh bien, voilà ce qui vous trompe : vous vous arrêtez à mi-chemin, puisque vous venez dîner avec moi.

Comme il n'y avait entre lui et moi qu'une liaison de peu d'importance, je me défendis d'accepter son invitation ; mais c'était en vain. Toutes les fois que j'ouvrais la bouche pour formuler un refus, il me combattait par de belles raisons. Avant tout, il avait, disait-il, le plus grand désir de faire plus ample connaissance avec moi, dont tels et tels lui disaient beaucoup de bien. Il

avait lu ceci et cela, provenant de ma plume, et il en était enchanté. En troisième lieu, il voulait me présenter à la comtesse. Enfin, et c'était ce qu'il y avait de plus tentant, il projetait de me conter ses aventures lorsque nous serions à table, *inter pocula et scyphos*, comme Ulysse chez Aristonoüs.

Bref, séduit par tout ce babillage, je me laissai emmener. M. le comte Max de Goritz habitait un quartier qui était alors d'un aspect fort étrange et qui n'a pas cessé d'être bizarre. On l'appelle la rue Neuve-des-Martyrs. C'est une sorte de canal pratiqué entre le quartier Notre-Dame-de-Lorette et le faubourg Poissonnière. En ces temps-là, un observateur y aurait retrouvé une sorte de Cour des Miracles, avec le bon ton en plus. Là, les petits métiers interlopes venaient chercher une terre d'asile ; là, faisaient leurs nids les existences déclassées. Dans cet endroit, on signalait la présence de peintres qui faisaient de la littérature et celle de gens de lettres qui se changeaient en comédiens, ainsi que l'ont fait Albert Glatigny et quelques autres. Nul n'y vivait de l'industrie qu'il avait d'abord accusée. Pour les femmes de cette zone, je n'en veux rien dire, puisque je n'aurais pas à en dire de bien. Un détail indispensable : il n'y avait par là que des hôtels meublés.

Celui dans lequel nous venions d'entrer avait assez bonne apparence. À l'entresol, le comte poussa une clef dans la serrure, ouvrit la porte et me fit entrer. Quand nous eûmes traversé un petit corridor, mon hôte ouvrit une seconde porte et me dit :

— Entrez, mon cher monsieur, et souhaitez le bonjour à la comtesse.

Nous nous trouvâmes alors dans une chambre carrée, assez peu meublée, peut-être propre, mais où tout témoignait d'un grand désordre. Un feu de houille brûlait dans la cheminée et projetait le reflet de ses lueurs rougeâtres sur les vitres, entourées de rideaux bleus. La comtesse était étendue plutôt qu'assise sur un petit canapé de perse et avait la tête appuyée sur un coussin. À côté d'elle se trouvaient pêle-mêle un livre fermé, un petit

miroir et je ne sais quel travail de broderie et de tapisserie. Dès qu'elle nous eut vus entrer, elle se leva à demi et, par un mouvement de panthère, elle s'élança vivement ; puis, se jetant au cou de son mari :

— Tu viens bien tard ! lui dit-elle.

Immédiatement après, elle s'excusait beaucoup de prendre des familiarités de cette sorte en ma présence ; puis, du ton d'une grisette de Paul de Kock :

— Vous êtes bien bon d'être venu chez des proscrits, monsieur ; mais quel mauvais dîner vous allez faire ! Après tout, à la guerre comme à la guerre. Ce ne sont pas ces petites choses-là qui causent le plus d'ennui, n'est-ce pas ?

Elle tira le cordon d'une sonnette et, à dix minutes de là, un garçon de restaurant apportait le dîner pour trois dans une nappe dont il retenait les coins. Il venait de déposer le tout sur une table à thé. Mince régal, petite chère. Le vin ne descendait pas des Côtes d'Or, mais probablement d'Argenteuil. Ainsi l'aimable comtesse n'avait rien exagéré ; mais je savais bien que je ne devais pas assister au Festin de Trymalcion.

À un certain moment, tandis que je portais mon verre à ma bouche, mes yeux s'arrêtaient, attirés par un irrésistible aimant sur la figure blanche et rose de la jeune femme, assise en face de moi.

— Ah çà, me dit alors en souriant M. Max de Goritz, vous regardez bien fixement ma femme. Est-ce que sa figure réveille en vous un souvenir ?

— Un souvenir, non, mais une analogie à coup sûr.

— Laquelle donc ?

— J'ai déjà vu ce charmant visage quelque part.

— Où ça ?

— Tenez, il y a huit jours, je parcourais les galeries du musée de Versailles. En visitant la salle du règne de Louis XVI, je me suis arrêté une minute devant la cheminée sur laquelle venait d'être placé un nouveau buste en marbre de Marie-Antoinette.

C'est à ce buste-là que ressemble madame la comtesse.

Je n'avais pas achevé de parler, qu'une double exclamation de surprise et de joie partait à côté de moi.

— Eh bien, s'écriait le Hongrois ravi, on ne le lui a pas fait dire, à lui, et il l'a reconnue tout de suite, sans biaiser.

De son côté, rayonnante de contentement, la jeune femme, prenant la parole, me disait à son tour :

— Mon cher monsieur, il n'y a rien d'étonnant à ce que je ressemble à Marie-Antoinette : la reine de France était ma grand'mère.

C'était à mon tour d'être frappé d'étonnement.

À vrai dire ces cris, ces scènes inattendues me rappelaient les aventures de Gozzi et certains épisodes des *Mémoires* de Casanova de Seingalt.

— Oui, mon cher, reprenait vivement le comte, rien de plus vrai : ma femme est la fille unique du duc de Richemont, duc de Normandie, dauphin de France, et qui, si l'ordre de primogéniture n'eût pas été interrompu par la Révolution, devait être Louis XVII, le roi !

Tous deux entrèrent alors dans mille détails anecdotiques et précis sur cette parenté royale. La jeune femme insistait sur ce point que son *papa* avait eu encore plus à se plaindre des Bourbons que des Jacobins. En réalité, le savetier Simon l'avait moins maltraité que ne le disaient les libelles royalistes. Au reste, pour fuir les fureurs jalouses du premier Napoléon et pour échapper aux machinations ténébreuses du comte de Provence, depuis Louis XVIII, son oncle, le dauphin avait dû mener, à travers l'Europe, une vie errante sans cesse inquiétée. Mais le duc de Richemont n'était pas homme à faiblir. Elle assurait lui avoir entendu rapporter les divers incidents d'une entrevue qu'il aurait eue, pendant la Restauration, avec madame la duchesse d'Angoulême, sa sœur. Elle insista beaucoup sur la douleur que la princesse avait ressentie en retrouvant dans le bagage du réclamant des jouets de son enfance, et, dans ses paroles, des réminiscences qui

ne pouvaient laisser aucun doute dans son esprit. Mais la raison d'État, qui n'a pas d'entrailles, ne lui aurait pas permis de demander, en 1820, la dépossession de Louis XVIII, son oncle, même pour faire rendre à son frère le trône qui lui revenait. D'ailleurs, une telle révolution de palais eût dérangé l'équilibre européen et causé les plus grands déchirements en France. Sous forme de compensation, la duchesse avait alors parlé de pension, mais l'orphelin royal dépouillé avait refusé avec indignation. C'était très peu de temps après ce coup de temps-là que, voyageant en Italie, le duc de Richemont aurait été arrêté par ordre de M. de Metternich, désireux de complaire à Louis XVIII, l'usurpateur, et envoyé à la prison de Milan, dans laquelle il s'était rencontré avec Silvio Pellico.

Pour donner encore plus de consistance à ces assertions, la jeune femme appelait, en témoignage de ce qu'elle avançait, plusieurs personnages vivants, lesquels n'hésitaient point à traiter son *papa* en roi et elle-même en princesse. Elle me cita plusieurs noms, celui de M. Sosthènes de Larochefoucault, celui d'un membre de l'Institut, plus celui du sculpteur Foyatier, l'auteur du *Spartacus* des Tuileries.

— Je ne sais pas si M. de Richemont est Louis XVII, répondis-je, mais ce que je n'ignore pas, c'est qu'il y a dans sa situation quelque chose d'inexplicable et d'excessivement extraordinaire.

Aujourd'hui encore, étant à une longue distance des petits événements que je raconte, en ne parlant que de M. de Richemont (il est mort depuis une vingtaine d'années), je trouve que cet aventurier a été une énigme dont tous les Œdipes de son temps ont en vain cherché le mot.

Il m'a été facile de causer souvent, dans les bureaux du *Cor-saire*, avec un vieillard de l'ancien régime, avec le fils de ce Courtois, de l'Aube, qui a été un des membres les plus influents de la Convention nationale. En dépit du procès-verbal de décès signé par les médecins d'ordonnance, et notamment par les doc-

teurs Sue et Pelletan, il était persuadé que le dauphin n'était pas mort au Temple, mais que des royalistes l'avaient enlevé à l'aide d'un cheval de carton, après avoir mis en sa place un enfant malade qui lui ressemblait. Il se fondait pour cela sur une scène dont il avait été témoin.

Un matin, le savetier Simon, suivi du grand et beau chien qui ne le quittait jamais, était venu voir le citoyen Courtois, son père.

— Qu'as-tu donc, ce matin, Simon ? lui demanda le conventionnel.

— Il m'est arrivé un grand malheur, citoyen.

— Lequel ?

— En dépit de ma vigilance, on m'a enlevé le fils de Capet.

— Tu veux rire. Si l'enfant a été enlevé, c'est que ta vigilance y a prêté les mains.

— Non, citoyen, je vous jure.

— N'importe. L'enfant n'est plus au Temple ?

— Non.

— Eh bien, tu n'as plus qu'une chose à faire. Les aristocrates ont dû indemniser largement ta complicité ; sauve-toi donc et au plus vite. Autrement, le comité de sûreté générale ne t'épargnera pas.

Or, ajoutait Courtois, Simon a voulu rester et il a été guillotiné.

Cette anecdote que je viens de rapporter ne suffirait certainement pas pour infirmer les termes du procès-verbal de décès, qui est devenu, notamment pour M. E. de Bonnechose, un document historique fort important ; mais tout ce qui a suivi cette parole du geôlier mérite bien aussi quelque attention. Je n'ignore pas que, dans un temps, ç'a été une mode que de voir sortir de terre coup sur coup des Louis XVII. On en a compté jusqu'à vingt et un. Il en reste même encore de nos jours. J'ai lu, comme tout le monde, ces fables politiques, y compris la fantaisie du sabotier Mathurin Bruneau, qui a fait composer à Béranger une si jolie chanson. Mais, à côté de ces romans, il s'est rencontré des pages sérieuses

et il faut bien avouer que le duc de Richemont en a fait écrire plus d'une.

Silvio Pellico a commencé dans *le Mie Prigioni* à parler d'un Fils de France, incarcéré à côté de lui par ordre de la Sainte-Alliance. Il y a cinquante-quatre ans, un écrivain démocratique du Rhône, M. Stanislas Clerc, racontait, dans la *Revue du Lyonnais*, une visite mystérieuse qu'une invitation persistante, d'une part, et, d'une autre, le sentiment de la curiosité le poussaient à faire, en 1830, la nuit, à travers les montagnes du pays, à un château des environs de Lyon, où le prince déshérité avait trouvé un asile. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rapporter quelques-unes des impressions de M. Stanislas Clerc.

« L'homme, et c'est ainsi que ses partisans l'appellent quelquefois, jouait au piquet lorsque nous entrâmes. Il quitta son jeu et se leva. Mon compagnon de voyage salua profondément et dit :

» — Mon prince, je vous présente M. Clerc.

» Le prince répondit quelques banalités flatteuses et nous pria de permettre qu'il reprît sa partie. Il était mis fort négligemment. Un pantalon noir et une robe de chambre de soie brune composaient tous ses vêtements. Sa taille est de cinq pieds un ou deux pouces, et sa corpulence est forte. Il porte la tête haute ; sa figure est ouverte, ses cheveux blonds et fournis ; ses yeux petits et vifs ; et son nez, quoique long, n'est pas bourbonien. Ce défaut de ressemblance avec ses ancêtres vient d'une chute qu'il a faite dans ses voyages. Il a plusieurs blessures, reçues en différentes circonstances et notamment à la révolution de Juillet, pour laquelle il s'est battu, dit-il, et dont il a obtenu la décoration sous un nom supposé. »

Il est hors de doute que ce même M. de Richemont a réuni, de 1832 à 1834, un grand nombre de partisans parmi les royalistes. Armand Marrast, qui s'est rencontré avec lui à Sainte-Pélagie, nous a raconté qu'il recevait de brillantes visites d'hommes et de femmes en voitures armoriées. D'un autre côté, l'ancien secrétaire général de la questure sous la Constituante, M. Lemansoys-

Dupré, qui l'avait vu de près au Palais de justice, lors de son procès, raconte qu'étant allé, peu après sa condamnation, au palais du Luxembourg, il l'avait rencontré jouant au billard avec le duc Decazes, alors grand référendaire de la Chambre des pairs. Ce dernier ne lui parlait qu'avec la plus grande déférence.

Pendant le procès, on se le rappelle, le duc de Richemont s'était levé et, s'adressant aux juges :

— On ne veut pas que je sois Louis XVII, disait-il, mais qui suis-je donc ? Qu'on me le dise ! Qu'on me fournisse un état civil ! Mais non, je n'en ai pas d'autre que : Fils de Louis XVI. » J'ai mille preuves de ce que j'avance.

On sait que, condamné alors à trois ans d'incarcération pour fait d'escroquerie, parce qu'il avait reçu des souscriptions de ses partisans, il s'était évadé quelques jours après avoir été mis en prison ; mais, à tort ou à raison, cette brusque évasion a passé pour un acte de complaisance. Ce prisonnier gênait même les princes de la monarchie constitutionnelle. — Pour soutenir ses prétentions à la couronne, Louis XVII a fondé plusieurs journaux ; ç'a été d'abord *la Justice*, et, en second lieu, *l'Inflexible*, feuille mystérieuse, qui se distribuait gratis et qui existait encore en 1848.

Voilà, en résumé, tout ce qu'on a su du duc de Richemont. En 1850, il a paru dans *l'Univers* une longue série de feuilletons intitulés : *les Faux Dauphins*. On y avance que ce prétendu Louis XVII était un imposteur ; qu'il ne s'appelait même pas Richemont, ni Hébert, mais Perrin, et que c'était le fils, très intrigant, d'un boucher du Bugey. Une chose certaine, c'est qu'on n'est jamais parvenu à percer le mystère qui enveloppait la vie de ce Masque de fer de notre âge.

Mais je reviens à sa fille et à son gendre, la comtesse et le comte Max de Goritz.

Pendant toute la soirée, le comte et sa femme ne cessaient de parler de celui qu'ils avaient dit être Louis XVII. On faisait son portrait. On citait mille particularités. À les en croire, il était vif,

plein d'esprit et, chose étrange dans sa position, jamais morose. Toutes les fois qu'on lui parlait de sa royale famille, il acceptait avec empressement ce texte. Il faisait alors une sorte d'esquisse de chacun de ses membres d'une manière, il est vrai, peu flatteuse pour les originaux. Il racontait une foule d'anecdotes vraies ou fausses. Très souvent il terminait l'apologie de ses parents par cette phrase dont il semblait avoir fait une sentence à son usage : *Je suis le dernier de ma race : le meilleur n'en vaut rien.*

Depuis cette soirée, le temps a marché, puisqu'il ne s'arrête jamais ; le prétendu fils de Louis XVI est mort. On avait annoncé des révélations. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ses *Mémoires* n'ont pas paru. Rien ne s'oppose pourtant à ce qu'il existe de lui quelques cahiers posthumes. Dans le cours de sa vie, il a été mêlé à un assez grand nombre d'aventures qui touchaient plus ou moins à la grande comédie politique et sociale de 1815 à 1870. Il a eu longtemps une cassette bien garnie que remplissaient des mains inconnues. Accueilli par la noblesse de province comme *le souffrant des lys*, les châteaux héraldiques se disputaient l'honneur de lui offrir à tour de rôle une hospitalité occulte mais toujours caressante. N'oublions rien ; cela était en opposition éclatante avec les d'Orléans et en opposition latente avec le duc de Bordeaux, c'est-à-dire Henri V. Le fils de Louis XVI ! un autre Joas ! un martyr ! que d'yeux de vieux gentillâtres et de nobles douairières se sont mouillés au récit des infortunes de ce fils du martyr, si maltraité par la fortune ! En Normandie, un marquis de vieille roche avait fait élever au milieu de son parc une pyramide qui, après cinquante-cinq ans, est encore décorée de l'inscription que voici : *Bâtie pour célébrer la visite que S. A. R. le dauphin de France a bien voulu faire à ce château.* – Le fait figure au procès en police correctionnelle dont il a été fait mention. – À Lyon, qu'il affectionnait particulièrement, M. de Richemont s'était fait une petite cour d'abbés, de marquis, de chanoinesses et d'intendants, où il était *monségneurisé* à plaisir, du matin au soir. Après le 24 février, c'est-à-dire après la chute

de Louis-Philippe, qu'il regardait comme son ennemi, le duc de Richemont était revenu à Paris ; il habitait sans se cacher un modeste appartement du faubourg Saint-Germain. Fils aîné de l'Église, tous les dimanches, il se rendait à pied à Saint-Sulpice pour y entendre pieusement la messe et aussi, peut-être, pour écouter une quarantaine de ses fidèles murmurer autour de sa personne : — *Voilà monseigneur le Dauphin !* ou même : — *Voilà le roi !* — Il paraît, du reste, qu'à un certain moment du saint sacrifice de la messe, l'officiant, suivi de ses acolytes, venait l'encenser, et cela s'est fait sous le règne de Napoléon III.

Finissons-en avec la soirée de mon dîner chez les Goritz, en hôtel garni.

Il était onze heures.

En me reconduisant à la porte et même un peu au delà, le comte revenait sur quelques-uns de ces détails :

— N'est-ce pas que ma femme a réellement quelque chose de royal ? Mais, quant à moi, je suis fatal (lisez funeste) à tout ce que j'approche. Je l'ai rencontrée, aimée, enlevée, épousée, le tout contre le gré du roi, qui nous tient tous les deux en disgrâce. D'un autre côté, l'empereur d'Autriche, son cousin, ne veut pas lever le séquestre qui pèse sur mes biens à cause de la part énergique et éclatante que j'ai prise à la révolution de Hongrie. Qu'y faire ? Cela durera tant que cela durera.

Tant d'histoires merveilleuses m'avaient déjà donné à penser qu'il y avait dans cet homme et coup de mystère, et quelque réalité redoutable. Sans doute cet étranger gardait parmi nous une assez bonne posture ; il ne cessait pas d'être correct ; il paraissait s'étudier à se taire dans un milieu uniquement composé de personnalités bruyantes, mais on avait déjà fait une remarque, c'est qu'il ne riait jamais. Bien plus, il avait toujours l'air inquiet d'un coupable qui se sentirait surveillé et poursuivi. Ce même Armand Baschet, dont nous avons noté un peu plus haut la bonhomie naïve, était à peu près le seul à ne point rejeter les beaux récits qu'on lui avait faits, et, lorsqu'on attirait son atten-

tion sur l'inconnu et sur ses transes, il répondait immanquablement :

— Ah ! dame, mon cher, c'est un réfugié politique, après tout. Songez donc que l'œil soupçonneux de l'Autriche peut l'épier jusque dans Paris.

— Mais, dira-t-on, que pouvait penser Alexandre Dumas ?

Entre nous, le grand improvisateur de romans ne se souciait que fort peu de ce qui se passait dans sa maison. Toujours en quête de sujets neufs, toujours avide de thèmes inexploités, il se levait d'assez bon matin pour faire de la *copie* et il en faisait comme quatre, pourvu qu'on l'y aidât. Sous ce rapport, il n'avait qu'à se louer d'un auxiliaire qui, par brassées, jetait sur sa table de travail des gerbes de contes, de légendes du Nord, de récits provenant de pays lointains, inconnus à notre France. Tremper sa plume d'aigle dans l'encre, la promener quatre ou cinq heures de suite, sans point d'arrêt, sur de longues feuilles de papier bleu, c'était, avec le plaisir qu'on trouve chez les femmes, le seul genre de vie que comprît alors ce grand enfant de cinquante-six ans. Désabusé de tout, fatigué de famosité, ne croyant plus guère au retour de la Fortune, il s'écartait d'ailleurs le plus possible du mouvement parisien, toujours tissu de matières frivoles ; c'était au point qu'il dédaignait de demander ce que pensaient, ce que faisaient les principaux artisans de son journal. Une autre observation à faire à propos de cet esprit tout à la fois actif et endormi, Alexandre Dumas ne savait pas revenir sur une opinion faite. Tout compté, il y avait un peu plus d'un an que cet étranger était attaché à son service. Depuis plus de douze mois, il le regardait très sérieusement comme étant le comte Max de Goritz. Ce nom aristocratique, il l'imprimait sur ses affiches et dans son journal ; il le prodiguait dans le discours. Il tenait aussi le même personnage pour légitimement marié avec une belle personne, blanche, blonde, souriante, qu'on lui avait donnée pour être la fille d'un être énigmatique et auguste, se disant tout haut dauphin de France. Fallait-il se déjuger sur le nom ? Ç'aurait été confesser

qu'on avait été pris pour dupe. Devait-il renier le mariage avec une petite-fille de Marie-Antoinette ? C'eût été reconnaître qu'il n'avait pas vu clair en écrivant des dédicaces. Finalement il ne lui aurait pas été seulement désagréable, il lui serait devenu pénible de déranger la symétrie d'un double préjugé. Le mieux pour le grand homme de la Maison d'Or était donc de faire la sourde oreille, de ne pas s'occuper de cet objet si délicat et de continuer le *modus vivendi* accepté.

— S'il y a un drame là-dessous, disait-il à Rusconi, laissons faire le temps ; le temps le dénouera, quand il le faudra.

Puisque j'écris des Mémoires, il ne me serait pas permis de me dérober à la nécessité de parler de temps en temps de moi-même ni de me mettre quelquefois en scène. Après la soirée passée dans l'hôtel meublé de la rue Neuve-des-Martyrs, j'avais été, une minute, le jouet d'une sorte d'éblouissement ; mais, je le répète, cette illusion n'avait duré qu'une minute. Le lendemain, au réveil, un froid examen des choses amena vite un revirement dans ma pensée. Le roman de ces deux jeunes bohèmes touchait de trop près à l'épopée ou à la grande histoire pour être vraisemblable. Armand Baschet, que je rencontrai, ce jour-là, sur les boulevards, acheva, par son opiniâtre crédulité, de me pousser violemment au doute.

— Ah ! mon cher, me dit-il, vous avez dîné, hier, chez les Goritz ? Mince repas, mais festin intéressant ? J'y suis allé trois fois, moi qui vous parle, et j'y retournerai. Eh bien, voyons, qu'en dites-vous ? N'avez-vous pas été frappé des grandes façons de ces bonnes petites gens ? Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il est bien dur pour des personnes d'une telle origine de vivre dans une situation si modeste ? Ils devraient, à tous leurs repas, boire du tockay dans des verres de cristal sur lesquels seraient gravés des couronnes, un semis de lys d'or et l'aigle noire à deux têtes ; car, enfin, ce pauvre Max aussi est de souche de princes.

— Comment ! m'écriai-je, et l'homme aussi descend de la cuisse des rois ?

Ici, mon interlocuteur fit une sorte de bond.

— D'où sortez-vous donc, mon cher, que vous ignoriez ce détail ? Tous nos amis du *Mousquetaire* ont été mis au fait de la chose. L'homme surtout est royal. D'abord, en raison d'alliances historiques, il est autant Suédois qu'Allemand. La Suède a eu de nombreuses révolutions : Vertot nous l'a appris. Avant le Béarnais Bernadotte, un Henri IV suscité par la République, il y a eu

les Wasa, dont un a été tué dans un bal. Notre Opéra a mis cette leçon d'histoire en ballet, que diable ! Eh bien, puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*, apprenez que Max de Goritz est un Wasa de même que sa jeune et jolie femme est une Bourbon ou une Capet, comme il vous plaira. C'est par suite de dissensions avec les Hapsbourgs, ses bons cousins, qu'il a dû quitter Vienne et venir, sous un nom d'emprunt, cacher sa grandeur et sa misère à Bruxelles, puis à Paris.

Il baissa tout à coup le ton et ajouta :

— Il n'y a pas à s'étonner s'ils sont l'un et l'autre inquiétés par la police.

Il est bien entendu qu'à dater de ces nouvelles confidences faites avec tant d'assurance par l'excellent rejeton de la Sologne, me sentant tout à coup envahi par le scepticisme salubre que prêchent les Encyclopédistes, nos maîtres du XVIII^e siècle, je ne pouvais plus ajouter foi à rien de ce qui m'avait été conté, la veille. De ces fables brillantes il ne restait plus pour moi qu'une certitude, c'est que nous avions affaire à un écrivain d'aventure, évidemment obligé de fuir son pays natal. Mais, en ces temps de réaction, cette sorte de persécution n'avait rien de rare. Tout le long de l'Europe, après des défaites successives un peu partout, la cause de la liberté comptait des vaincus par centaines de mille. Sur tous les chemins, il n'y avait qu'exilés et proscrits. En songeant à la Hongrie républicaine écrasée par les efforts réunis de l'empereur d'Autriche et du tzar, accouru à la tête de cent mille Russes, j'arrivais à supposer assez logiquement que Max de Goritz pouvait bien avoir été expulsé de sa patrie comme Téléki, l'ami de Victor Hugo, à Jersey. Cet autre était venu demander asile à Alexandre Dumas, et pourquoi non ? Une seule objection était de nature à refroidir à mes yeux l'intérêt que cette infortune pouvait faire naître. À quoi bon ces romans ? Était-il nécessaire de prendre un masque de prince pour vivre parmi nous ?

Si peu de bruit qu'eût fait mon nom, mes confrères en littérature n'oubliaient pas mes états de service dans la presse de

gauche. Ils m'avaient vu au *National* d'Armand Marrast, à la *Réforme* de Ferdinand Flocon et dans les journaux satiriques, autrefois si agressifs. On savait donc que j'étais un républicain de la veille ; on savait surtout, qu'ayant protesté publiquement contre le 2 Décembre, j'avais figuré sur une liste d'internés et que, par conséquent, j'étais opposé à l'empire autant qu'un homme pût l'être. Max de Goritz n'ignorait rien du fait et il venait sans cesse me parler dans le sens de mes opinions à cet égard. Quoiqu'il se donnât sans broncher pour un descendant et pour un allié des familles royales, il ne faisait aucune difficulté de jouer au démocrate. Ainsi, par suite d'une contradiction qui ne choquait personne, il se donnait pour un *basiléophage*, traduisez pour un *Mangeur de rois*. Mais l'un de nous qui, naguère, avait tâté de la politique et qui s'en était mal trouvé, me fit avec raison remarquer qu'il y avait peut-être lieu de ne pas trop se prêter aux pratiques de l'étranger. On sortait à peine d'une phase étrange, où M. Carlier, alors préfet de police, avait jeté à travers Paris ce mot sans doute plus piquant que conforme à la vérité : « Sur trois hommes qui causent politique sur les boulevards, il y en a deux qui m'appartiennent. » Je me rappelais cette vantardise d'un haut fonctionnaire et je me disais que, s'il s'y trouvait un peu d'hyperbole, il pouvait bien aussi s'y trouver un peu de réalité. Dame, les agents provocateurs abondaient autour de nous.

— Il faut que je ne me livre pas trop, au besoin, disais-je, en admettant que, par un fil, l'inconnu pût tenir à M. Piétri.

À quelques jours de là, comme je venais d'entrer au bureau, le comte m'aborda en me montrant ses mains pleines de petits papiers. En même temps, il me dit à demi-voix :

— Si vous aimez le fruit défendu, eh bien, tenez, en voilà !

— Eh bien, qu'est-ce donc ? Encore des vers ?

— Oui, une chanson.

Puis, il reprit :

— Une chanson qu'on est en train de répandre à travers les faubourgs.

Je regardai le manuscrit. — Il avait pour titre : *Le Mariage d'une Espagnole*.

On a déjà deviné qu'il s'agissait de la nouvelle impératrice. Toute couronne de fleurs cache des épines, dit un proverbe russe ; toute coupe de miel a du fiel. En 1853, mademoiselle de Montijo devint, en vingt-quatre heures, le point de mire de mille et un brocards. On lui faisait payer l'écot de sa bonne fortune autant en France qu'à l'étranger, autant dans les faubourgs du travail, Saint-Martin, Saint-Antoine, qu'aux faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, faubourgs de la fainéantise dorée. Il en est de la Haine politique comme de la Fortune, de la Justice et de l'Amour, elle a un bandeau sur les yeux. Des vers contre une jeune femme, et des plus méchants, à tous les points de vue, du moment que cette jeune femme s'associait à l'attentat du 2 Décembre, quoi de plus simple ! quoi de plus permis !

Je pris l'un des papiers et je lus ces rimes qui se chantaient sur un rondeau de vaudeville.

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir
Comment Badinguette,
D'un coup de baguette,
Devint par hasard
Madame César ?

Ça, c'était le refrain. Il y avait des couplets en bon nombre et tous à l'emporte-pièce. Ces strophes injurieuses, je ne les répéterai pas ici, d'abord parce qu'il s'agit d'une femme, et en second lieu parce que le ton de cette cantilène va parfois jusqu'à l'injure folle. Mais là dedans il y a de la passion, de la véhémence. J'y voyais comme une revanche des maux immérités et cent fois cruels que l'empire faisait souffrir à mes amis, jetés au delà de la frontière ou empilés à Lambessa, et je me disais, je l'avoue :

— Ce n'est que le prélude de nos légitimes revendications.
Ces vers, ils n'étaient pas que mordants, ils étaient terribles.

J'ai retenu l'air, qui est vif, ironique, charmant. *Numeros memini... si verba tenerem* ? J'ai retenu l'air, vous dis-je ; mais j'ai oublié les paroles, moins quelques mots qui sont d'une cruauté prophétique, d'une très grande allure ; mais, après 1870, après la chute si rapide du second empire, après la honte de Sedan, la captivité de Wilhemsohe et la mort si terriblement instructive du pâle César de Chislehurst, et la fin fatidique de son fils tué par la zagaïe d'un Zoulou obscur, après toutes ces ripostes du sort, il n'y aurait point de noblesse à insister.

Dans le premier moment, il n'en allait pas ainsi. La chanson de la petite Espagnole ne me déplaisait pas. J'avais vu tant de crimes après le 2 Décembre, tant de larmes, tant de ruines chez nos amis ! j'avais recueilli tant de plaintes ! Mais tout à coup le mot de M. Carlier, le préfet de police, me revint à l'esprit et je me dis que l'action de me faire lire ces strophes séditieuses était peut-être une subtile provocation. Je demandai donc à Max de Goritz d'où il tenait cette chanson.

— Mais, répondit-il, je la tiens d'un des collaborateurs du *Mousquetaire*, lequel est aussi un de mes amis.

— Son nom ?

— M. Henri Rochefort.

Henri Rochefort figurait, il est vrai, parmi les rédacteurs du *Mousquetaire*, où il faisait ses débuts, sous le nom d'Henri de Luçay. Très jeune encore, il était, paraît-il, employé à l'hôtel de ville, dans les bureaux du baron Haussmann, avec d'autres jeunes gens, tels que MM. Arthur Arnould et E. Schnerb, futurs journalistes comme lui. Les petites histoires qu'il donnait, sortes d'idylles de boudoir, n'auraient pu faire deviner en lui ce brillant et inexorable pamphlétaire de *la Lanterne*, qui, à dix ans de là, devait faire à l'Empire la guerre sans paix ni trêve que l'on sait. Au reste, sa collaboration au journal d'Alexandre Dumas n'a duré qu'un mois ou deux et, bien entendu, ç'a été tant pis pour nous.

Max de Goritz a-t-il dit vrai en racontant que la chanson citée

plus haut lui venait du jeune vaudevilliste ? Il ne m'a pas été possible de vérifier le fait, après tout, fort peu important. Tout ce que je veux dire à propos de cet incident, c'est que la situation de l'étranger ne me paraissait pas nette. Si je ne voulais pas le blesser en lui tournant le dos, je ne voulais pas non plus me livrer à lui en vivant dans sa familiarité. Je ressemblais à notre chef de file, je laissais au temps le soin d'arranger les choses.

Comme Alexandre Dumas n'avait pas assez de temps à donner au *Mousquetaire*, il remettait les fonctions de secrétaire de la rédaction et de metteur en œuvre à l'un de nous, Urbain Fages, un Méridional qui prenait le pseudonyme de Savigny. Celui-là était moins un littérateur qu'un bel esprit, en ce temps-là, du moins. J'aurais dû dire que ce camarade était notamment un homme de goût et un homme de bon sens. Il faut se hâter de reconnaître que c'était une nature des plus loyales. Après avoir fait, sous la Restauration, d'assez bonnes études à Saint-Acheul, le collège par excellence des disciples de Loyola, il était entré dans le monde sans y apporter aucune des prédilections des Révérends Pères Jésuites. Encore très jeune en 1830, beau garçon, gai, plein de santé, raisonnablement riche, fort enthousiaste, il avait donné son cœur au double mirage qui captivait la jeunesse de ce temps-là : Le Romantisme et la République. Il était passionné pour le culte de cet idéal, les beaux vers, la belle politique. Il ne savait pas toucher aux œuvres de Lamartine sans être ému jusqu'aux larmes. Pendant les belles années qui suivent l'examen au baccalauréat ès lettres passé en Sorbonne, il avait, à l'exemple de mille autres, jeté les prémices et les forces de sa vie dans les enchantements du jour. Il pérorait, il lisait, il voyageait à travers les utopies, notamment à travers l'admirable doctrine de Charles Fourier, le Phalanstère. En guise de passe-temps, il a fait des iambes dans le goût de ceux d'Auguste Barbier. Il rêvait et il croyait que des soupirs jetés aux nuages étaient une posture sociale. Un jour, la fortune de sa famille ayant décliné, il avait été pressé de se choisir enfin un état et il s'était écrié : « Eh bien, je

serai avocat. » Belle ressource, comme vous le savez ! Avocat ! qui est-ce qui ne l'est pas ou qui ne peut pas l'être ? Il étudiait donc en conséquence ; mais, tout en allant à l'École de droit, dans ce Pays Latin où se dessinent partout tant de méandres perfides, il s'était égaré en chemin jusqu'à entrer à l'Odéon en plein jour et à monter sur le théâtre. Il y a débuté pendant la direction de Bocage, et, cela, pour l'amour des belles tirades de Victor Hugo qu'il sait toutes par cœur. Il se faisait donc artiste dramatique. Mais le théâtre, qui le séduisait de loin, ne lui paraissait pas si beau du moment où il était à même de le voir de près et d'y vivre. Il en sortait tout gonflé de pudiques répugnances. Cependant M. Arsène Houssaye, directeur du Théâtre-Français, avait, à la demande d'Alexandre Dumas, signé en sa faveur un engagement temporaire pour lui permettre de se montrer dans *la Jeunesse de Louis XV* ; mais, au moment où le rôle allait lui être remis, la censure frappait l'œuvre d'un *veto* formel. Dès lors, plus de pièce, plus de début.

— Eh bien, si vous ne pouvez pas jouer dans ma pièce, vous travaillerez dans mon journal, lui avait dit Alexandre Dumas.

Et il l'avait amené à la Maison d'Or où il était secrétaire de la rédaction.

Ce fut lui qui, un soir, en causant avec le maître, s'efforça de lui faire comprendre en quoi consistaient l'*Iliade* et l'*Odyssée*, deux grandes choses que le romancier ne connaissait que de réputation.

Alexandre Dumas ouvrit de grands yeux.

— Que serait-ce donc, ajouta notre camarade, s'il vous était donné de lire le grand aveugle dans le texte grec !

— Eh bien, qui nous empêche de faire cette expérience ?

— Mais, dame, cher maître, ce qui nous empêche, c'est que vous n'avez pas fait d'études classiques ; c'est que vous ne connaissez pas la langue grecque, ni ses dialectes ; c'est qu'il ne vous serait pas donné de distinguer un alpha d'un oméga.

— Soit ; mais, puisque vous savez le grec, vous, rien ne doit

nous arrêter. Vous traduirez pour moi, sous mes yeux. Voulez-vous ?

Notre ami ne pouvait pas ne point vouloir.

— Monsieur Dumas, dit-il, je suis à vos ordres.

On fit venir une voiture et tous deux s'en allèrent à la librairie Hachette. Là, moyennant dix francs, ils prirent un de ces in-4^o à couverture bleue qui sont tout à la fois des chefs-d'œuvre de l'esprit humain et des miracles de typographie. Aussitôt qu'ils avaient été de retour à la Maison d'Or, Fages s'était mis à lire le premier chant de l'*Iliade* en donnant d'abord le mot à mot et, ensuite, une traduction interlinéaire. Sur ces éléments, toujours prompt à s'assimiler les grandes et belles idées, Alexandre Dumas était entré dans l'esprit du père des poètes. Redevenant ensuite enfant, il voulut écrire graphiquement ce que son collaborateur venait de traduire. « Chante, déesse, la colère d'Achille... » Et, quand la *copie* fut faite, il se prépara à la signer.

— Comment ! monsieur Dumas, vous allez mettre votre nom au bas de l'*Iliade* ?

— Mon Dieu, oui, et cela paraîtra en feuilleton dans *le Mousquetaire*.

— Les bras m'en tombaient, me disait le pauvre garçon en me racontant, le lendemain, cet incroyable trait d'outrecuidance et de naïveté mêlées. Mais que faire pour m'opposer à cet acte de folie ? Évidemment, si l'on ne peut pas blanchir la tête d'un nègre, on ne peut pas non plus convaincre un écrivain habitué à tous les triomphes qu'il y a pourtant des audaces qu'on ne peut se permettre.

Ainsi, au grand étonnement de Paris, Homère fut métamorphosé en feuilletoniste avec la mention : *La suite au prochain numéro*. Dès le jour de la publication, il y eut deshaussements d'épaules avec accompagnement d'éclats de rire. Au Divan de la rue Le Peletier, rendez-vous des journalistes, l'indignation se mêlait de l'affaire. Sur les boulevards, un intrépide philhellène, M. Paul de Saint-Victor, paraissait être suffoqué par la douleur

et par la colère réunies. Homère découpé en feuilletons, Homère traduit par un homme qui ne connaissait pas même l'alphabet grec !

— S'il y avait encore des mœurs littéraires chez nous, disait le critique de *la Presse*, il y aurait eu, hier, dans la cour de la Maison d'Or, un charivari de quinze cents sifflets !

À la vérité, cette publication n'avait été qu'une fantaisie fugitive, ce qu'on appelle une *toquade*. Au bout du troisième feuilleton, c'est-à-dire du premier chant, il n'en fut plus du tout question, et *le Mousquetaire* passa à autre chose. Mais l'événement constitue en lui-même une bizarrerie de haute taille et qu'il ne nous était pas permis de passer sous silence.

— Que le dieu de Claros, le dieu à l'arc d'argent, soit loué ! me dit un matin le secrétaire de la rédaction, il ne sera pas donné suite à l'*Iliade* comme série de feuilletons. Ainsi tu n'auras plus ce prétexte de te moquer du maître.

Mais revenons maintenant, si vous le voulez bien, aux aventures qui concernent Max de Goritz.

La digression que je viens de faire était indispensable pour donner occasion à Urbain Fages d'entrer en scène. À dater du premier moment de notre première rencontre, cet enragé des chimères de 1830 et moi, nous nous étions aisément compris. Sur plusieurs points, en politique, en littérature et en matière d'art, nous avions la même façon de voir. Au bout de huit jours, nous formions une paire d'amis. — En avril, un matin, je m'étais rendu à l'imprimerie Brière afin d'y corriger les épreuves d'une légende du Nivernais, *le Mendiant noir*, avec dédicace au proscrit de la Hongrie. J'y rencontrai Fages, qui surveillait la gestation du journal.

— Es-tu disposé à écouter une parole sérieuse ? me dit-il en mettant le feu à sa cigarette.

— Parle.

— Tu as quelque tendance à continuer ta liaison avec Max de Goritz ?

— C'est vrai.

— Eh bien, crois-moi, ne pousse pas les choses plus loin.

— Pourquoi ça ?

— Pour plusieurs motifs, dont le premier est décidément qu'on ignore quel homme il est.

En guise de réponse, je lui montrai du doigt la grande affiche jaune sur laquelle le comte Max de Goritz continuait à figurer comme *traducteur extraordinaire* d'Alexandre Dumas.

— Bast ! répondit-il avec finesse, tu sais bien que ces sortes de prospectus disent toujours le contraire de ce qu'ils annoncent.

Et, se reprenant avec une certaine vivacité :

— Écoute. Cet étranger n'est pas comte ni réfugié politique, et c'est à tort que, badauds de Paris que nous sommes, nous l'avons pris pour tel.

— En ce cas, qu'est-il donc ?

— Un aventurier allemand, un sémite du nom de Mayer, un aigrefin, s'il n'est pas quelque chose de pis.

— Diable ! qu'est-ce que tu me dis là ?

— Ce que je tiens d'Alexandre Dumas lui-même.

— Mais Alexandre Dumas a signé une dédicace à sa jeune femme en lui donnant le titre de comtesse.

— Le bon billet ! Ne sais-tu donc pas qu'en vue d'une jolie femme, et pour en goûter, si la chose se peut, l'illustre écrivain est capable de tout ?

Nous en étions là quand l'étranger, Max de Goritz ou Mayer, comme vous voudrez, se montra tout à coup, le cigare à la bouche et la main tendue.

— Bonjour, messieurs, dit-il avec une légère inclinaison de tête.

Le moyen de se montrer impoli vis-à-vis de cet inconnu que nous avions habitué à nous traiter tous en camarades et qui, tous les jours, mettait son nom dans le journal, auprès des nôtres ? Nous répondîmes au serrement de main qu'il nous offrait. Cependant nous étions froids. Quant à lui, il n'avait pas l'air de s'en

apercevoir.

Pour le moment, un humoriste de Vienne, une sorte de Sterne allemand, Saphir, était la coqueluche du *Mousquetaire*, et c'était notre suspect qui traduisait ses œuvres. Il y avait justement un des articles de ce Germain à la composition. Max de Goritz en demanda les épreuves, les lut à la hâte, et, prétextant de la nécessité où il était d'aller à la bibliothèque faire des recherches sur Goethe et le comédien Iffland, il se disposait à partir. — Je le vis exécutant ce qu'on appelle au théâtre une fausse sortie, revenir brusquement sur ses pas.

Il s'approcha de moi.

— Ne me trouvez-vous pas, ce matin, me demanda-t-il, la figure toute triste ?

— Si fait bien. Qu'avez-vous donc ?

— La police m'inquiète.

— Pour quelle raison ?

— Toujours la même. On ne me pardonnera jamais d'avoir pris part au soulèvement de la Hongrie. La main de l'empereur d'Autriche s'étend sur moi partout où je vais. Vous verrez cette main puissante me chasser de Paris.

Il faut que je fasse un aveu. Toujours plein des préjugés de mon parti, je me laissai, malgré un avertissement préalable, gagner par ce qu'il me disait, et je répondais sur le ton de la pitié :

— Mais il faut voir ; mais il faut faire des démarches ; mais, si l'empereur d'Autriche a une longue main comme Artaxercès, l'homme célèbre dont vous êtes le traducteur jouit chez nous d'un grand crédit.

Je n'avais pas fini ma tirade, qu'il venait de disparaître en hochant la tête en signe de doute.

Cette scène devait se renouer à deux jours de là, par le fait du hasard.

Ce matin-là donc, en descendant de la rue des Martyrs, mon quartier, un peu avant dix heures, j'étais accosté tout à coup par

le traducteur de Saphir.

Nous nous trouvions près de Notre-Dame-de-Lorette.

Je le regardai.

Max de Goritz était d'une pâleur étrange.

— Ce que j'avais prévu se réalise pleinement, me dit-il. On ne veut pas me laisser à Paris.

— Qui vous l'a dit ?

— Un agent de police qui sort de chez moi.

— Que veut-on donc que vous fassiez ?

— Rien de plus simple ; on me dit : « Partez !... »

— Comment, partez ? Mais n'avez-vous donc pas le moyen de leur faire voir que vous ne vous occupez en rien de politique et que la littérature est votre unique souci ?

— Il n'y a rien à répliquer ; il n'y a qu'à obéir.

— Eh bien, quand obéissez-vous ?

— Ce soir.

— Quoi ! c'est ce soir même que vous partez ? et sans rien tenter, sans mettre personne en campagne ?

Ici, il baissait la tête et se taisait.

— Alexandre Dumas est-il prévenu ? repris-je.

— Oui.

— Que dit-il ?

— Il dit qu'il faut obéir.

— Ainsi vous partez ?

— Je pars.

— Fort bien ; mais où allez-vous ?

— Je n'ai pas l'embarras du choix. Vu l'état de l'Europe, il n'y a plus pour moi un banni que la Suisse, la Belgique et l'Angleterre et, au pis aller, la libre Amérique, c'est-à-dire la patrie de ceux qui n'ont plus de patrie.

— Avez-vous de l'argent ?

— Pas un sou.

— Comment comptez-vous donc faire ?

— Ah ! reprit-il avec un accent étrange, pour ce qui est de

l'argent, un homme de cœur n'est jamais en peine ; il sait en trouver toujours. Ainsi je n'en ai pas en ce moment. Sous dix minutes, j'aurai la somme qu'il me faut.

— Le caissier du *Mousquetaire* a donc ordre de vous donner une haute paye ?

En dépit de la gravité de la situation, il ne put réprimer un sourire de moquerie.

— Le caissier du *Mousquetaire* ! Vous savez bien que c'est la mystification la plus violente qu'Alexandre Dumas ait jamais imaginée. Un caissier ! *Le Mousquetaire* en a un, mais pas de caisse. Vous me répondrez qu'on est en train d'en forger une ; mais, quand elle sera achevée, on fera d'elle ce que Diogène faisait de son écuelle : on la rejettera et on fera tenir le contenu de la caisse dans le creux de la main. Non, non, ce n'est pas à la Maison d'Or que je vais aller chercher le viatique dont j'ai besoin ; c'est chez un millionnaire de votre connaissance.

— Lequel donc ?

— Eh pardieu ! M. J. Mirès.

M. le comte Max de Goritz (je veux lui conserver ce nom) avait sous le bras un manuscrit de douze cents lignes et un in-4° assez volumineux. Le manuscrit était une nouvelle traduite de l'allemand : *la Pêle Fiancée*. Quant à l'in-4°, c'était un cahier des fantaisies de Saphir.

Au moment où nous nous trouvions près de la rue Chauchat :

— Oui, je vais chez M. Mirès, reprenait-il. Ah ! ce ne sera que le temps de monter et de descendre l'escalier. Aurez-vous l'obligeance de m'attendre trois minutes ?

Trois minutes, il n'avait rien exagéré.

Le *traducteur extraordinaire* revenait bien vite me rejoindre en souriant.

— Tenez, voyez, me dit-il, voilà mon affaire.

Et il me montra un *communiqué* ainsi conçu :

Je prie M. le caissier du *Constitutionnel* de remettre à M. le comte

Max de Goritz la somme de trois cents francs, prix d'une Nouvelle en deux feuillets dont j'ai le manuscrit entre les mains.

J. MIRÈS.

Paris, le 7 avril 1856.

La Pêle Fiancée a été publiée à six mois de là dans le feuilleton du *Constitutionnel*, sous cette signature : Le comte Max de Goritz.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Rue Laffitte, j'avais quitté mon compagnon de route afin d'aller à mes affaires. — Je ne devais plus le revoir, du moins de la même façon.

Dans la soirée du même jour, toute la Maison d'Or était sens dessus dessous.

Dix de ces messieurs de la rédaction étaient là.

On s'abordait les uns les autres, en se disant :

— Eh bien, vous savez l'histoire de Max de Goritz ?

— Je sais, répondis-je, que la police lui fait quitter la France.

Affaire politique.

— Mais point du tout. La police française le recherche pour le transmettre à la police autrichienne, sa bonne cousine.

— Pour crimes politiques ?

— Non, pour crimes de droit commun. Il y a trois heures, on appelait Alexandre Dumas, rue de Jérusalem, de la part de M. Piétri. À la préfecture, au moment où le grand romancier entra, on exhibait sous ses yeux un dossier formidable, avec ces mots en guise de sommaire :

« Le prétendu comte *Max de Goritz*, israélite allemand du nom de *Mayer*, vit avec une fille qui se donne pour l'enfant d'un sieur *Richemont*, l'un des prétendus *Louis XVII* ; — aventurier de la plus dangereuse espèce ; — va du vol simple au vol avec effraction ; — au besoin, il recourrait à l'assassinat. — Réclamé par la police de Vienne. »

Le rédacteur en chef du *Mousquetaire* était atterré.

Pourtant il n'avait pas tardé à recouvrer son sang-froid.

— Ma foi, messieurs, avait-il dit, cet homme s'est présenté, jadis, chez moi, à Bruxelles, comme proscrit. Il est intelligent, actif, exact. Je l'ai employé, ne sachant pas qu'il cachât un bandit au-dedans de lui-même. On vient de m'apprendre qu'il a quitté Paris. Il est parti. Vous aurez de la peine à l'arrêter, s'il court encore.

Ayant dit, l'auteur de *Monte-Cristo* se disposait à se retirer, quand un employé supérieur, faisant trois ou quatre pas, s'efforça de le rappeler.

— Monsieur Dumas ! monsieur Alexandre Dumas !

— Qu'y a-t-il ?

— Encore un mot, s'il vous plaît.

— Je vous écoute, monsieur.

— Nous venons de vous apprendre quel homme vous aviez chez vous comme traducteur. Eh bien, permettez-moi de vous dire que, sur les vingt ou vingt-deux rédacteurs affichés de votre journal, il en est quatre qui sont dans une situation telle que nous ne devons pas les perdre de vue.

En rentrant à la Maison d'Or, Alexandre Dumas n'avait rien eu de plus pressé que de faire part de cette révélation à tous ceux d'entre nous qu'il rencontrait sur son chemin. Jugez de l'émotion ! Quatre brebis galeuses dans le troupeau ! Parmi nous, cinq ou six, — et j'étais du nombre, — étant des ennemis avérés de l'Empire, avaient subi des condamnations politiques, pour délit de presse. — Était-ce de ceux-là qu'on entendait parler ? Ce n'était guère croyable ; mais, après tout, la parole du fonctionnaire à Alexandre Dumas était peut-être la suite ou le signe d'un excès de zèle. Une chose certaine, c'est que, durant huit jours, nous nous tenions tous sur la défensive ; mais, au bout d'une semaine, les choses rentraient dans le train accoutumé. On ne se rappelait plus rien de ce mélodramatique épisode du faux comte.

Trois mois venaient de s'écouler. Par conséquent, on était en juillet.

Un matin, tandis que nous corrigions des épreuves à l'impri-

merie, Urbain Fages et moi, je vis arriver de loin Léon Gatayes. Auprès de nous se trouvait mon vieil ami Charles Romey, l'auteur de l'*Histoire d'Espagne*, décoré du ruban rouge.

Après m'avoir tendu la main, Léon Gatayes me prit à partie.

— Avec qui causez-vous donc ? me dit-il. N'est-ce pas avec le comte Max de Goritz ?

— Non, sans doute, répondis-je en souriant. Est-ce que vous l'avez connu, ce comte ?

— Non ; mais je reçois à l'instant de Nice une lettre d'Alphonse Karr, qui me charge de lui réclamer soixante-dix francs qu'il lui a prêtés.

— Comment ! Alphonse Karr a prêté de l'argent à Max de Goritz ?

Pour toute réponse, Léon Gatayes tira de sa poche un petit papier et voici ce qu'il y lut :

Un des rédacteurs du *Mousquetaire*, M. le comte Max de Goritz ayant des lettres d'Alexandre Dumas, est passé à Nice, il y a dix jours ; il m'a dit avoir besoin de soixante-dix francs, que je lui ai donnés. En me quittant, il a ajouté : « C'est une bagatelle que je remettrai, à Paris, à mon cher collaborateur Léon Gatayes, votre ami. Obligez-moi de lui réclamer la somme. »

ALPHONSE KARR.

— Eh bien, mon cher, dis-je à Gatayes, répondez à Alphonse Karr que ses soixante-dix francs sont perdus.

Et Urbain Fages et moi, nous contâmes ce que nous savions du prétendu Max de Goritz.

Le plus beau de l'affaire, c'est que, tout en envoyant sa réclamation à Gatayes, l'auteur de *Sous les Tilleuls* adressait au *Siècle* un feuilleton des *Bourdonnements*, suite des *Guêpes*, et il s'y blâmait très vertement d'avoir hésité une minute à prêter soixante-dix francs à un confrère en voyage.

Il y a dans tout homme deux hommes, un coquin et un honnête homme. Une lutte s'est établie en moi entre les deux. Le coquin disait : « Ne

prête pas les soixante-dix francs. » L'honnête homme disait : « Oblige un confrère ; prête la somme. » — C'est ce dernier qui l'a emporté.

ALPHONSE KARR.

Dix jours après ce feuilleton, quand Alphonse Karr recevait à Nice la réponse de Léon Gatayes, il envoyait sur l'affaire un nouveau *Bourdonnement* philosophique au *Siècle*, et l'on y trouve ce passage :

Décidément, lecteur, le coquin avait raison, l'autre jour, quand il ne voulait pas que je prêtasse les soixante-dix francs. Figurez-vous que l'honnête homme a été la dupe d'un fripon, etc., etc.

ALPHONSE KARR.

Dans le même temps, Alexandre Dumas recevait avis que Max de Goritz, ayant toujours ses autographes à la main, se promenait en touriste à travers la Suisse et le Piémont.

— On le pendra quand on pourra, disait le fécond romancier ; ce n'est pas à moi à fournir la corde.

À la fin, l'automne était venu.

Vers les derniers jours de septembre, je me trouvais à table chez un ami commun avec Fages et Tisserant (de l'Odéon). Avec nous était assis un officier distingué de la marine, le capitaine Lefèvre, commandant du yacht *la Reine Hortense*, lequel a depuis été élevé à la dignité de vice-amiral. Au dessert, Tisserant, se tournant de mon côté, se mit à dire :

— À propos, vous saurez que j'arrive de Lyon, où j'ai fait une belle tournée. Et j'ai eu occasion d'y être agréable à l'un de vos collaborateurs du *Mousquetaire*.

— Lequel ?

— M. le comte Max de Goritz.

— Lui ! toujours lui ! me mis-je à dire à Fages, en rappelant un titre des *Orientales*.

— Pardon ! reprit l'acteur, il ne s'agit que d'une misère : un napoléon qu'il a pris, avec mon assentiment, dans mon porte-monnaie.

Nous lui dûmes que son napoléon était perdu et il s'emporta dans un violent éclat de rire.

— Que voulez-vous ! disait-il, on me le demandait au nom d'Alexandre Dumas, et je n'aurais pu le refuser.

Un dernier mot sur le mystérieux personnage.

Il y a vingt-cinq ans, un soir de décembre, je me promenais avec un des anciens rédacteurs du *Mousquetaire*. Un brouillard de plomb enveloppait Paris, de telle sorte qu'on ne voyait point à trois pas devant soi.

Sur la place Vendôme, celui qui m'accompagnait me prit tout à coup par le bras.

— As-tu vu l'homme qui vient de passer près de nous ?

— Non. Qui est-ce ?

— Max de Goritz.

— Tu te trompes.

— J'ai bien vu, va. Tu sais ce grand œil blanc ? Il s'est rencontré avec le mien, suppliant et menaçant tout ensemble. Et tiens, regarde ! L'homme nous a si bien reconnus l'un et l'autre qu'il se retourne. Le reconnais-tu, à présent ?

J'apercevais, en effet, un homme enveloppé d'un paletot noir, sans pouvoir décider si cet inconnu était bien le traducteur de Saphir.

— C'est lui, me répétait l'autre ; ah ! c'est bien lui !

Cette silhouette disparaissait peu à peu dans le brouillard, et, pour moi, en acceptant la conjecture comme vraie, je me disais qu'Honoré de Balzac et Eugène Sue n'ont rien exagéré en nous faisant coudoyer les héros terribles de l'*Histoire des Treize* et le Pandémonium des *Mystères de Paris*.

VI

En m'étendant sur Max de Goritz ou Mayer, comme il vous plaira, j'ai un peu mérité le reproche d'avoir mis la charrue devant les bœufs. On serait logiquement en droit, en effet, de me dire que l'homme traduit devait passer avant le traducteur. Mais, après tout, j'ai une excuse à invoquer, c'est qu'à propos du charmant humoriste de Vienne, quand il s'est agi de le retourner en français et de nous le faire connaître, ils s'y sont mis à trois et même à quatre. Il y avait d'abord Gérard de Nerval, qui indiquait les morceaux à choisir dans l'œuvre si nombreuse, si bigarrée de Saphir. Il y avait ensuite Max de Goritz pour faire la traduction. Il y avait, en troisième lieu, Paul Bocage pour mettre le thème sur ses jambes. Enfin, il y avait, en quatrième lieu, Alexandre Dumas lui-même pour couvrir tout cela de la poudre d'or de son esprit et pour orner le morceau de sa signature.

Une mention nécrologique assez brève nous a appris que Saphir est mort au commencement de septembre 1858. Il était né en 1795, dans la ville hongroise de Lovas-Bering. Son grand-père se nommait Israël-Israël et, ainsi que l'indique ce double nom, appartenait à la religion juive. C'était un pauvre porteballe comme tous les fils de la race proscrire d'Abraham. Lorsque l'empereur Joseph II, le franc-maçon, l'ami des philosophes, publia son édit par lequel les circoncis devaient adopter un nom fixe à la manière européenne et qui se transmettrait aux descendants, Israël-Israël fut appelé devant le juge de son district, qui lui demanda quel nom il voulait choisir. Israël-Israël lui répondit qu'il n'avait pas de préférence et qu'il accepterait celui qu'on lui donnerait. Voyant alors à la main du bonhomme une bague surmontée d'un Saphir, le juge lui dit :

— Pourquoi ne vous appelleriez-vous pas Saphir ?

— Je le veux bien, répondit Israël-Israël.

Et, à dater de ce jour-là, un acte ayant été dressé, Saphir fut

son nom.

Le porteballe de Lovas-Bering a eu un fils, et ce fils, qui prit naturellement le nouveau nom de son père, était destiné à devenir un des représentants les plus célèbres de la presse de Vienne. Jeune homme, il ne se sentait aucun goût pour le commerce errant. On lui avait fait faire des études classiques ; mais que faire de lui dans un pays où, de 1795 à 1845, ceux de sa religion étaient encore repoussés de la plupart des professions honorables par ces chiens enragés qu'on appelle les antisémites ? Il se fit homme de lettres et parcourut l'Allemagne ; ce qui lui permit de voir que ceux de sa race, en dépit des progrès de la philosophie, ne cessaient d'être rebutés. On pense bien qu'un tel état de choses n'était pas de nature à lui faire beaucoup aimer *la terre des chênes*. Que lui importait que l'Allemagne obéît à l'aigle aux longues ailes de Napoléon ou aux aigles à deux têtes de l'Autriche et de la Prusse ? Comme Henri Heine avec lequel il a plus d'un point de ressemblance il disait à tout propos : « Je suis citoyen du monde ! »

Cependant, après la guerre de 1813, après l'invasion de 1815, bientôt suivie des galas du Congrès de Vienne, il résidait à Berlin, où il travaillait à plusieurs journaux. Il y laissait tomber à pleines mains de petits articles de critique théâtrale, des esquisses de mœurs, des tronçons de satire. Le métier n'a jamais enrichi personne. Découragé du peu de succès de ses efforts, Sphir ne jeta pourtant pas sa plume au vent, mais il la rapporta à Vienne, où il avait débuté. À dater de ce moment-là, il éprouvait le besoin de mettre un terme à sa vie errante. On le voyait organiser des cours publics. En même temps, il fondait un journal purement littéraire, un journal personnel qui prenait son nom pour titre : *Le Saphir*. Les douceurs d'une existence calme le séduisant de plus en plus, il n'hésitait pas à abjurer la religion de Moïse et à se faire chrétien. Disons donc ici que les Sémites, ses anciens coreligionnaires, ont voulu voir dans cette renégation un mouvement d'intérêt. Effectivement Saphir ne pouvait être conseiller aulique

ad honores, ce qu'il a été, qu'en se faisant catholique. C'est à la suite de cette nomination qu'il reçut de l'empereur d'Autriche une pension de douze mille florins par an.

En 1854, Saphir était un homme de soixante ans, aux cheveux blonds, aux yeux brillants comme la pierre à laquelle son auteur a emprunté son nom, à la bouche un peu rentrée, signe de finesse et de sarcasme, au menton pointu, à la cravate et au gilet blancs, à l'habit noir d'une méticuleuse propreté. On a dit de lui qu'il avait de l'esprit comme les Allemands, quand ils en ont. Il s'agit sans doute des Allemands d'aujourd'hui. Vous savez que Rivarol, exilé à Berlin, écrivait de ceux de son temps : « Les Allemands ! ils se cotisent à quatre pour entendre un mot. »

Saphir, conseiller aulique *ad honores*, avait beau être posé en personnage officiel, il n'en tenait pas moins à ce que son journal eût les allures d'un écrit indépendant. La chose n'était pas aisée, sous la férule du premier Metternich, en Autriche, où les douaniers de la censure ne laissaient jamais passer même l'allusion la plus anodine. Aussi cet humoriste Protée, moitié renard, moitié loup, moitié dignitaire, moitié homme de lettres, hier israélite, aujourd'hui chrétien, s'inquiétait peu des choses de la politique. Il se sentait plus à l'aise dans l'immense domaine des divagations philosophiques. C'était sa joie de se moquer, non des faits, mais des mœurs. Il critiquait, non les rouages de la machine gouvernementale, mais l'édifice de la société dans son ensemble. Et même sa thèse de prédilection était une guerre à coups d'épingle au mariage, ce sempiternel point de mire de tous les amuseurs publics.

On a prétendu que le journal de Saphir avait été écrit uniquement par lui-même. C'est une très grave erreur. Beaucoup d'esprits d'élite ont concouru à la rédaction de ce cahier hebdomadaire. Allemands ou Français, peu importait : Saphir prenait de toutes mains pour varier ses numéros, et il n'avait pas tort. Dans la dernière année de sa vie, Gérard de Nerval nous racontait qu'à plusieurs reprises il avait fourni des articles à son confrère

de Vienne ; c'était même une ressource pour l'auteur de *Lorely* pendant ses voyages d'au delà du Rhin, quand l'argent qu'il attendait de Paris éprouvait quelque retard imprévu. Alexandre Weill aussi, à ce que je crois, a donné par-ci par-là quelques pages au journal en question.

De ce recueil volumineux, Alexandre Dumas, son *traducteur extraordinaire* aidant, a tiré la matière d'un petit volume de 250 pages dont *le Mousquetaire* naissant a eu les prémices. Il est juste de noter ici que Saphir, si abondant, n'est connu en France que par ce mince échantillon de ses œuvres. Mais cette traduction si parcimonieuse mérite d'être tenue pour une des meilleures choses de l'auteur d'*Antony*. À tout prendre, d'ailleurs, ce court résumé des charmantes conceptions de l'humoriste suffit pour faire comprendre l'homme tout entier.

Saphir était réellement de la famille des grands philosophes. Il écrit pour amuser, soit ; mais tout ce qu'il produit charme, instruit et doit corriger. La vieille école des Latins ! La grande école de Molière ! Ah ! comme il se moque des grands ! Ah ! comme il raille les heureux du jour qui ne songent pas à donner les miettes de leur festin à Lazare ! Ce Lazare, mouton bêlant aujourd'hui, se changera peut-être demain en un tigre affamé. Riches, à qui la faute ? Millionnaires ! qui donc paiera ? Non ! non ! avant cette échéance, soyez donnants. Partagez mieux la fortune publique. Ce Saphir ! Il était presque un socialiste, comme vous voyez ! Mais faisons comme Alexandre Dumas, ne le considérons que comme un homme agréable, comme un amuseur. On ne le voit jamais former cent lignes qu'il n'y mêle un paragraphe contre les femmes. Sous ce rapport, il ressemble à Salomon, à Pythagore, à Juvénal, à Molière, à La Fontaine, à Boileau et à vingt autres grands esprits : il va jusqu'à refuser une âme sérieuse à la fille d'Ève.

Saphir, pierre précieuse, montée par Alexandre Dumas, Coulon-Pineau, libraire, Palais-Royal, 1854. – Dans ce petit volume, fait au hasard, de pièces et de morceaux, un bon tiers de

l'œuvre est un assemblage de fantaisies, de caprices et de traits épigrammatiques sur la société européenne ; Saphir y prend toutes les formes et très souvent celle qu'affectionnait Blaise Pascal : il maximait ses pensées.

J'appelle le cœur des femmes un Eldorado, où l'on croit, lorsqu'on y entre, que toutes les pierres sont des diamants ; mais on sait, lorsqu'on en sort, que ces diamants ne sont que des cailloux.

Je compare le cœur des femmes à ces boîtes à surprise qu'on achète aux marchands de joujoux et desquelles s'échappent, aussitôt qu'on les ouvre, des diables de toutes les espèces et de toutes les formes.

Voici maintenant une analogie avec une imprécation en vers d'un poète et coloré et tendre qui a eu, dit-on, beaucoup à se plaindre des femmes : je parle de l'auteur de *la Confession d'un enfant du siècle*.

La fidélité des femmes a été, pour tous ceux qui ont cru l'avoir rencontrée, ce qu'est le dos d'une baleine aux matelots perdus dans quelque chaloupe au milieu de l'Océan. Ils prennent la surface flottante pour une île ; ils y abordent, ils l'exploitent ; mais, dès qu'ils y allument du feu, l'île s'enfonce et les engloutit.

On dira, je le sais bien : « Tout cela n'est pas neuf. Ce sont des épigrammes qui traînent chez tous les peuples lettrés depuis que le monde est monde. » Soit ; mais pourtant, chez Saphir, il y a une originalité de forme qui rend encore plus piquantes ces observations malignes. Qu'on en juge par cette autre guitare sur le même air :

Combattre les caprices d'une femme par le raisonnement est aussi stupide que de moucher une chandelle avec ses doigts ; on est obligé de recommencer à chaque instant. À la fin, la chandelle s'éteint tout de même, et, tant qu'a duré l'opération, on s'est brûlé.

Finissons sur ce point par deux lambeaux de prose aiguïsés comme des couplets de vaudeville.

Dieu, dans sa divine prévoyance, n'a pas donné la barbe aux femmes, parce qu'elles n'auraient pu se taire pendant qu'on les eût rasées.

Un mari est toujours un homme d'esprit : il n'a jamais l'idée de se marier.

S'il se sert de la femme comme d'un jouet, Saphir n'épargne pas l'homme non plus. Je ne sais pas un des travers des fils d'Adam qui lui échappe. Une remarque curieuse à faire, c'est que ce moraliste enjoué n'enveloppe jamais la pilule amère de ses enseignements que dans une forme délicate et telle qu'on ne peut se défendre de l'aimer. S'il fait poser ses semblables devant lui, si la rue devient son atelier, s'il fait des portraits d'imbéciles, de scélérats, de libertins ou d'avares, c'est à la façon de La Bruyère ; mais néanmoins en se servant d'un crayon moins sévère que celui de ce grand peintre. C'est pour cela sans doute qu'on voit passer sous ses yeux toute une galerie : *Réflexions mondaines d'un hanneton* ; *l'Homme d'expérience* ; *l'Homme-femme* ; *les Étoiles commises voyageurs*.

Arrêtons-nous à la première de ces fantaisies. – Saphir suppose avoir appris d'un enchanteur l'art d'entendre le langage des insectes. Voilà pourquoi il est parvenu à comprendre le bourdonnement d'un hanneton qui volait autour de lui pendant une belle matinée du mois de mai. Ces monologues du coléoptère, il les a sténographiés et il nous les transmet, mot pour mot, comme le *Journal officiel* nous donne les discours prononcés dans nos deux Chambres.

Oh ! que c'est donc beau, et comme c'est bon et prévoyant à l'Être suprême, d'avoir créé ce mois de mai pour nous autres insectes exclusivement !

Nous n'avons qu'un mois d'existence ; mais ce mois, c'est un mois fait de fleurs, de bois verdoyants, de soleil et de parfums célestes ; mais ce mois, c'est le moi de mai !

L'homme, il est vrai, vit bien autrement longtemps que nous ; mais, mon Dieu, le pauvre animal, quel triste sort lui garde cette longévité dont il est si fier ! Depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, la cha-

leur le rôtit, et, du mois de septembre jusqu'au mois de mai, le froid le gèle. Il y a plus : quand, au mois de mai, l'homme sort de la maison encore endormi de ses neuf mois d'hiver, comme une marmotte qui sort de son terrier, il se frotte les yeux pour voir si les feuilles sont déjà vertes, et, avant qu'il ait fini de se frotter les yeux, les feuilles sont déjà jaunies.

Ô mon Dieu ! que les hommes sont donc... *zum ! zum ! zum !*

Ces trois : *Zum ! zum ! zum !* qu'est-ce ? Saphir prétend qu'avec la meilleure volonté du monde, il lui a été impossible de comprendre cette partie du bourdonnement du hanneton, soit que cet orateur fût d'une province particulière, soit qu'il eût été affligé, comme cela arrive parfois à l'homme, d'un vice de prononciation.

Ici, un accès de lyrisme et d'idylle.

Oh ! que cette aubépine qui fleurit là-bas est donc belle ! Quelle joie de pouvoir voltiger autour de sa masse odorante et touffue, de pouvoir se baigner dans l'exhalaison de ses fleurs, de pouvoir patauger dans l'invisible rosée de ses parfums, de pouvoir entrer, se reposer voluptueusement sur ses petites feuilles vertes, et d'en faire à la fois sa nourriture et son lit !

Pour faire voir combien il est d'une essence supérieure à l'espèce humaine, le hanneton étudie les faits et gestes d'un mortel, qu'il aperçoit à travers le paysage. — Le pauvre sot ! Comment oserait-il soutenir la comparaison ? D'abord, il n'a que deux pieds, tandis que le hanneton en a six. Et que fait-il de ses deux pieds ? De l'un, il fait la révérence aux grands ; de l'autre, il écrase les petits. Il n'a que deux mains : l'une pour vider les poches de son voisin ; l'autre, pour remplir les siennes. Il n'a que deux yeux : l'un pour envier le vêtement de ses proches ; l'autre pour convoiter la femme de son ami. Il n'a qu'un nez, et il ne sait pas pourquoi il l'a ; si c'est pour servir d'ornement à son visage (triste ornement chez beaucoup), ou pour flairer l'odeur des roses et pour le relever orgueilleusement vers le ciel, en disant : « Quelle charmante odeur ! » Comme si son nez pouvait être pour quelque

chose dans cette odeur-là ! Et puis ce grand sot ajoute : « Mon Dieu ! que tout cela serait beau, sans ces maudits hannetons ! »

Et nous autres hannetons, nous qui ne tournons pas autour de la nature comme la chatte autour du lait bouillant ; nous qui ne baisons pas la pantoufle des grands ; nous qui, au lieu de chercher à amasser des richesses, de nous occuper à médire et de nous voler ou l'argent ou l'honneur les uns aux autres ; nous, pendant ce temps, nous nous roulons voluptueusement au milieu des charmes de la Création. Nous regardons en petit ces hommes si fiers, et nous résumons notre opinion sur ces pauvres diables, plus à plaindre qu'à blâmer, par cette pensée : « Oh ! que les hommes sont donc *zum ! zum ! zum !* »

Ah ! mais... voilà que, grâce à mes ailes – ornement qui manque aux hommes, et qu'ils voudraient bien avoir, si l'on en juge par les tentatives qu'ils font pour voler –, ah ! voilà que, grâce à mes ailes, j'ai découvert un magnifique pommier. Chaque branche, avec ses fleurs, mariées en bouquet, a l'air d'une joue de chérubin, et la ronde sphère de l'arbre ressemble en grand aux jolis petits bonnets d'enfant tuyautés en laine rose et blanche.

Du haut de ce pommier, le hanneton philosophe continue ses études. Un bruit frappe ses oreilles. Ce sont deux êtres humains, un jeune homme et une jeune femme qui se parlent d'amour au pied de l'arbre, mais dans quels termes terre à terre !

— Ah ! fait l'amoureux.

— Ah ! fait l'amoureuse.

— Oh ! répond le premier, que la vie et les écrevisses sont bonnes au mois de mai !

— Oh ! c'est le seul mois où l'amour et le beurre soient frais ! répond la seconde.

— Ah ! continue-t-elle, si seulement il n'y avait pas de fourmis !

— Ah ! termine-t-il, si seulement il n'y avait pas de hannetons !

Indignation soudaine et très vive du coléoptère contre ces deux amoureux qui n'entendent rien à l'amour.

Il est vrai que le beurre et les écrevisses sont meilleurs en mai que dans les autres mois de l'année, à ce que nous avons entendu dire aux

hommes, du moins, nous qui ne vivons que de feuilles, de parfums et de rosée ; mais il nous semble que l'amour et la vie sont toujours également bons, également splendides, également enivrants, également divins. Laissez seulement vos cœurs être éternellement en joie ; que ce soit dans votre âme et non dans la Création que le printemps se fasse. N'écrasez pas sous le pied pesant et boiteux du doute la fleur rose de l'espérance et la fleur dorée de la foi. Et la vie et l'amour vous seront éternellement nouveaux, éternellement frais, éternellement parfumés, même quand les écrevisses et le beurre ne vaudront plus rien. Mais, hélas ! ô hommes, ignorants et ingrats, vous montez vos cœurs d'après la saison comme vos pendules d'après le soleil, et vous vous imaginez que, quand l'aiguille est au printemps, c'est l'heure de se mettre à table et de manger de la vie et de l'amour. Oh ! que les hommes sont donc *zum ! zum ! zum !*

Où donc trouverez-vous une plus haute leçon de morale formulée en termes plus charmants ?

Ces extraits, que je viens de donner, suffiraient-ils à faire connaître Saphir ? Je ne puis me résoudre à le croire. Il y aurait toute une étude à faire sur ce Sémite croisé de Germain, et, comme nous avons à parler dans ce livre, fait à main courante, de cent personnalités diverses, le temps et l'espace nous manqueraient également pour bien mettre à son point la figure de ce curieux humoriste. Néanmoins, avant d'aller à une autre silhouette, nous demandons à nous arrêter encore un instant à l'étalage de ce fabricant de friandises littéraires. À notre gré, personne ne se sert de l'ironie sociale aussi bien que lui. C'est ce que nous voulons démontrer en analysant, pour le lecteur, une de ses meilleures fantaisies, celle qui est intitulée : *La Marchande d'esprit*. – Saphir imagine que, sous le règne de Jupiter, quand le gouvernement de l'univers appartenait encore à ce dieu, le fils de Saturne, prenant en pitié le genre humain, voulut lui envoyer sept des Étoiles du ciel, dont il faisait en quelque sorte des commis voyageurs. L'une de ces Étoiles se présenta à la Terre sous forme d'une marchande d'esprit.

Étant partie des régions célestes, elle avait abordé la première grande ville qu'elle avait trouvée sur son chemin. Le nom de

cette ville ? Mettez Vienne ; mettez Londres ; non, mettez Paris !

— Achetez de l'esprit ! achetez de l'esprit ! s'écriait-elle. Achetez-en : j'en ai du tout frais, du tout chaud. Achetez de l'esprit ! Qui veut de l'esprit, de l'esprit, de l'esprit ?

Un rire homérique accueillit la proposition.

— Morbleu ! est-ce que cette drôlesse-là nous prend pour des imbéciles ? dirent les journalistes, les romanciers, les auteurs dramatiques, les directeurs de spectacle et les fermiers généraux.

— Une leste gaillarde, amoureusement tournée, par ma foi ! dirent les dandys en regardant la marchande d'esprit avec leurs lorgnons et en fouettant leurs bottes avec la cravache qu'ils tenaient à leur main gantée beurre frais ; seulement elle nous a l'air un peu bas-bleu. Quel dommage !

— Que vient faire cette bégueule ? dirent les femmes ; elle ferait bien mieux de nous apporter des soieries de Lyon, des dentelles de Valenciennes, des écharpes d'Alger, des coraux de Naples, des perles de Ceylan, des rubis de Visapour et des diamants de Golconde ; mais de l'esprit ! on l'a pour rien ; l'esprit court les rues. Elle sera obligée de manger son fonds et encore elle mourra de faim.

La pauvre Étoile, ainsi pourchassée, se sauva sans avoir rien vendu. Ayant trouvé une porte ouverte, elle s'y faufila. Elle entra à l'Académie, au moment où l'on venait de recevoir un néophyte. L'homme achevait son discours et le récipiendaire allait lui répondre.

— Achetez de l'esprit ! achetez de l'esprit ! cria l'Étoile.

Les auditeurs éclatèrent de rire. Le récipiendaire prit une prise de tabac à l'envers et éternua pendant une demi-heure.

Le président appela les huissiers et leur dit :

— Chassez-moi cette sotte et donnez bien son signalement aux concierges, afin qu'elle ne repasse jamais la porte de l'Académie.

Elle s'en alla toute honteuse ; mais, comme c'était une Étoile de bonne foi, elle voulut remplir en conscience la mission qui lui était confiée.

C'est pourquoi, ne craignant pas ses peines, on la vit remonter

le quai pendant une centaine de pas et arriver à un édifice où se pressaient une foule de gens qui paraissaient fort affairés et très peu spirituels. N'était-ce pas le cas de placer sa marchandise ? Elle ignorait que plus les gens sont bêtes, moins il leur vient à l'idée d'acheter de l'esprit. Cependant elle traversa la foule et entra dans une grande salle où il y avait trois hommes vêtus de robes noires, coiffés de bonnets carrés noirs, et aux deux côtés de ces trois hommes d'autres hommes vêtus comme eux. Alors elle reconnut qu'elle était entrée au Palais de justice, et que les hommes noirs étaient des juges, des avocats, des avoués et des greffiers. On plaidait une cause de la plus haute importance, de sorte que la salle était comble.

L'avocat demandeur, qui était petit, laid, sale, avec une figure plate et un nez écrasé, venait d'achever sa plaidoirie et de prendre ses conclusions, en sorte qu'il se faisait une sorte de silence au moment où l'Étoile entra.

Elle crut le moment propice et se mit à crier :

— De l'esprit, messieurs ! qui veut acheter de l'esprit ?

Or il arriva que l'avocat qui venait de plaider et celui qui allait plaider virent, chacun de son côté, une épigramme dans cette offre, et, d'accord pour la première fois, ils prirent contre la malencontreuse Étoile les mêmes conclusions.

Ces conclusions tendaient à ce que la marchande d'esprit fût décrétée d'accusation à l'instant même, comme prévenue d'insulte à la justice.

Par bonheur, le procureur général était un homme de sens et il se contenta de demander que la délinquante fût conduite hors du Palais de justice par deux gendarmes.

Les deux gendarmes prirent l'Étoile chacun par un rayon et la mirent dehors en lui disant :

— Vous en êtes quitte pour la peur, cette fois-ci, ma belle enfant ; mais qu'on ne vous y reprenne plus !

L'Étoile se remit en marche ; elle allait d'un bon pas jusqu'à ce qu'elle fût arrivée sur une grande place au milieu de laquelle elle aperçut un monument carré, style grec.

— Ah ! bon, dit-elle, voilà un temple comme j'en ai vu à Athènes, et les Athéniens avaient tant d'esprit, qu'ils doivent désirer d'en acheter à quelque prix que ce soit.

Aussi se mit-elle à crier :

— Achetez-moi de l'esprit, Athéniens ! achetez-moi de l'esprit !

Deux hommes passaient ; l'un avait sous le bras un portefeuille plein de coupons de toute sorte ; l'autre tenait un carnet sur lequel il faisait des chiffres tout en marchant.

— Je crois qu'elle nous a appelés Athéniens, dit l'homme au portefeuille.

— Il me semble avoir entendu quelque chose comme cela, répondit l'homme au carnet.

— Que veut-elle dire par Athéniens ? dit l'homme au portefeuille.

— C'est probablement une nouvelle Société qui vient de se former, répondit l'homme au carnet.

— Achetez de l'esprit ! achetez de l'esprit ! criait l'Étoile en suivant les deux spéculateurs.

— Bon ! dit l'homme au portefeuille, encore une Compagnie qui va faire banqueroute.

Et ils entrèrent dans le temple grec, qui n'était autre que la Bourse.

On vendait, on achetait, on agissait, on payait des différences, on proposait des primes. Les uns offraient des coupons espagnols, les autres du Crédit mobilier ; ceux-ci du gaz liquide, ceux-ci le percement du Panama, et tout le monde trouvait le débit de sa marchandise.

L'Étoile se promenait au milieu de ce tumulte en criant de toute la force de ses poudrons :

— De l'esprit ! de l'esprit ! Qui veut acheter de l'esprit ?

Un quart d'agent de change s'approcha d'elle :

— Que diable vendez-vous là, madame ?

— De l'esprit.

— De l'esprit ? Ah !

— Savez-vous ce que c'est ?

— J'en ai entendu parler.

— Vous devriez en acheter, si peu que ce fût, monsieur, ne fût-ce

que pour faire connaissance avec lui.

— Est-il coté ?

— Non.

— Eh bien, alors, que diable venez-vous faire ici ?

Et, tournant le dos à l'Étoile :

— Cette femme-là est un courtier-marron, dit-il à une moitié d'agent de change.

Et tous deux s'en allèrent trouver un troisième quart d'agent de change qui désigna l'Étoile à un agent de police, lequel lui demanda sa carte, et, voyant qu'elle n'en avait pas, appela deux sergents de ville qui conduisirent la pauvre Étoile chez le commissaire du quartier.

Ce dernier lui ordonna de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. — L'Étoile était si fatiguée des avanies que les habitants de la première ville où elle était entrée lui avaient faites, qu'elle fit grâce au commissaire de police de vingt-trois heures et demie et s'achemina vers la porte la plus proche. — Mais, à cette porte, l'employé de l'octroi l'arrêta.

— Qu'avez-vous dans cette malle ? demanda-t-il.

— De l'esprit, dit l'Étoile.

— De l'esprit ? — de l'esprit-de-vin ?

— Non, de l'esprit.

— Contrebande ! contrebande ! s'écria l'employé de l'octroi, qui tenait pour contrebande toute marchandise qui lui était inconnue.

Et il fit arrêter la pauvre Étoile et elle fut condamnée à 3 fr. 50 d'amende ; après quoi, deux douaniers saisirent la caisse, brisèrent les fioles, répandirent leur contenu dans le ruisseau comme on fait du vin frelaté, tandis que deux autres, la prenant par-dessous le bras, la conduisirent hors de la ville en lui enjoignant de ne plus y remettre les pieds, sous peine de trois mois de prison.

Pendant ce temps, l'esprit coulait à plein ruisseau.

C'est depuis ce jour-là que les gamins qui boivent au ruisseau ont tant d'esprit.

On n'a sans doute pas oublié qu'au début de l'affaire, le roi des dieux avait envoyé aux hommes sept Étoiles commis voyageurs. L'une devait vendre de l'esprit, les autres de la vertu, de

la santé, de la longévité, de l'honneur, du plaisir, de l'argent. Toutes les sept devaient revenir, l'oreille basse, après avoir été mal accueillies par la race humaine. Sur quoi Jupiter, fronçant le sourcil, se serait écrié :

— Puisqu'ils n'entendent rien à l'art de recevoir les dons que je leur fais, qu'ils s'arrangent !

Ce conte philosophique, plein de traits imprévus, est évidemment un ressouvenir de lectures faites dans Voltaire. Il y a là dedans un peu de *Micromégas*, un peu de *Zadig* et un peu de *Candide* ; mais par-ci par-là aussi, on retrouve la griffe personnelle de l'auteur.

Avant d'en finir avec Saphir, nous cédonc au besoin de faire ici encore un extrait de ses curieuses fantaisies. Celle-ci sera tirée d'une méditation philosophique : *Première Grande Biffure du censeur de la vie. – Argent, sans argent*. En commençant cette étude, l'humoriste constate l'existence d'un fait général.

Nous entrons dans ce monde sans argent, sans dents et sans femmes ; nous sortons de ce monde sans femmes, sans dents et sans argent.

Donc, qu'avons-nous fait dans ce monde ?

Nous y avons fabriqué de l'argent, fait des dents, puis des femmes.

Puis, au bout d'un certain temps, nous avons perdu nos femmes, nous avons perdu nos dents, et surtout, et avant tout, nous avons perdu notre argent.

Ma foi ! cela valait-il la peine d'y venir, dans ce monde ?

Il a de ces tirades-là par centaines et des mots piquants par milliers.

Qui donc nous donnera une traduction des œuvres complètes de Saphir ?

De la fin de novembre 1853 à la fin d'avril 1854, les *Mémoires* ont été le principal aliment du *Mousquetaire* ; c'est une sorte de kaléidoscope aux verres de toutes couleurs ; Alexandre Dumas nous y fait assister non seulement au spectacle de sa jeunesse, mais aussi aux scènes qui ont formé la jeunesse de ses contemporains de 1830. Jugez de la magie de ces chapitres ! Tout s'y

mêle, le théâtre, la politique, l'art, la rue, l'alcôve, les éditeurs, les peintres, les sculpteurs, les compositeurs et les chroniques friandes. Il raconte les soupers de mademoiselle Georges, une tragédienne célèbre, laquelle a été impératrice l'espace d'un nuit. Il décrit l'exil volontaire de Chateaubriand. Il dit le suicide de Victor Escousse et d'Auguste Lebras, les triomphes d'Adolphe Nourrit, les fantaisies d'Horace Vernet, ce que c'était aussi que Nestor Roqueplan, mademoiselle Noblet, le docteur Véron, madame Dorval, Eugène Delacroix, Godefroy Cavaignac, Gavarni, le cochon d'Harel, les mystères du comité du Théâtre-Français. Que de portraits ! que de révélations inattendues ! que d'anecdotes !

Ces *Mémoires*, venant sans ordre chronologique, ce qui leur donnait un charme de plus, paraissaient presque toujours dans le feuilleton, au rez-de-chaussée du journal. En tête, c'était une Causerie dans le genre des Courriers de Paris du vicomte Charles de Launay (madame Émile de Girardin, première de ce nom), mais avec plus de vivacité et de sans façon. Le restant du numéro, non plus, n'était pas à dédaigner ; car il avait déjà des collaborateurs d'élite. Mais, pour le moment, pour ne point rompre l'ordre de notre relation, ne voyons que lui et pas d'autre.

Il était donc bien concevable que les adhésions dussent encourager l'entreprise. Il en venait de jour en jour davantage et des meilleurs endroits, ainsi qu'on va le voir. À la date du 20 décembre, le travailleur recevait le billet suivant, dont la signature fait pour ainsi dire un document historique :

À MONSIEUR ALEXANDRE DUMAS

Saint-Point, le 20 décembre 1853.

Mon cher Dumas,

Vous avez appris que j'étais devenu votre abonné et vous me demandez mon avis sur votre journal.

J'en ai un sur les choses humaines ;

Je n'en ai pas sur les *miracles*.

Vous êtes surhumain. Mon avis sur vous, c'est un point d'excla-

mation !

On avait cherché le mouvement perpétuel ; vous avez fait mieux, vous avez créé l'*étonnement perpétuel*.

Adieu, vivez, c'est-à-dire écrivez. Je suis là pour lire.

LAMARTINE.

Naturellement cette lettre fut placée en tête du numéro, où elle rayonna comme un feu d'artifice. Le grand nom du poète des *Harmonies*, déjà consacré par le malheur, avait encore un très grand prestige aux yeux des contemporains. Les grammairiens au cœur froid trouvaient qu'il y avait dans cette missive un redoublement d'hyperbole, ce qui était vrai ; mais ces quinze lignes, imprimées en gros caractères, valaient cent réclames. D'un soleil à l'autre, elles valurent au nouveau journal deux cents abonnés.

À quelques jours de là, il survint un nouveau message non moins précieux. Celui-là n'arrivait pas de France mais de l'étranger, je veux dire d'un lieu d'exil. Frappé par le coup d'État comme tous les hommes marquants de 1848, J. Michelet avait dû quitter notre pays. Il s'était d'abord réfugié en Belgique ; mais le climat de cette contrée ne pouvant convenir à sa santé chancelante, usée par un labeur incessant et de longues études, l'historien s'était vu forcé de quitter Bruxelles. Alexandre Dumas dit leur rencontre. Tout cela, touchant de très près à l'histoire de ces temps tourmentés, vaut bien la peine d'être reproduit *in extenso*.

Nous avons conçu, sur la santé de notre illustre historien et cher ami Michelet, quelques inquiétudes que nous n'osions communiquer à nos lecteurs. Tout dernièrement à Bruxelles, nous avons serré sa main toute française au moment où ce serment de main lui disait : AU REVOIR.

En effet, Michelet partait, il y a trois mois, pour rétablir en Italie une santé délabrée par ses derniers travaux sur l'*Histoire de la Révolution française*, et nous l'avions accompagné dans son voyage avec des yeux inquiets, qui, on va le voir, ne s'exagéraient pas le danger.

Par bonheur, nous recevons aujourd'hui la lettre suivante. Nous nous empressions d'en faire part à nos lecteurs comme d'un bulletin d'une

santé si précieuse.

Voici la lettre de l'historien. – Il est regrettable que la crainte d'un procès politique ait forcé Alexandre Dumas à en retrancher le passage le plus caractéristique.

À ALEXANDRE DUMAS

Piémont-Nervi, près Gênes, 26 décembre 1853.

Cher et très cher ami,

J'ai été fort malade en arrivant, et j'ai cru, un moment, donner le faible engrais de ma dépouille aux orangers de Nervi. Le lieu est tentant. Figurez-vous un cirque de marbre de cinquante lieues de tour, de Nice à la Spezzia. Gênes est assise au centre. C'est sur cette côte que Byron brûla à *l'antique* le corps du pauvre Shelley, l'auteur de *la Reine Mab*, selon ses dernières volontés. L'air vif et léger, la terre peu fertile, la mer transparente, stérile, sans poissons, sur un fond de marbre, tout semble prêt et disposé pour absorber avidement la vie ou favoriser les transformations.

Eh bien, je résiste encore à ces séductions et je vis. Je vis d'air et de lumière. Je n'ai guère pris autre chose dans ces derniers temps, sauf un verre de lait par jour. Depuis avant-hier seulement, je suis un peu déchu de cette noble et spiritualiste existence. Vous le dirai-je ? je mange ! je retombe en bas !

Que faisais-je, ces derniers temps, dans l'état de demi-rêve où me tenait ce régime, cet air nouveau, ce climat si différent ? Devant cette mer immense, la vraie *mer stérile* d'Homère, je flottais dans mes pensées : infini, nature, avenir !...

Tout cela coupé vivement par des retours à la France, aux amitiés que j'y laisse, que je croyais quelquefois laisser pour toujours. J'y eusse eu regret, croyez-le, et je ne me serais pas consolé de ne pas savoir ce que deviennent vos travaux, ceux de mon gendre, où en est votre grande et difficile entreprise. Oh ! oui, difficile en ce temps ! J'assiste en esprit à vos luttes de toute espèce et, si je suis frappé de votre indomptable talent, qui se plie, replie à tant d'exigences absurdes, je ne le suis pas moins de votre héroïque persévérance.

Ici, un paragraphe *détruit* sur Alexandre Dumas I^{er}, *le jeune et brillant général noir de la première République*. – Ces lignes,

comme vous le pensez bien, étaient d'une très haute éloquence.

– Pourquoi ne les avoir pas conservées ?

L'historien exilé termine avec une simplicité touchante.

Mon cher Alexandre, je vous serre la main et vous aime de cœur.

MICHELET.

Pour répondre à cette lettre, belle comme celles de Pline le Jeune, Alexandre Dumas écrit dans son journal : « Nous comptons faire une série d'études sur le poète historien et nous commencerons prochainement par un examen de son *Histoire de la République romaine*. » – Promettant d'audace, la nation entière gardait le silence pour le laisser parler seul. Il parlait seul, en effet, dans ses proclamations, assimilant ses créatures du Sénat et du Corps législatif à des muets du sérail. En face d'un tel état de choses, on conçoit qu'une page imprimée, même puérile, même frivole, eût pu ébranler le nouvel établissement. À plus forte raison, les craintes étaient-elles concevables quand il s'agissait de nobles écrivains aimés du peuple. Quinze lignes de Lamartine ; une improvisation de Michelet sur la mer d'Italie, est-ce que ce n'était pas un acte d'opposition à la tyrannie du jour ? Les micrographes du parquet ont étudié les deux morceaux à la loupe. Partout il n'y eut contre la Maison d'Or rien que de sourds murmures, quelque chose comme les grognements d'un chien de basse-cour qui dit au passant : « Prends garde ! »

De la prose venant des hommes de 1848, à si peu de distance du 2 Décembre, il y avait, en effet, de quoi mettre la puce à l'oreille chez le triomphateur et chez ses agents. N'oubliez pas, s'il vous plaît, qu'à cette même époque, pour un oui, pour un non, M. Collet-Meygret, chargé de la police de la presse, envoyait aux journaux un personnage en habit noir avec mission de dire au rédacteur en chef : « Monsieur, il y a tel mot de votre numéro d'hier qui nous a déplu. Qu'on ne recommence pas ou, pas plus tard que demain, votre feuille sera supprimée. » C'est là une scène à laquelle j'ai assisté plusieurs fois. Mais revenons au

Mousquetaire. Survient le jour de l'an mil huit cent cinquante-quatre.

Ce matin-là, en dépouillant son courrier, Alexandre Dumas y trouve un billet d'une écriture connue et aimée, et avec une signature étincelante de colère et de gloire.

À ALEXANDRE DUMAS

Jersey, 1^{er} janvier 1854.

Cher Dumas,

Je lis votre journal.

Vous nous rendez Voltaire.

Suprême consolation pour la France humiliée et muette.

Vale et me ama.

VICTOR HUGO.

En général, Alexandre Dumas n'était pas de ceux qui s'étonnent de quoi que ce fût, ni de ceux qu'effarouche le danger. Depuis la soirée fameuse où Paris avait applaudi avec tant d'enthousiasme *Henri III et sa Cour* à la Comédie-Française, rien ne lui paraissait impossible ; rien n'eût imprimé à sa pensée le frisson de la peur. Mais, à la lecture de ce billet, il ne put se défendre de broncher. Fallait-il donc insérer en tête du journal de demain ce peu de mots avec la signature qui y fait l'effet d'une auréole ou d'un coup de tonnerre ? Au premier moment, il se disait qu'il n'y avait pas à se dérober à ce devoir. Puisqu'il avait admis le billet de Lamartine et la lettre de Michelet, il publierait aussi le verset envoyé par Jersey. Quel effet magique il résulterait de cet acte d'audace !

Il faut se reporter aux premières années du second empire pour se rappeler jusqu'à quel point le nom du grand poète était maudit par les hommes du pouvoir et glorieux pour tous les autres. Pour sûr, à la lecture de cette dépêche, il y aurait un mouvement de l'opinion. Peut-être Paris se réveillerait-il en sursaut. On connaissait déjà les *Châtiments* par tronçons. Des voyageurs en avaient passé en fraude plus d'un exemplaire. On les copiait.

On les prêtait. M. Charles de Rémusat ne craignait pas d'en réciter des fragments dans un salon. De ces satires, encore plus brûlantes que celles du vieil Agrippa d'Aubigné, encore plus vengeresses que celles de La Grange-Chancel, il sortait déjà comme des langues de feu qui commençaient à faire cesser l'hébétement des bourgeois, la terreur et la taciturnité de la foule. Que serait-ce donc, si l'on venait à lire le billet de Jersey ? De la Madeleine à la Bastille, les passants s'arracheraient *le Mousquetaire*. Ce serait à qui le lirait à haute voix. — Oui, mais après, qu'arriverait-il ? — Cette grande tête folle de dramaturge, toujours éprise des détails d'une belle mise en scène, n'envisageait, d'abord, à travers les choses de la vie usuelle, que la perspective du théâtre, et le reste paraissait peu lui importer. Mais, en 1854, sa raison avait mûri, et ses cheveux blanchissaient. Les derniers événements, lesquels étaient d'une allure si sévère, l'avaient rendu et plus grave, et plus hésitant. En allant toujours devant soi, de fantaisie en fantaisie, il avait presque défait sa réputation et tout à fait ruiné sa fortune. Suivant son expression, il ne lui restait plus que la chemise qu'il avait sur le corps et le droit de fouler le sol de son pays. Après cette nouvelle équipée qui consisterait à publier le billet foudroyant de Victor Hugo, deux éventualités étaient probables. Premier point, d'un trait de plume, on supprimait son journal naissant, ainsi qu'on l'avait fait pour cent autres. Secondement, à l'aide d'un autre décret, on le renverrait lui-même faire un tour chez ces excellents Brabançons de Bruxelles, qui ne le comprenaient qu'à demi. Redevenir pauvre, ce ne serait rien. De si grande manière qu'il fût au point de vue de la dépense, il était habitué à se contenter de peu pour lui-même. D'ailleurs partout où il se trouverait une feuille de papier, une plume, de l'encre et une imprimerie, il serait sûr de gagner sa vie, haut la main. Ce n'était donc pas cette considération du pain de chaque jour qui l'inquiétait le plus ; mais il craignait le préjugé. Ayant tout pour le succès, il n'avait su rien faire réussir. Il avait bâti un château, et ce château appartenait à un autre. Il n'avait pu non plus mener

à bien la gestion du Théâtre-Historique ; et voilà qu'il s'exposait à laisser dire qu'il était incapable de fonder un journal. Il y avait encore à comprendre que vingt-cinq ou trente existences dépendaient de l'entreprise. Finalement il adopta le parti cruel, mais salubre, de garder la lumière sous le boisseau. Quoiqu'elle n'eût que trois lignes, cette lettre venue de Jersey était un peu comparable à celle que Tibère avait envoyée de Caprée à Rome : *Une grande lettre est venue de Caprée.*

Il s'arrêta donc à la résolution de ne la point publier. On se contenterait de la montrer aux intimes, qui la regarderaient avec une sorte d'épouvante comme des enfants regardant une épée nue.

Cependant il lui fallait une compensation et il la demanda aux *Châtiments*. Pourquoi ne pas le dire ici ? Au fond, ce combattant des Trois Jours avait dans sa conscience, avec les restes de sa foi républicaine, un vieil alliage de bonapartisme. Une telle composition, du reste, n'avait pas de quoi étonner, si l'on songe à son éducation et à l'état d'esprit où, pendant trente ans, avaient vécu les Français de son âge. Jeune homme, il avait professé un culte de latrie pour le prisonnier de Saint-Hélène ; c'est ce que nous fait voir le drame de *Napoléon*, que, de concert avec Cordellier-Delanoue, il a fait jouer en 1831 à l'Odéon. Sous Louis-Philippe, pendant son long séjour à Florence, se fondant sur les souvenirs d'une fraternité d'armes à cause de son père, le général noir, il avait fréquenté, presque tous les jours, le palais de l'ex-roi Jérôme. Là, de même que Méry, il s'était trouvé en rapport avec la comtesse de Lipona, c'est-à-dire avec la veuve de Joachim Murat ; il y avait vu grandir le prince Napoléon et la princesse Mathilde, sa sœur ; et, à Paris, se moquant sous ce rapport du qu'en dira-t-on, il allait visiter souvent l'un au Palais-Royal et l'autre rue de Courcelles. Mais le cercle de ses prédilections napoléoniennes s'arrêtait à ces seules Altesses, et, pour ce qui était du pâle César des Tuileries, *l'homme aux yeux étroits*, il en disait pis que pendre.

— Ironie des ironies ! s'écriait-il, cet étranger que le peuple a acclamé comme étant le neveu de l'Homme du Destin a été renié à sa naissance par le roi Louis ; il n'a pas dans les veines une goutte de sang des Bonaparte. Toutes les chancelleries savent que c'est le fils d'Hortense de Beauharnais et de l'amiral Woerhuel. Nous nous courbons devant un Hollandais !

Chez lui, le paroxysme de la colère, c'était de dire : « C'est un sacré Hollandais ! » Ce cri, il le multipliait bien plus depuis qu'il s'était vu forcé de ne pas se servir du billet de Jersey. « Ah ! le sacré Hollandais ! »

Revenons aux *Châtiments*. Alexandre Dumas en faisait son bréviaire. Il récitait le volume à tout venant. *L'Expiation*, qui affecte les formes de l'épopée ; les imprécations superbes où le poète se flatte de braver Sylla ; la *Mort de l'Enfant*, tué d'une balle, et pleuré d'une manière si déchirante par sa vieille grand'mère, mais surtout l'ode incomparable des *Abeilles*, il avait constamment tous ces cantiques à la bouche. En cela, chose bizarre, ce factieux ne se défendait plus de commettre un délit. D'ailleurs, il ne voulait pas supposer qu'il y eût quelque part un espion pour le dénoncer ni un agent de police pour lui mettre la main au collet. Il récitait, récitait, récitait. Il nous a dit tout le volume.

L'admiration qu'il ressentait pour Victor Hugo à propos de cette œuvre était exclusive. Un jour qu'il avait rencontré Béranger sur la route de Passy, il avait arrêté son vieil ami en chemin et s'était mis à déclamer de force trois ou quatre grandes strophes, celles qui pronostiquaient, hélas ! nos futurs désastres, une troisième et inévitable invasion.

— Eh bien, qu'en dites-vous, mon père ?

— Je ne sais rien de plus beau, ripostait le vieux poète ébloui. C'est du Dante. On dirait les *Paroles d'un Croyant* mises en vers. Ce soir même, j'en parlerai à Lamennais.

— Faites mieux, mon père, répliqua Alexandre Dumas, qui donnait toujours ce titre-là à Béranger.

Et, tirant de sa poche le volume proscrit :

— Tenez, ajouta-t-il, lisez-le et faites-le lire. Voilà une belle semence !

Paul Bocage, qui vivait beaucoup près du maître, m'a affirmé que, ne se contentant point de ces manifestations, ce grand enfant avait fait un acte encore plus téméraire. À en croire son collaborateur, il serait allé aussi porter un autre exemplaire des *Châtiments* à la princesse Mathilde, qui ne connaissait le livre terrible que par ouï-dire. Il aurait renouvelé la démarche pour le prince Napoléon lui-même. Tout cela se peut ; mais il ne nous a pas été possible de vérifier l'exactitude de cette assertion, assez peu croyable.

Mais, du moment que le nouveau journal n'avait pas son franc parler et qu'il lui était interdit de faire paraître un billet de trois lignes, signé d'un des plus grands noms littéraires du temps, à quoi pourrait-il donc être bon ? Ou il fallait le tuer dans l'œuf ou il était urgent de lui trouver une spécialité qui attirât sur lui les yeux du public. Alexandre Dumas eut l'idée d'en faire quelque chose comme le promoteur des bonnes actions. Quand il avait lancé son premier numéro, il était parti en corsaire, décidé à tout pourfendre et à tout canonner ; à présent, il s'humiliait et allait adopter comme règle de conduite la morale des *Contes de Berquin*. N'importe, la volte-face eut lieu. Le journal fut le *Moniteur* de la philanthropie. Si l'on se met à parcourir la collection des six premiers mois, on verra la vertu s'étaler dans les colonnes du *Mousquetaire*. Il n'y est question que d'appels à la bienfaisance, de souscriptions ouvertes à l'effet de soutenir des maisons de refuge pour les orphelines, de collectes en vue de remplacer les jeunes artistes que réclame la conscription militaire.

— Ah ça ! mon cher Dumas, disait Roger de Beauvoir, vous êtes donc devenu frère quêteur ?

— Eh ! oui, Roger : je me fais moine mendiant pour donner du pain à ceux qui n'en ont pas. Vous, à qui il reste encore un château, donnez-moi donc un louis pour les petites pauvresses de

l'abbé Moret !

Et le voluptueux, pris au trébuchet, fut forcé de donner un louis.

Qu'était-ce que la maison de l'abbé Moret ? – Un asile pour les déshérités. Ce fut le peintre Giraud, l'auteur de *la Permission de dix heures*, qui signala cette œuvre au zèle du grand romancier.

Un mot là-dessus, en passant.

N'ayant point de ressources en argent ni presque point de références, un prêtre de cinquante ans, touché par l'esprit de charité, avait imaginé de fonder une maison, l'œuvre de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, en faveur des jeunes filles pauvres, infirmes, incurables, depuis cinq ans et au-dessus. À cet effet, il avait loué, dans le passage Sainte-Marie du Roule, une petite maison blanche avec des contrevents bruns, haute de trois étages, portant le n° 22. Aidé de quatre sœurs de charité aussi pauvres que lui, il avait, en 1853, recueilli un certain nombre de pauvres petites filles boiteuses, contrefaites, scrofuleuses, disgraciées de la nature, et les avait d'abord conduites dans cet indigent asile, nu, sans meubles, sans linges, sans lits, sans batterie de cuisine, sans rien.

Fonder un hospice avec le néant, y a-t-il jamais eu un projet plus insensé ? L'abbé Moret ne comptait que sur l'aumône ; mais si l'aumône manquait ? Par bonheur, la France est un pays où est surtout comprise une des paroles du fils du charpentier : *Date eleemosynam* (Faites l'aumône). Le prêtre et les religieuses eurent l'idée de frapper à toutes les portes, et il leur fut ouvert. Sur leur chemin, les sœurs trouvèrent la princesse Mathilde, rue de Courcelles. On se doute bien que la princesse donna et, à son exemple, plusieurs grandes dames. Dix de ces dernières consentirent à être patronnesses de l'œuvre. Deux médecins se présentèrent pour donner leurs soins gratis.

La maison de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs était fondée.

Ô sublime vertu que la Charité ! écrit Alexandre Dumas ; c'est elle qui fait que quatre religieuses jeunes, propres, fraîches, passent leur vie au milieu d'enfants que Sparte eût étouffés au moment de leur naissance. La plus jeune de ces malheureuses disgraciées a quatre ans : elle se nomme Eugénie Lair ; elle a une carie des os et du crâne. L'aînée a vingt-deux ans ; elle se nomme Jeannette Pilas ; elle a les mains et la figure brûlées.

Tout cela mourra jeune, c'est indiqué ; mais, au moins, tant que ces pauvres créatures humaines auront vécu, d'autres créatures humaines, sans autre récompense que le bien qu'elles font, leur auront épargné des douleurs. En visitant cette pauvre maison, le prodigue se reprochait son imprévoyance, qui, toute sa vie, lui avait fait jeter son argent par les fenêtres. Il était ému jusqu'au fond de ses entrailles. Le même jour, en déjeunant avec Clesinger au *Petit Moulin-Rouge*, il fit une collecte qui produisit quatre-vingt-dix francs, qu'il envoya à l'abbé Moret ; après quoi, il ouvrit une souscription dans *le Mousquetaire*.

On nous a conté qu'un richard, une sorte de loup-cervier de la Bourse, qui l'avait rencontré sur ces entrefaites, s'était mis à lui faire des remontrances sur son peu d'entente des affaires.

— Eh ! monsieur Dumas, vous ne rétablirez jamais vos finances ! « Le temps, c'est de l'argent », disent les Américains. Comme vous gaspillez le vôtre ! Ce n'est pas en agissant ainsi qu'on devient millionnaire.

— Ah ! mon cher monsieur, se prodiguer pour des indigents et pour des infirmes, c'est une folie qui ne viendra jamais à vous, ni aux gros bonnets de la Bourse !

Ç'avait été toute sa réponse.

Mais parlons de la souscription. Deux jours ne s'étaient pas écoulés, qu'il arrivait de tous côtés des offrandes, grosses et petites. Polydore Millaud, le premier, envoyait cent francs. Jules Adenis, un de nos anciens camarades du *Corsaire*, jetait dix francs à la poste avec ce billet : « À la Charité du génie pour le transmettre au génie de la Charité. » Laferrière aussi envoyait dix

francs. Dès lors, le branle était donné. Il plut des louis. On associait les enfants à ces dons pour les enfants. Très heureuse idée et tout à fait française. Toutes les fois qu'on apportait un peu d'argent au bureau, Alexandre Dumas se frottait les mains d'aise, en disant :

— Voilà du pain pour nos orphelins.

Une fois lancé sur cette pente de la philanthropie, le journal devait ne plus s'arrêter. Sa sollicitude ne tardait pas à s'étendre jusqu'aux morts. Un jour, on vint apprendre à l'auteur d'*Henri III et sa Cour* une nouvelle qui le frappa. La pierre sous laquelle dort Hégésippe Moreau, délaissée, s'était descellée. Cette dernière demeure du Savage français menaçait ruine. On ne retrouvait déjà plus l'inscription qu'y avait jadis gravée Pierre Dupont avec la pointe de son canif.

« Passant, sais-tu qui dort dans ce tombeau ?

— Hégésippe Moreau ! »

— Une souscription bien vite ! s'écria Alexandre Dumas.

— Non, répondit M. Lucy Fossarieu, un peintre créole, qui avait été l'ami du poète, pas de souscription. Voilà les quatre cents francs qu'il faut.

Et le tombeau fut restauré.

Ce n'était qu'un commencement. Bientôt *le Mousquetaire* mit ce thème funéraire à l'ordre du jour : la restauration des pierres tombales abandonnées. Pour relever ces monuments sépulcraux, il fallait de l'argent, et cet argent, on le demandait à des fêtes mondaines, tombolas, concerts, représentations théâtrales. Ainsi le plaisir se mariait comme chez les Égyptiens au spectacle de la mort.

– Un tombeau pour Hégésippe Moreau ;

– Un tombeau pour Frédéric Soulié ;

– Un tombeau pour Marie Dorval ;

– Un tombeau pour H. de Balzac.

À propos de ce dernier, il y eut tout à coup une protestation,

et une protestation par huissier ; madame H. de Balzac, sortant d'une longue inaction, revendiquait pour elle seule l'honneur de recouvrir d'un peu de marbre les os illustres de son mari. De quel droit M. Alexandre Dumas s'arrogeait-il le privilège d'élever un monument en l'honneur de celui qui ne l'avait pas aimé et qui ne l'aimait guère ? Vingt traits démontreraient qu'une telle manifestation n'était pas acceptable. Ainsi parlait cette étrange Arthémise dans le grimoire de son exploit. Mais le rédacteur en chef du *Mousquetaire* étant, par nature, un bon cheval de trompette, s'inquiétait peu de ce que pouvait dire un huissier, venant chez lui de la part d'une grande dame russe, mariée avec un de ses émules. – À son tour, de quoi se plaignait madame veuve Honoré de Balzac, s'il vous plaît ? Si l'on s'occupait de restaurer le tombeau de son mari, c'est que ce monument s'effritait, s'effondrait, rongé par la pluie, par la mousse, par l'ortie et par les termites. Or, s'il s'en allait, c'est qu'il n'avait été l'objet d'aucun soin pieux. H. de Balzac avait été inhumé en 1850, date de sa mort, et voilà que, depuis quatre ans, la chose était constatée, on n'avait pas renouvelé les fleurs une seule fois, et, répétons-le, le monument, nullement entretenu, menaçait de tomber en poussière et de laisser le cercueil à découvert. Pourquoi donc la veuve, pour le moins distraite, s'avisait-elle si tard de remplir son devoir à l'égard de ce tombeau ?

L'affaire alla jusqu'aux tribunaux. Ici, vous le pressentez, lecteur, le beau rôle ne pouvait pas manquer d'appartenir à Alexandre Dumas. Une sentence rendue par le tribunal civil repoussa la plainte de la dame et reconnut que le rédacteur en chef du *Mousquetaire* n'était pas répréhensible en voulant honorer la dépouille mortelle de celui qui a écrit *la Comédie humaine*.

VIII

À la tête des collaborateurs les plus éclatants du journal figurait le vieil Émile Deschamps, une sorte d'ancêtre. Jusqu'à la dernière heure de sa vie, c'est-à-dire jusque par delà les premières années de la troisième République, ce vétéran du Romantisme, devenu aveugle, a pu passer à bon droit pour être le galant homme par excellence. Quoiqu'il ait eu plus d'une fois à se servir de l'arme acérée de l'épigramme, il n'y a peut-être pas eu de poète, à travers nos temps troublés, qui ait rencontré sur son chemin autant d'amitiés vivaces et même bruyantes. Ces témoignages de sympathie, il les méritait tous et sans conteste. Mais ce vieillard avait la coquetterie de la gloire. Mais il aurait souhaité qu'on dressât, un jour, sur la place publique de sa ville natale, une statue qui représentât ses traits, et il comprenait bien que l'avenir n'aurait à lui décerner, à grand'peine, qu'une figurine du musée Dantan, une statuette en plâtre.

On était en 1854, comme vous le savez. Émile Deschamps avait, je crois, dépassé la soixantaine. Il y avait longtemps que l'heure des luttes littéraires et des moissons de lauriers était passée. Pour sûr, on ne se rappelait plus la personne ni même le nom de ce revenant. Quant à lui-même, violemment rejeté à l'écart par les derniers orages, par la révolution de Février et le coup d'État du 2 Décembre, il en était de lui comme de presque tous les autres Nestors des guerres romantiques, il ne vivait plus que de souvenirs. Aussi ce fut pour lui une sorte de renaissance que l'apparition si inattendue du *Mousquetaire*. Dès la publication du premier numéro, il s'échappait de sa Thébaïde de Versailles pour venir souhaiter la bienvenue à cette feuille qui lui rappelait et qui allait lui rendre peut-être son avril. Ainsi qu'on l'a bien deviné, il ne se présentait pas les mains vides. On le voyait apporter à Alexandre Dumas de la prose et des vers par brassées, le tout frappé au millésime de 1830, et c'était ce que désirait l'auteur

d'Antony.

— Mais, cher maître, se hasardait à dire un des jeunes, la montre du bonhomme retarde. Nous n'en sommes plus aux *Orientales*, puisque nous voilà en 1854.

— Vous vous trompez, répondait Alexandre Dumas, qui avait conservé le culte des grandes choses de sa jeunesse, 1854 n'est pas une halte en avant, c'est un glorieux recul. Voyez plutôt les *Châtiments* !

Pour le fondateur du *Mousquetaire*, proscrit de la veille, les *Châtiments* étaient un sujet d'admiration, nos lecteurs le savent. Du seul titre de ce beau livre, il faisait une réponse à tout.

Mais revenons à Émile Deschamps : tous les jours où il ne pleuvait pas, c'est-à-dire où il n'y avait point à redouter le sursaut d'un catarrhe, il se montrait à nous, encore ingambe et souriant. Dans l'après-midi, entre quatre et cinq heures du soir, moment où les bureaucrates rejettent le collier de misère, on était sûr de rencontrer le charmant sexagénaire emmitouflé avec soin, propre, décoré du ruban rouge, ganté comme un jeune premier du Gymnase, saluant les plus humbles avec ces airs d'homme du monde que tous les beaux esprits d'alors tenaient à conserver.

— Une bonne révérence à mon Émile, messieurs ! nous disait Alexandre Dumas en allant tout joyeux à la rencontre de ce fraternel visiteur.

Mon Dieu, la figure, toujours rasée de frais, était fendillée de rides assez profondes, une peu jaunie, mais elle annonçait encore beaucoup de distinction. Les plus jeunes avaient l'air de se demander quel était ce personnage. Ceux-là ignoraient notre histoire d'hier. Voilà pourquoi ils n'étaient pas troublés à l'aspect de ce citharède qui, le premier, en 1829, avait fait connaître à la France les strophes du Romancero espagnol.

Émile Deschamps – est-il besoin de la dire ? – a surtout acquis un peu de célébrité pour avoir occupé une place en vue dans la révolution littéraire de 1830 (ne confondons pas, s'il vous plaît, avec la révolution politique des Trois Jours). Il a fait partie du

cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs, ce qui revient à dire que la nouvelle École a dû le regarder longtemps comme un apôtre. Très habile dans l'art de forger des vers de toute mesure, il n'a pas fait que des guitares. Un jour, il a traduit plusieurs des grands drames de Shakspeare et il les a fait jouer. Il a été aussi pour un tiers, peut-être pour un quart, dans la confection de quelques livrets d'opéra, entre autres pour le *Don Juan* de Mozart, et les gens du métier vous diront que ce n'est pas un mince mérite. Étant, du reste, polygraphe comme presque tous les hommes de sa génération, il a aussi beaucoup écrit en prose, des Essais, des Esquisses de mœurs, de petites Nouvelles, des Contes, ah ! un très grand nombre de Contes à l'usage du foyer domestique, pour amuser les petits enfants et aider à former le cœur des jeunes personnes. On entrevoit surtout sa griffe dans les *Cent-et-Un* de C. Ladvoct, et aussi dans les *Salmigondis*. Il s'est évertué encore à composer un peu d'histoire littéraire. Mais, pour ne rien celer, nous aurons à reconnaître que ce jacobin de l'art, si ardent en 1830, à l'époque d'*Hernani*, n'aura été qu'un oiseau de petite envergure. Vers et prose, il n'a fourni que l'œuvre d'un joueur de flûte sans souffle, l'insignifiante portée d'un poète de troisième ordre. On place volontiers à un cran au-dessus de lui Antony Deschamps, son frère, en ce que, plus résolu et plus ample, cet autre a, en partie, traduit une des épopées du Dante et laissé une dizaine de satires sociales d'assez haut vol.

Après tout, un fait d'une allure passablement prosaïque n'aura sans doute pas peu contribué à retenir Émile Deschamps sur le ras du sol et à l'empêcher, par conséquent, de donner de grands coups d'ailes dans l'éther. Au commencement de ce siècle, faire des lettres était la plus téméraire des entreprises. Il a conté lui-même que sa famille, poussée par l'esprit de prévoyance, s'était effrayée de bonne heure à la vue de ses essais lyriques dans l'*Almanach des Muses* et que, craignant pour lui le sort de Gilbert et des autres meurt-de-faim de la poésie, elle l'avait forcé d'entrer en qualité de plumitif dans une administration publique. En

effet, cet enfant du Berri a été, dès sa jeunesse, attaché au ministère des finances, où il a fini par devenir chef de bureau. Voyez-vous d'ici l'association de ces deux éléments si peu faits pour se confondre : une lyre et un bordereau ? Conséquence inévitable : le bordereau, à force de reparaître tous les jours, ne pouvait point manquer de prendre le dessus, et c'est là, en effet, ce qui est arrivé. Le chef de bureau l'a donc emporté sur l'artisan en jolis vers. Ce qui est fait pour étonner même, c'est que le traducteur du *Cid* ait pu, dans ce milieu de chiffres et de pape-rasses, garder en son esprit une parcelle de lyrisme.

À ce sujet, on raconte une anecdote qui n'est pas dépourvue de mordant. Si les gens du cénacle, intrépides contempteurs de la vie terre-à-terre, n'étaient qu'à demi contents de voir l'un des leurs s'abîmer dans les pénombres de la bureaucratie, par contre, les employés du ministère des finances, très opposés aux extravagances de la prosodie, ne pouvaient non plus se défendre de faire la grimace de ce que le pouvoir les laissait primer par un racleur de théorbe. Des vers ! voilà une belle denrée que les vers ! C'est ce que cherchait à exprimer l'un d'eux d'une manière offensante, en s'adressant à Émile Deschamps lui-même : « Monsieur, il paraît que, chez les poètes, on vous traite de chef de bureau et que, chez les gens de bureau, on vous traite de poète. — Eh bien, mais, riposta vivement le traducteur du *Romancero*, c'est bien quelque chose que de réunir deux titres, quand tant d'autres ne peuvent pas se flatter d'en avoir un. » La réplique très rapide était telle, que l'impertinent dut baisser l'oreille et garder le silence.

Sous les Bourbons de la branche aînée, Émile Deschamps, très conservateur à tous les points de vue, se posait, sans broncher, en royaliste et en catholique. De même que les romantiques de la première heure, il allait même jusqu'à demander un retour au moyen âge. Mais on assure que, avant cette conversion, sur la fin de l'Empire, quand il était entré dans la vie active, il s'était montré tout autre. Jeune alors, plein d'ardeur, il avait débuté par être

bonapartiste. Il avait même servi de secrétaire à cet héroïque général Daumesnil, gouverneur de Vincennes, le même que l'on ne désignait que sous le nom de *la Jambe de bois*, parce qu'il avait perdu l'une de ses jambes à la bataille. Ce fut même dans ces jours de ferveur napoléonienne qu'il improvisait des couplets ironiques sur les émigrés d'alors, et cela à peu près comme Béranger faisait *le Marquis de Carabas*. Bien sûr, Émile Deschamps ne supposait guère qu'il serait, un jour, l'un des adhérents de ces gentillâtres entichés de leurs antiques panaches et de leur vieille noblesse. On a pu conserver de lui une de ces chansons de caserne, encore très curieuse à rappeler.

Monsieur le marquis de Puyvers
A mis son plumet de travers.
D'un coup de sa vaillante épée
Voilà la lune en deux coupée.
En tout à Josué pareil,
Il embrocherait le soleil.
Monsieur le marquis de Puyvers
Veut rissoler l'Aigle aux pois verts.

Mais quoi ! ces petites railleries à l'endroit des ultras ne devaient être qu'un péché de jeunesse ; les Bourbons restaurés reprirent racine aux Tuileries, du moins pour un bail de quinze années. Quand l'aigle fut mis en cage à Sainte-Hélène et le général Daumesnil à la retraite, les beaux feux du jeune poète bonapartiste s'éteignirent et, peu à peu, presque sans s'en douter, Émile Deschamps, émergeant déjà au budget, se mit à accorder son luth pour chanter les vieux princes. Ces temps-là ont été son âge d'or. En revenant de l'étranger à Paris, les douairières s'efforçaient de reconstruire le plus possible les mœurs de l'ancien régime. On se reprit donc à ouvrir des salons. L'histoire a conservé les noms de madame d'Hautpoul, de madame de Duras et de cinq ou six autres femmes armoriées qui s'étaient donné pour tâche de faire revivre les traditions de madame Geoffrin. Il n'y avait qu'une différence à noter, c'est qu'il n'en serait pas, sous le

rapport de la hardiesse des idées, comme il en avait été sous Louis XV : on n'admettrait pas les philosophes ayant sucé le lait de l'*Encyclopédie*, ni les autres mécréants ayant de près ou de loin rien de commun avec le génie infernal de la Révolution. Dieu, le Roi, les Dames et les honnêtes gens ! c'était la devise, imaginée, je crois, par le prince Mathieu de Montmorency, l'un de ceux qui avaient mis une corde au cou de la statue de Bonaparte, place Vendôme. Cette devise, Émile Deschamps n'hésita pas à l'adopter. Mieux que ça, il en fit l'âme de sa poétique. Les vers qui s'échappaient de sa veine ne roulaient presque toujours que sur l'Autel, le Trône, le Boudoir et l'Argent, sources de toute probité depuis que le monde est monde. On entendait même le poète lire lui-même ces belles choses, le soir, à la lueur des bougies. La lecture faite, les grandes dames ouvraient leurs bonbonnières et bourraient le lauréat de pralines.

Quand je dis que les duchesses d'alors nourrissaient leurs poètes avec des dragées, je n'invente pas, je n'exagère rien. Émile Deschamps, du reste, partageait cet honneur de goûter aux friandises aristocratiques avec un maître drôle aussi bien pensant, mais plus célèbre que lui. Le personnage était un vieillard de haute taille, accoutré d'une manière grotesque, avec des ailes de pigeon et ayant le visage découpé à la don Quichotte. Il datait de la fin du règne de Louis XVI, où, plein d'un enthousiasme exagéré pour un ennemi de Voltaire, il avait obtenu de lui de porter son nom. On l'appelait donc alors Dorat-Cubières. Originellement il avait fait de mauvais vers dont quelques-uns pourtant ont été insérés dans *le Mercure*. Survint la Révolution. Notre gaillard s'y jeta à corps perdu. Il prit le bonnet rouge. Dès lors on ne le nomma plus que le citoyen Palmezeaux. Je ne sais pourquoi ni comment il parvint à se faire élire membre de la Commune. Le fait est qu'il y a figuré et qu'il était autant le séide d'Hébert qu'il avait été jadis celui de Dorat. Lorsque le Comité de salut public, après enquête, fit emprisonner l'auteur du *Père Duchêne*, comme fauteur des projets de l'étranger, ce fut Palmezeaux, accompagné

de deux autres, qui fut chargé d'aller, de la part de la Commune, visiter les martyrs aux Madelonnettes. Il en revint tout scandalisé, en disant à ses collègues « qu'il avait trouvé Hébert confondu avec des aristocrates. C'est, ajoutait-il, comme si l'on mêlait une orange saine avec des oranges gâtées. » Après le 9 thermidor, nouvelle métamorphose ; le citoyen Palmezeaux redevint tout à coup le chevalier de Cubières. Sous l'Empire il était, bien entendu, des thuriféraires de Napoléon I^{er}, ainsi que le prouvent des épithalames publiés sous sa signature par l'*Almanach des Muses*. Mais, en 1814 et 1815, il n'y avait pas de royaliste plus ardent. Celui qui avait si bien coiffé le bonnet phrygien se paraît désormais d'un long ruban blanc au bout duquel se voyait une fleur de lis en or, le fameux ordre du lis. Si l'on rappelait aux grandes dames le passé de cet aigrefin, elles ne faisaient qu'en rire. « Pourquoi lui donnez-vous de vos bonbons ? disait Chateaubriand scandalisé. — Monsieur le vicomte, une princesse anglaise se flatte d'avoir apprivoisé un petit tigre des jungles, qu'elle conduit avec un ruban. Nous, nous avons changé un ancien jacobin en honnête homme. » N'importe, Émile Deschamps n'était pas toujours flatté du voisinage.

Après la révolution de Juillet, qu'il n'avait d'abord pas vue d'un bon œil, le Vert-Vert des grandes dames, voyant qu'il ne fallait compter sur la fixité d'aucun drapeau, prit la résolution de ne plus s'occuper de politique. Charles X, Henri V et Antoine I^{er} étaient partis, emportés de Cherbourg à Holy-Rood par un navire pavoisé de tricolore ; les salons du faubourg Saint-Germain étaient fermés ; tout ce qu'il y avait encore de vieille noblesse en France boudait ou s'enfermait à double tour au fond des gentil-hommières. C'en était donc fait de la devise sacramentelle : *Dieu, le roi, les dames et les honnêtes gens*. Par bonheur pour le poète, le sort lui fournissait la ressource d'une puissante diversion. En ce moment, l'École romantique livrait ses grandes batailles qui finissaient en grandes victoires. Il voulait en être et il en était. Tandis que cinq ou six légitimistes du cénacle, tels que l'intré-

pide Gaspard de Pons, s'échappaient pour ne pas voir leur chef pactiser avec la cause de la Révolution (Victor Hugo avait composé, comme on sait, l'hymne funéraire en l'honneur des héros de Juillet), Émile Deschamps tenait à ne pas s'écarter de l'auteur d'*Hernani*. L'art nouveau l'occupait tout entier, sauf le temps qu'il avait à donner à son emploi du ministère des finances. Petites revues, théâtres lyriques, keepsakes, albums, romances, il se multipliait pour faire face à toute sorte d'exigences tout à la fois littéraires et mondaines. Ce fut vers ces temps-là que, par ordonnance de Louis-Philippe, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Mais déjà l'âge mûr était venu, et, n'ayant plus à combattre, puisque son école était victorieuse, il recherchait la solitude et le silence. Double prédilection pour le soin de laquelle il vint, un jour, habiter Versailles.

La seconde République vint et passa ; Émile Deschamps, vivant presque en anachorète, n'eut pas l'air même de la voir.

Au commencement du second empire, régime qui n'était pas de son goût, le vieux poète eut tout à coup un succès de vogue. Ce regain de popularité résultait d'un quatrain. Et voici à quelle occasion. En partant pour la campagne d'Italie, Napoléon III avait nommé l'impératrice Eugénie, sa femme, régente de France. Premier point qui déplaisait fort au faubourg Saint-Germain, très scandalisé de voir deux parvenus, un Hollandais et une Espagnole, parodier les grandes choses de l'antique monarchie. En même temps, comme la jeune souveraine faisait un voyage triomphal à travers la Normandie, monseigneur de Bonnechose, cardinal archevêque de Rouen, sénateur par-dessus le marché, jugea à propos de jouer au courtisan. On le vit donc venir à la tête de son clergé afin de complimenter la voyageuse. Tout en s'accompagnant de musique, d'encensoirs et de fleurs effeuillées, il la compara à Blanche de Castille, mère de saint Louis. Rien de moins, s'il vous plaît. Second point qui mettait hors des gonds les dames du noble faubourg fidèles à Henri V. Blanche de Castille ! Le mot appliqué à mademoiselle de Montijo, l'hyperbole était

« raide », comme on disait alors. Mais, à cette même époque, la presse portait un bâillon, et, d'ailleurs, comment s'y prendre pour donner la riposte à un prince de l'Église ! Émile Deschamps s'en chargea. Un soir, dans un hôtel de la rue Saint-Dominique, à l'heure du whist, entre une duchesse et une marquise, l'ami des Bourbons, déchirant une des pages de son carnet, y improvisa les quatre petits vers que voici.

À MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN

Votre impératrice est gentille ;
Elle est même blanche, dit-on ;
Elle est blanche, elle est de Castille,
Mais Blanche de Castille ?... Non !

Et la duchesse ajouta au crayon, par raffinement de malignité :

Certifié : BONNE CHOSE.

Naturellement le salon tout entier se récria, en disant que le morceau était une merveille d'ironie. Sans plus attendre, on se mit à copier le quatrain. Dès le lendemain, l'aristocratie faubourg était inondé de ces vers qu'on envoyait un peu partout comme une flèche empennée. Le cardinal-archevêque de Rouen reçut, sous enveloppe, un exemplaire de choix, ainsi que cela ne pouvait manquer d'être. Avant huit jours, l'épigramme avait fait son tour de France, allant des châteaux aux presbytères, et le faubourg Saint-Honoré, quartier des diplomates, eut aussi sa communication expresse. Sans doute le nom de l'auteur n'a pas été divulgué, mais c'était là le secret de Polichinelle. Tout le monde se disait que ce coup d'épingle venait du vétéran du cénacle.

Rapprochez ce quatrain des couplets satiriques faits en 1816 par le même rapsode contre les ultras, revenus de l'émigration, et vous ne pourrez pas vous défendre d'admirer le tour de girouette qui caractérise l'ensemble de ces deux manifestations contradictoires, celle du début d'Émile Deschamps et celle qui clôt sa

carrière. En fin de compte, le bonhomme n'a plus rien fait. Ces quatre petits vers, pas très méchants, au fond, auront été pour lui le chant du cygne. Mais qu'a-t-il jamais fait de grand pendant sa longue existence ?

Au *Mousquetaire*, où pourtant on avait toute licence de casser les vitres, Émile Deschamps ne s'égarait pas dans ces hardiesses. Mieux que cela, il ne nous apportait jamais rien d'original, je devrais dire rien d'inédit. Sachant bien que ses œuvres d'autrefois étaient tombées dans l'oubli depuis de longues années, il s'infligeait la peine étrange de les recopier de sa main, mot à mot, sans variante, sans essai de rajeunissement, afin d'avoir l'occasion de les voir reparaître. C'est ainsi qu'il s'est imaginé faire revivre les fantaisies qui sont sorties de sa plume à l'époque des *Cent et Un*, des *Heures du soir* et des *Magazines* du lendemain de 1830. Alexandre Dumas souriait, admirant la patience que ce compagnon de ses jeunes ans mettait à exhiber tant de guenilles littéraires. Ce qui l'étonnait le plus, c'était de voir cet ancien lieutenant de Victor Hugo se condamner à un tel labeur et n'ayant d'autre appât que l'espoir d'un peu de bruit ; car la caisse était hermétiquement fermée pour le bonhomme, et, d'ailleurs, ne nous lassons pas de le répéter, il n'y avait pas de caisse à la Maison d'Or. Une caisse, c'était là un meuble qui n'aurait jamais pu exister dans un lieu où habitait le grand romancier.

— Messieurs, nous disait parfois le maître en riant de son bon rire de naturel des Antilles, est-ce que vous n'avez pas de la vénération pour Émile ? Voyez donc quel héroïsme ! En voilà un auquel on ne reprochera pas de faire métier et marchandise de son génie. Il a la foi, lui. Il ne travaille que pour la gloire.

— Pas même pour ça, répliqua une voix. Il réimprime ses vieilleries pour faire savoir au public qu'il n'est pas mort.

Ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, Émile Deschamps, sur ses vieux jours, était devenu aveugle. Il est mort à Versailles, très peu de temps après la guerre de 1870.

Au *Mousquetaire*, journal d'aventure, sans vétéranse, sans

caisse, presque sans police, la porte étant toujours ouverte, entraît qui voulait. Ce que je dis là donne assez à comprendre comment tout le monde y a passé et surtout ceux qui avaient à se faire un nom. Pendant le cours d'une année, on aurait pu y voir défiler, à quelque distance de ceux que je viens d'indiquer, un pauvre diable qui ne manquait pas de talent et qui devait finir sur un grabat d'hôpital. Il était de haute taille, pâle, maigre, avec des habits noirs râpés et un œil des plus brillants. Tous les indices d'un Malfilâtre ou d'un Hégésippe Moreau. Celui-là, à la vérité, ne faisait que la prose, mais c'était toujours une fort jolie prose, tirée à quatre épingles et trempée de rêverie. Il signalait : Foulques. Se nommait-il réellement Foulques ? Je me suis aisément figuré que c'était là un pseudonyme ou même un masque à l'aide duquel le pauvre garçon dissimulait sa personnalité réelle. En le voyant si pauvre, on était tenté de lui dire : « Passez donc à la caisse ! » Mais d'abord, il n'y avait pas de caisse, ainsi que j'ai eu déjà occasion de le dire, il n'y avait que quelques écus de cinq francs au fond des poches d'Hirschler, et ce peu d'argent ne venait guère, de temps en temps, qu'à un très petit nombre d'entre nous, et ce pauvre rêveur n'en était pas. J'insiste sur ce mot de rêveur appliqué à ce jeune homme, cœur trop simple, trop primitif qui, s'écartant trop des exigences sociales, s'imaginait qu'un homme de vingt-cinq ans peut vivre à Paris rien qu'en courant après des songes et en les jetant sur le papier. À ces beaux esprits, d'une trempe si légère, les sages sont en droit de rappeler sans cesse le mot de Jérémie Bentham : « Notre ^{xix}^e siècle ne connaît plus qu'une chose : l'utilité. » Poètes, efforcez-vous de comprendre !

Ce pauvre Foulques ne comprenait pas. Voilà pourquoi il s'obstinait à cultiver des paradoxes dont la lecture déroutait toujours les abonnés du journal. Par exemple, il cherchait à savoir quels sont les esprits romanesques. En général, le vulgaire est porté à croire qu'un esprit romanesque, c'est-à-dire sujet à l'erreur, dévoyé, allant à l'aventure dans les ténèbres, est celui qui ne s'occupe pas de choses positives, réelles, utiles, ainsi que fait une

jolie femme ou un rêveur. Point du tout. Celui qui est romanesque, celui qui a la tête à l'envers, c'est l'homme d'affaires, l'homme de chiffres, l'ingénieur. – Qu'est-ce qu'un notaire à cravate blanche dans la vie ? Assurément ce qui n'y est pas. Si le ciel change d'aspect, si les roses fleurissent plutôt dans une saison que dans une autre, si l'amour est une grande chose, si l'art est un baume ou un enseignement, cet officier ministériel n'en sait rien. Le besoin de rédiger des contrats de vente ou des testaments sur papier timbré l'empêche de comprendre pourquoi il a été créé. Il meurt sans avoir vécu. – Sans doute une telle thèse peut se soutenir ; mais voyez comme elle doit être accueillie dans un certain monde !

Ces sortes d'extases plaisaient grandement à cet enfileur de mots. En voilà donc un qui, trente ans d'avance, et par pressentiment, avait le naturalisme en horreur. Pour bien accuser son antipathie à cet égard, je demande à citer un peu d'un des morceaux : *Rêves dans les nuages*. La chose a la forme d'un monologue.

Vous regardez ce beau nuage blanc dans l'azur du ciel, Flaminia. Il ressemble, dites-vous à un superbe portique. Le soleil fait flotter des oriflammes de pourpre et resplendir des panoplies d'or. Il est bâti pour un triomphe. Il consacre une gloire. – Vous vous trompez, Flaminia. Ce beau nuage me présente l'image d'un tombeau en ruines. L'herbe y croît, une herbe étrange, aux feuilles d'argent. Des vipères rouges s'égayent parmi des ossements. Un spectre soulève le couvercle. Quelle tristesse est répandue sur son visage ! Il semble pleurer sur le néant des choses humaines.

Vous souriez d'un petit air moqueur. Vous prétendez que c'est un portique. Je vous assure que c'est un tombeau. Mais le vent du soir se lève. Il va nous mettre d'accord. Le nuage s'évapore dans l'immensité. Nous pouvons partir, Flaminia. Nous nous dirons, cette nuit, que nous n'avons pas perdu notre journée, puisque nous l'avons passée à rêver.

Il y a dans Shakspeare et dans Molière deux personnages qui, à des titres divers, me paraissent éminemment sages. Ce sont Hamlet, qui, pâle, et la plume au vent, regarde passer les nuées, et ce grand flandrin

de vicomte dans *le Misanthrope*, et qui crache dans un puits, trois quarts d'heure durant pour faire des ronds. Le pédant Polonius prend en pitié le jeune prince, et il a raison, la belle et coquette Célimène a une fort mauvaise opinion du vicomte, et c'est très bien fait que de penser de la sorte. Mais je crois aussi qu'Hamlet n'a pas tort et que l'homme au puits agit prudemment. Ces deux derniers me paraissent résumer à eux seuls toute la sagesse humaine : le rêve de l'abrutissement. Hors de là tout est folie.

On voit que c'est là le thème favori de cet incorrigible rêveur. Il fait du doute et de l'ironie mordante sa poétique. Sous ce rapport, il aurait quelque parenté avec Jacques Leopardi, l'auteur des *Dialogues philosophiques*. Douter, toujours douter ! Au fait, il n'y a pas sur la terre deux hommes qui s'entendent, je ne dirai pas sur une opinion, mais sur ce qu'ils voient de leurs propres yeux. Une scène a lieu dans la rue. Un cheval s'emporte, un enfant est écrasé, un ivrogne chante, un charlatan pérore : cent témoins sont là. On n'en trouve pas deux qui s'accordent sur le fait. L'esprit du commun des fils d'Adam n'aperçoit que les apparences qu'il teint de ses propres couleurs.

Aimant par goût à étudier les infusoires en littérature, j'ai voulu examiner à la loupe les dix ou douze articles de journal qu'a laissés Foulques. Ainsi que je l'ai dit, il y a du talent dans ces pages. L'encre dont il se sert fournirait presque autant de couleurs que la palette d'un peintre de l'école hollandaise ; mais, au bout du compte, c'est invariablement le même thème ou mélancolique ou moqueur. On voit qu'il en veut au monde organisé. Il y trouve tout au plus mal, parce qu'on court au réel plutôt que de s'enrouler dans l'idéal. – Il est supposable, au surplus, que ce pauvre garçon avait assujetti sa propre existence à sa doctrine et que c'est pour cette raison qu'un jour, il y a vingt ans, il est mort à l'hôpital de la Charité, peut-être sur le même grabat où a fini Hégésippe Moreau.

IX

Vers 1845 ou à peu près, quand, au sortir du collège, M. Alexandre Dumas fils, tâtonnant, s'essayant, s'était hasardé à faire ses premiers pas en littérature, il avait, suivant la mode d'alors, commencé par un volume de vers. Vous savez, ce fameux premier volume qu'on fait à ses frais, qui ne se vend pas, dont on assomme ses amis et qui, pourtant, au bout de vingt-cinq années, devient introuvable. Le volume est intitulé : *Péchés de jeunesse*. Vous pressentez bien qu'il n'y peut être question que de notes tendres ou plaintives sur l'amour. Ces sortes de *Juvenilia* sont ce que Sainte-Beuve appelle quelque part « les dents de lait ». On laissa passer ce premier recueil sans y prêter beaucoup d'attention. Vinrent des nouvelles et deux ou trois romans taillés sur le patron des œuvres paternelles avec un peu d'analyse psychologique en plus. Ce n'était toujours que peu de chose quoique, en maint endroit, la griffe d'un jeune lion se laissât voir. Mais voilà qu'un jour, de l'un de ces récits, le conteur eut l'idée de tirer un drame ; voilà que, joué sur une des scènes de genre, ce drame, très hardi dans le fond et très nouveau dans la forme, fit tourner brusquement la tête à tout le monde. N'ayant en elle rien de banal, *la Dame aux camélias* méritait l'accueil qu'on venait de lui faire. On l'applaudit donc, mais non sans réserve, tant le public est lent à se décider dès qu'il s'agit d'adopter un nouveau venu. Les plus enclins à l'enthousiasme se disaient : « Qui sait ? ce n'est peut-être qu'un fait de hasard. Voyons-le venir. » En 1853, nouvelle prouesse : Alexandre Dumas fils, de *la Dame aux perles*, un autre de ses romans, fit sortir *Diane de Lys*. Ce fut tout à la fois le point de départ d'une nouvelle bataille gagnée et une brillante série pour le Gymnase. Aussitôt les préventions tombèrent et aussi les dernières résistances. Il n'était plus contesté qu'on eût devant soi un nouvel auteur dramatique de forte trempe.

Paris se rappelle encore la première représentation de *Diane de Lys*. Cette brillante soirée a eu toutes les allures d'un triomphe. Le rideau baissé, les applaudissements se faisaient encore entendre ; les fleurs pleuvaient toujours sur le devant de la scène. Se dressant de toute sa haute taille sur l'escalier qui mène au foyer, Alexandre Dumas père rayonnait d'un légitime orgueil et, les mains tendues à la foule, recevait les hommages qui s'adressaient à son fils. – « Ah ! dame, c'est la seconde génération ! » s'écriait-il en s'associant très logiquement à ce succès. On sait que, le lendemain, le feuilleton, celui de Jules Janin donnant le branle, a été unanime dans l'expression de l'éloge. Cependant il demeurait quelques Aristarques, esprits difficiles à satisfaire, qui blâmaient le coup de revolver final, expédient plus yankee ou plus russe que français. Il y en avait aussi qui, remontant à l'origine de l'ouvrage, trouvaient moyen de lancer une remarque d'une malignité toute parisienne. De ce nombre était un viveur d'alors, le comte de Briges, auquel j'ai entendu tenir ce propos : « Il paraît qu'il en est de *Diane de Lys* comme de la *Dame aux camélias* : ce serait, au fond, l'histoire d'une des maîtresses de l'auteur. Ah çà ! quand M. Alexandre Dumas fils n'aura plus de maîtresses, il ne fera donc plus de pièces ? » Mais, heureusement, un avenir, qui n'avait rien d'éloigné, a démontré au pointilleux gentilhomme combien sa remarque avait peu de fondement. *La Question d'argent*, *le Demi-Monde*, *le Fils naturel* et bien d'autres comédies de premier ordre ont fourni à ce sujet une réponse à laquelle il n'y a rien à répliquer.

Si j'insiste sur *Diane de Lys*, c'est que ce bruyant succès coïncidait avec l'apparition du *Mousquetaire*. En effet, les deux événements sont presque contemporains. En formant son plan, Alexandre Dumas père avait bien compté que son fils serait l'un de ses collaborateurs assidus.

« Est-ce que tu ne me donneras pas un coup de main ? » lui disait-il en descendant le plus possible au ton de la camaraderie. Mais, avec toute la déférence qu'il avait pour son père, qu'il n'a

jamais cessé d'entourer de la plus vive affection, le jeune homme se défendait d'obéir. D'abord, l'entreprise n'était point de son goût. Ayant déjà vu le chevaleresque auteur de ses jours ne pas réussir en tant que directeur de théâtre, puisque le Théâtre-Historique avait fait faillite, il craignait non sans quelque apparence de raison qu'un homme si peu adonné aux chiffres n'eût pas plus de chance comme directeur d'une feuille quotidienne. En second lieu, pour lui, personnellement, il ne se sentait aucunement porté à cet âpre et ingrat métier de journaliste, où un homme de cœur doit avoir à dépenser tant d'efforts pour arriver à de si minces résultats, quand il en obtient. Sa jeune expérience l'avait mis à même de voir de près cent galériens de l'écritoire qui sont condamnés par profession à improviser, tous les matins, pendant vingt-cinq ou pendant trente ans de suite, dix pages par jour, sachant bien d'avance que les dix d'hier sont perdues à tout jamais et que les dix d'aujourd'hui auront le même sort, ce soir. Quelle différence avec le livre qui a quelque chance de survivre ! Quelle différence plus grande encore avec le théâtre où une seule pièce qui réussit rapporte du même coup une réputation et une fortune ! D'ailleurs, il lui aurait répugné de découper, d'émietter et de volatiliser sa pensée ; aussi, par instinct, s'armait-il de ce cri qui, vers 1840, a été poussé par Félix Pyat : « La presse est un autre monstre de Crète qui dévore ce qu'il y a de meilleur dans la jeunesse d'Athènes. » Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'eût pas consenti à se laisser dévorer. Voilà pourquoi on ne lit pas son nom parmi les premiers collaborateurs du *Mousquetaire*.

Toutefois, un jour, dans le temps même où son nouveau succès lui donnait des loisirs, il ne se sentit pas la force de tenir rigueur à son père et il eut l'héroïsme de faire un article de journal. Entre nous soit dit, vu le thème et la dimension de ce travail, ce serait plutôt à classer parmi les articles de *Revue*. Mais peu importe l'étiquette à mettre au-dessus, ces pages ont paru dans le *Mousquetaire* (27 novembre 1853). Visiblement écrites en faveur d'un des artistes notables du moment, elles ont néanmoins un

caractère de critique générale qui leur donne du prix et fait qu'elles sont bonnes à consulter, même après trente ans. Cela a pour titre : *De la sculpture et des sculpteurs*. Comme forme, cette étude, sérieuse et piquante tout à la fois, rappellerait assez les merveilleux *Petits Traités* de Lucien, le Voltaire des Grecs.

Rien de plus charmant ni de plus élevé que le début. J'avais le projet d'insérer ces pages dans ce livre ; mais, comme l'auteur les a reproduites dans ses œuvres, elles n'auraient plus l'attrait de la nouveauté, et, dès lors, il deviendrait inutile de les rattacher à nos récits. Tout ce que je veux dire, c'est qu'Alexandre Dumas y fait voir combien il est peu facile de faire de la sculpture. Après avoir, un soir d'été, rencontré Clésinger aux Champs-Élysées, il se laisse amener par l'artiste à son atelier du bois de Boulogne, et, là, il est témoin des labeurs, de la patience, des efforts de génie qu'il faut faire pour tirer de la glaise un corps de femme. En ce temps-là, c'était sous l'empire, le statuaire songeait à faire son *Andromède*. Alexandre Dumas nous a donné le frisson en énumérant tout ce qu'il a fallu de nobles soucis à l'artiste pour venir à bout de la divine création. Finalement, après avoir lu son article, on était amené à répéter le mot de Denis Diderot à son ami Falconnet : « Il est cent fois plus facile de faire un bel enfant qu'une belle statue. » Et l'*Andromède* de Clésinger est une belle œuvre.

L'auteur de *Diane de Lys* s'est donc escrimé tant qu'il a pu pour faire une réputation à l'*Andromède*, et cela allait tout seul. On m'a conté qu'il devait renouveler les mêmes manifestations pour une autre conception du même artiste. Vous avez certainement deviné de quoi il s'agit. Tous les Parisiens ont pu admirer à l'aise cette immense statue équestre, puisque, par faveur spéciale, elle a obtenu d'être exposée pendant un bon bout de temps au milieu de la cour du Louvre. Était-ce bien un François I^{er} à Marignan, cela ? Pas trop. D'abord l'artiste avait donné au personnage et à son cheval des dimensions exagérées. Et puis, à bien prendre les choses, le roi chevalier était trop surchargé de rubans,

de broderies et de dorures ; c'était moins un soldat qu'un homme de cour. Il n'était pas sur le champ de bataille de Marignan ; il avait plutôt l'air d'aller à un rendez-vous avec madame de Chateaubriand ou avec madame d'Étampes. Pour tout dire, il ne plut à personne.

Non seulement ce François I^{er} ne plut pas aux Parisiens, mais encore il devint le point de mire de toute sorte de quolibets. Dans ces mêmes temps, il circulait, au Pays latin, une assez mauvaise chanson, folle, lubrique, grossière, mal rimée, mais qu'on chantonnait pour un oui, pour un non. Au moment où M. Désiré Nisard exhibait dans son cours la fameuse théorie des deux morales, les mauvaises têtes du quartier accouraient par groupes et chantaient *le Sire de Framboisy* pour étouffer sa voix.

Et M. Saint-Marc Girardin de s'écrier : « *Le Sire de Framboisy* est la *Marseillaise* des écoles. » Ce mot fit fortune et aussi un autre que je vais vous dire. À propos de la statue équestre de Clésinger, M. Jules Lecomte mit dans sa chronique de l'*Indépendance belge* :

— Cette statue ? Ce n'est pas François I^{er}, c'est *le Sire de Framboisy*.

Dieu sait si ce mot fut répété !

En effet, ainsi que cela ne manque jamais d'arriver quand une épigramme frappe juste, cette saillie d'un diseur de fariboles se prit à courir tout le long des boulevards, où il se trouvait encore bon nombre de causeurs. Il n'en fallait pas plus pour que le morceau d'art devînt tout à fait impopulaire. Disons aussi que la situation personnelle du sculpteur n'entraînait pas pour peu dans ce petit mouvement d'improbation. En 1848, au moment où avait éclaté la révolution de Février, Clésinger s'était posé en républicain intransigeant. Gendre de George Sand, il avait obtenu des commandes de Ledru-Rollin et ne parlait que de glorifier la nouvelle démocratie par le marbre et par l'airain. Or, après le coup d'État, ce farouche de radicalisme, se parant de la douceur et aussi de la docilité du mouton, ne se défendait guère de pac-

tiser avec l'homme qui venait d'égorger la République, pendant une nuit sinistre d'hiver. Et il devenait, sans nulle résistance, l'un de ses courtisans. C'était un fait que la conscience publique ne pouvait point digérer sans un peu d'embarras.

De son côté, Louis Bonaparte admirait fortement *le Sire de Framboisy*, et, pour le coup, personne ne s'en étonnait. Au reste, la chose mérite d'être consignée. Au commencement de janvier 1854, Clésinger, plein de ferveur, écrivait à Alexandre Dumas père une lettre dont nous détachons le passage suivant :

Mon cher ami,

Sachez que l'empereur est venu voir mon atelier, ni plus, ni moins que François I^{er} faisait pour Benvenuto Cellini.

Sa Majesté est restée une heure à regarder ma statue équestre de tous les côtés.

Puis elle est partie.

Il paraît qu'elle n'a pas été trop mécontente ; car, une heure après, j'ai reçu 10,000 francs.

Vous voyez que me voilà en fonds et que je puis travailler quelque temps pour rien.

Qu'est-ce que je dis donc pour rien ? pour le plaisir ! Est-ce que, nous autres, nous travaillons jamais pour rien ?

Pouvez-vous venir demain, au lieu de souper, déjeuner avec votre fils et votre fille au *Petit-Moulin-Rouge* ?

Je vous attendrai à onze heures.

Tout vôtre,

CLÉSINGER.

(*Mousquetaire* du 8 janvier 1854.)

Ce déjeuner en famille au *Petit-Moulin-Rouge* se rattachait, d'ailleurs, il est juste de le dire, à l'une des bonnes actions que méditait alors Alexandre Dumas père, à l'aide de son journal. Nous voulons parler des deux bustes d'Honoré de Balzac et de Frédéric Soulié, deux oubliés dont il était question de restaurer les monuments funéraires. Cela étant noté, laissons là le sculpteur dont nous n'aurons plus rien à dire, si ce n'est qu'après la

Révolution du 4 Septembre, touché une seconde fois par la grâce, l'Empire étant tombé et son François I^{er} doucement prisonnier à Wilhelmsöhe, il est redevenu un républicain plein d'ardeur. Ajoutons qu'il a demandé à sculpter les grandes figures de Lazare Hoche, de Kléber et de Marceau. Sur ces entrefaites, la mort l'a pris, cette même mort qui, en définitive, règle si bien le compte de tous les hommes.

En dehors de cette étude si remarquable d'Alexandre Dumas fils sur Clésinger, on n'a plus vu paraître dans le journal que quelques autres pages du même auteur sur un gymnaste d'alors, M. Roux, et accessoirement sur la nécessité pour l'homme moderne de travailler au développement de ses forces physiques. Sous ce rapport, l'auteur de *Diane de Lys* prêchait la théorie des Anglais et des Yankees, c'est-à-dire l'art de soigner ses muscles et d'arriver à pouvoir assommer un adversaire d'un coup de poing. J'ai vu, à peu près à la même époque, M. John Lemoine soutenir la même doctrine dans le *Journal des Débats*. Qu'est-ce que ce ver de terre qu'on appelle le fils d'Adam ? Un être qui a sans cesse à se battre avec tous les éléments et la nature entière, il ne faut pas l'oublier. Le mythe d'Hercule, d'ailleurs, nous avait déjà appris qu'il faut avoir de bons biceps.

M. Alexandre Dumas n'était pas journaliste et il ne consentait pas à l'être, ainsi que je l'ai dit. Très certainement nous y avons tous beaucoup perdu. Nul n'était mieux doué. En écrivant, il était clair, précis, rapide. Il savait ce qu'il disait et ne disait que ce qu'il voulait dire. À ces divers attributs joignez le réservoir d'un esprit intarissable, le mot qui part sans effort avec l'aiguillon et les ailes d'une guêpe. Point de doute qu'il n'eût fait époque dans la carrière, en se plaçant tout près des Armand Marrast, des Alphonse Karr et des Léon Gozlan ; mais il a préféré être Alexandre Dumas fils, l'auteur du théâtre que vous savez, de ces comédies, de ces drames que nous allons applaudir, tous les soirs, et nul ne soutiendra qu'il ait mal fait, au contraire.

Tout à l'heure j'étais amené à parler de l'abondance et du

piquant de son vif esprit. *Le Mousquetaire* me fournit à ce sujet un spécimen qu'on ne me blâmera certainement pas de mêler à ces confidences. En avril 1854, ayant à écrire à son père pour je ne sais quelle affaire (ne nous arrêtons pas à l'objet réel de l'épître), il le faisait dans les termes qui voici :

Paris, 5 avril 1854.

Mon *chair* père,

Je commence ma lettre exprès par une faute d'orthographe, afin de me créer un titre qui puisse me conduire, un jour, à l'Académie française.

.

ALEXANDRE DUMAS, *fils*.

Un peu avant lui, Charles Nodier avait fait quelque chose de semblable.

Edmond Viellot, l'un des secrétaires d'Alexandre Dumas fils, nous racontait qu'Alexandre Dumas fils lui disait un jour :

— Cinq ou six de ces messieurs du *Mousquetaire* ont beaucoup de talent. Comment ne voient-ils donc pas qu'ils se dépensent en détail ?

Il voyait ce que, nous autres, nous ne voyions pas.

En novembre 1853, M. Octave Feuillet était encore fort jeune. Il ne faisait que commencer à sortir de page ; mais il était aisé de prévoir que sa fortune littéraire serait des plus rapides, sinon des plus brillantes. Soit en collaboration avec Paul Bocage, son camarade de collège, soit seul, il avait déjà pris position au théâtre. Rien en lui sans doute n'annonçait un aiglon qui se serait envolé du nid de Shakspeare ni même de celui de Schiller ; pourtant rien non plus ne l'empêchait de se dire de la famille des hommes de 1830. Lui et son collaborateur avaient fait jouer au Palais-Royal plusieurs pièces assez bien tournées pour qu'elles eussent reçu un bon accueil du public. À l'Odéon, le gymnase de la jeunesse des Écoles, ils s'étaient essayés par un très beau drame de cape et d'épée, comme on disait alors. On n'a pas oublié *Échec et Mat*, un épisode de l'histoire d'Espagne, un mélange d'aventures galantes et de duels, avec les beaux costumes et les grands panaches de l'ancien régime. Non seulement le drame était très intéressant, mais encore il marchait avec une étonnante rondeur. À la vérité, pour le mettre tout à fait au point, Alexandre Dumas père y avait mis la main. Redressé par ce maître, l'ouvrage avait d'autant mieux réussi que le rôle principal, celui d'Albuquerque, était tenu par Bocage, qu'on ne cessait pas de désigner sous le nom de *grand Bocage*. Il vieillissait alors, le *grand Bocage*, mais il était toujours l'acteur chevaleresque et de haute mine qui avait insufflé la vie à tant de chefs-d'œuvre de l'École romantique. Un attrait du drame des deux jeunes gens avait consisté à avoir aussi pour interprète la belle mademoiselle Naptal, qui, dès ce début, donnait tant d'espérances. Comme cette représentation d'*Échec et Mat* avait lieu sur la fin du règne de Louis-Philippe, si favorable aux lettres, les deux jeunes auteurs étaient en droit de considérer cette soirée comme un triomphe, et c'en était un, en effet. Au reste, M.

Octave Feuillet ne s'était pas endormi sur ce premier succès. Allant du théâtre animé au proverbe et des scènes dialoguées au roman, il se multipliait et se faisait ouvrir les portes de la *Revue des Deux Mondes*, où, entre autres choses, il avait publié *Bellah*. Tant de labeur le menait ensuite au Théâtre-Français, où il faisait jouer ces jolies comédies de paravent qui lui ont mérité le surnom de *Musset des familles*. Moquerie à part, la carrière s'ouvrait devant ce jeune Normand, facile et toute pleine de promesses.

En ce temps-là, il courait de vingt-cinq à vingt-sept ans. Qu'on imagine une tête à la fois souriante et pensive, couverte d'une tignasse de cheveux châtons s'épaississant en larges tire-bouchons. Le sourire fin, la parole sympathique. Beaucoup de modestie et de politesse dans la tenue, ce qui commençait à devenir une chose rare chez les gens du métier. Avait-il de grandes visées ? Cachait-il sous son veston les ailes d'Icare d'un philosophe ou d'un rêveur ? Cela n'est pas à supposer. Je serais assez porté à croire qu'il s'est efforcé d'être autant que possible ce qu'on appelle un homme heureux, autrement dit un égoïste ou un sage. (L'un et l'autre se dit ou se disent, *ad libitum*.) Paul Bocage, son ami des premiers jours, assure qu'au sortir du collège, un peu avant 1848, gagné par les idées du jour, il professait volontiers des idées républicaines, et cela a dû être. Mais cela a dû être le retentissement obligé des études classiques, un fugitif écho de l'agora et du forum, le vieux jeu des Grecs et des Romains. Pour ce natif du pays où l'on fait du vin avec des pommes, ce ne pouvait être qu'un feu de paille. Probablement la vue du 15 Mai et le sanglant spectacle des journées de Juin, peut-être aussi les houles répétées d'une démocratie qui remettait chaque matin tout en question, ne pouvaient séduire ce quiétiste en quête d'une existence exempte de soucis. Aussi, dès le lendemain de l'apaisement, s'était-il jeté sans réserve dans l'étude des choses littéraires, bien décidé à n'être rien autre chose qu'un amuseur de salons.

Sous ce rapport, le sort l'avait favorisé. Pour presque tous

ceux qui se jettent en aveugles dans la profession littéraire, c'est toujours la vie orageuse et aléatoire de Villon. La mansarde, les deux repas du matin et du soir, l'habit, voilà quatre utopies qu'il s'agit de réaliser, et, au temps où la liberté d'action a le plus besoin d'espace, où la pensée a le plus de fougue. Pour lui, il n'a pas eu à user les forces de sa jeunesse dans ces luttes prosaïques. Il tenait à une famille aisée, avantage de premier ordre pour qui veut donner un corps à ses rêves. Tels et tels étaient condamnés par leur origine à fouler en batteurs d'estrade le pavé de Paris. Quant à lui, il savait où trouver un refuge. Pour vivre dans le calme, pour avoir plus de recueillement, il s'était retiré au fond de la verte Normandie, à Saint-Lô, dans la maison paternelle, où il s'arrangeait le meilleur des ateliers de poésie.

Ce fut donc de ce petit Abbotsford de Saint-Lô que partirent dix romans empreints de charme, dans lesquels abondent tout à la fois les paysages baignés par la Manche et les études psychologiques si curieusement fouillées des gentilshommes pauvres et des jeunes châtelaines tourmentées par leur amer désœuvrement.

Ce fut de là aussi que vinrent, à la suite, les drames en habit noir qui devaient enchanter le Paris du second empire. Ah ! je sais bien ce que chantait la critique, laquelle est tour à tour une sirène ou une harpie, c'est-à-dire toujours un monstre, je veux dire un monstre pour l'auteur ! Romans et théâtre, c'était charmant sans doute, mais ce n'est, tout compte fait, que du petit art. À ce sujet, on allait chercher dans le bric-à-brac de l'histoire la vieille formule dont on s'était servi jadis à propos de deux opéras-comiques fort applaudis : *Zampa* et *le Pré aux Clercs*. « Joli ! c'est fort joli ! Mais ce n'est pas de la musique, à proprement parler : c'est de la musiquette. » Et, par conséquent, d'Octave Feuillet, la presse et l'opinion faisaient une sorte de pendant à Hérold.

Je le répète, à l'époque où paraissait *le Mousquetaire*, le solitaire de Saint-Lô n'en était pas encore là. Vivant auprès des siens, il se garant des tempêtes de la vie, économisant son souffle,

soignant ses organes et réglant, non le vol, mais la marche de sa pensée comme un cavalier qui n'entend point que sa monture prenne le galop. Au demeurant, il n'y a qu'à le louer de tant de sagesse, puisque le public et lui-même s'en sont bien trouvés. Je n'ai donc pas à insister là-dessus, mais, écrivant l'histoire d'un journal, j'ai à montrer quels rapports ont existé, d'abord, entre l'entreprise d'Alexandre Dumas et l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Octave Feuillet et Paul Bocage ne s'étaient pas vus depuis le coup d'État du 2 Décembre, événement qu'il ne leur était pas possible d'envisager de la même façon. Si l'un le regardait comme une aventure salubre, l'autre le considérait comme le plus grand des crimes. Mais, se trouvant l'un à Paris et l'autre en province, ils ne pouvaient se chamailler sur la question, et les liens de l'amitié littéraire les tenaient toujours très serrés. Quand parut le journal de la Maison d'Or, le collaborateur d'Alexandre Dumas l'envoya à Saint-Lô, mais avec un mot amical auquel se mêlait un peu de blâme. C'était quelque chose comme le cri du Béarnais à Harambure. On va voir avec quelle délicatesse et quelle échappée d'esprit normand Octave Feuillet a répondu.

Avant tout, pour qu'on comprenne bien ce qu'il y a dans la lettre, il faut qu'on sache que, deux ou trois années auparavant, le jeune homme, malade ou isolé, avait été l'hôte d'Alexandre Dumas à Saint-Germain en Laye. On trouvera là dedans, d'abord, un tableau d'intérieur tracé de main de maître et des détails très précieux dans la vie intime de l'auteur d'*Antony*. N'oublions pas seulement que ces souvenirs doivent remonter à 1845, c'est-à-dire un peu avant l'installation du grand romancier à Monte-Cristo.

Je cite textuellement, bien entendu.

Saint-Lô, 16 décembre 1853.

À MONSIEUR ALEXANDRE DUMAS

Cher maître,

Voici un ingrat qui vous demande de lui ouvrir vos deux bras comme autrefois, comme au temps heureux où vous nous rencontriez, Paul Bocage et moi, courant la poste dans votre calèche italienne, et où vous nous enleviez au vol, un dans chaque main, en criant :

— Tiens ! ce sont mes enfants !

Ai-je dit que j'étais un ingrat ?

Non, non, ne me croyez pas, cher maître ; j'étais un absent, et rien de plus, grâce à Dieu ! Non, ce n'est pas de l'ingratitude qui me remue le cœur si profondément, au moindre souvenir de ces riantes années de ma jeunesse que vous honoriez et que vous charmiez de votre intimité. C'est l'absence encore qui me cause le regret d'avoir été un des derniers à connaître l'apparition du *Mousquetaire* et à vous en remercier. J'habite un pays du temps de Louis XIV, où le coche n'arrive qu'une fois la semaine, quand il fait beau, et où la lumière du grand foyer parisien ne parvient, comme celle de certaines étoiles à la terre, que plusieurs siècles après son essor. Il a fallu pour m'apprendre la bonne nouvelle littéraire, que Paul Bocage (bonjour, Paul Bocage !) m'écrivît : « Pends-toi, Crillon ! » ou quelque chose d'équivalent, comme : « Êtes-vous bête ! Pourquoi ne vous abonnez-vous pas au *Mousquetaire* ? Vous êtes donc bête ? » — Jamais je n'ai mieux aimé Paul Bocage que depuis cet affront qu'il a eu la bonté de me faire. Me voilà donc abonné au *Mousquetaire*, c'est-à-dire me voilà rivé par un nouvel anneau à cette chaîne d'or qui devrait être votre symbole comme celui de l'Hercule gaulois, à cette chaîne d'or qui suspend depuis tant d'années à vos lèvres une foule captive et ravie.

Mais quel singulier journal que le vôtre ! Non seulement *non est in eo virtus dormitiva*, mais encore il semble avoir la vertu de la triple essence du café : il donne la fièvre ; il fouette le sang ; il éperonne le cerveau ; il entraîne au travail : il a la vie, le mouvement et le diable au corps. Quel singulier journal ! — Par quel prodige d'activité et de fécondité pouvez-vous, cher maître, résoudre cet effrayant problème que vous vous êtes posé : « Préparer, chaque nuit, de votre main, un feu d'artifice à dix mille pièces, et le tirer, chaque matin, avec un succès toujours égal, et nous faire voir des étoiles en plein midi ? » Je n'y comprends rien, quant à moi, et je croirais volontiers, comme la plupart des imbéciles, que vous n'écrivez pas vos œuvres vous-même, si je connaissais quelqu'un qui fût capable de les écrire.

Suivent ici quelques compliments qui sont peut-être d'un ordre un peu banal, sur la difficulté de faire un journal quotidien et sur « la brillante pléiade de la collaboration ». Mais le correspondant, se moquant de ce qu'on appelle la transition, passe *de plano*, sans nulle préparation, aux qualités de cœur de l'illustre rédacteur en chef et il profite de l'occasion pour raconter comment il est l'obligé du grand homme.

Parmi ces souvenirs datés de votre cour de Saint-Germain, où vous succédiez à Jacques II, – il en est un qui m'est demeuré cher entre tous. Je venais de traverser notre capitale, et je regagnais à toutes voiles le pays où les pommiers fleurissent. J'étais souffrant, comme toujours, et je trouvai le moyen, inconnu jusqu'alors, de faire naufrage sur la côte de Poissy. Je vous connaissais à peine. Je n'en résolus pas moins, dans ma détresse, d'aller m'échouer à votre porte. – J'arrivai, – vous le rappelez-vous ? – sentimental comme une épave. Vous me reçûtes comme si vous aviez été le plus vieil ami de mon père. Votre villa me servit d'infirmier, et vous, maître, de sœur de charité. – Le lendemain était un dimanche ; ce souvenir m'est présent comme s'il était d'hier. – Chaque dimanche, vous aviez coutume d'inviter à votre table une vingtaine de convives pour varier avec les autres jours de la semaine où les convives s'invitaient eux-mêmes. Vous auriez, en effet, donné des leçons d'hospitalité à un Arabe. Votre maison ouverte à tous, au mendiant comme au prince (sans figure ! car j'y ai vu l'un et l'autre), me rappelait ces anciennes résidences chevaleresques où l'hôte était un être sacré, et dont la herse se levait, nuit et jour, avec respect devant le voyageur, – envoyé par Dieu. – Ce jour-là, vos convives étaient nombreux et choisis. Je vis paraître tour à tour Victor Hugo, Eugène Delacroix, Rachel, Duprez, Boulanger, Maindron, Préault et bien d'autres, célèbres ou ignorés ; car aux poètes et aux artistes qui venaient remercier leur maître ou serrer la main d'un frère d'armes, vous réunissiez toujours plusieurs pèlerins des deux mondes qui, entrés chez vous pour saluer, comme le disait un d'entre eux, un *monument vif* de notre pays, devaient en sortir avec le souvenir d'un ami. – Vous n'étiez pas encore installé dans votre féerie de Monte-Cristo ; vous habitiez une blanche villa dont la pelouse, entourée de bosquets, était suspendue sur les bords de cette admirable terrasse de Saint-Germain. Votre maison étant petite comme celle de Socrate,

vous aviez profité d'une magnifique soirée du mois d'août pour dresser votre banquet sur la pelouse. – Des fenêtres d'une jolie chambre tapissée de perse rose, où ma souffrance me reléguait, j'avais le spectacle de cette fête riante et somptueuse, où tant de beaux esprits épanchaient, pour leur seul plaisir, leurs dons et leurs trésors. J'entendais avec émotion ces voix, aimées du monde entier, retentir familièrement à mon oreille ; je croyais écouter des Génies conversant entre eux dans leur région surnaturelle. – Des amphores antiques, pleines de glace, étaient répandues sur le gazon. De grands vases d'or, aux formes orientales, servaient aux ablutions des convives. – Au loin, la belle vallée de la Seine, étendant des clochers de Saint-Denis à l'aqueduc de Louveciennes ses doux horizons, adoucis encore par le soleil couchant, entourait d'un cadre grandiose et charmant cette scène, qui me transportait tantôt dans un coin des toiles du Véronèse, tantôt sous les pampres du Décameron. – Ce fut une heureuse soirée de rêve et d'extase dont je vous remercierai toujours.

Cependant votre fils Alexandre, l'auteur de *Diane de Lys*, héritier de votre brave cœur comme de tout le reste, s'arrachait de temps à autre à toutes ces magies pour venir s'informer du malade, qui n'était plus qu'un heureux visionnaire. – Merci, Alexandre ; *si je n'y vois pas*, je me souviens. – Puis cette éblouissante fantasmagorie s'effaça peu à peu dans les ombres élyséennes d'une nuit d'été. Vos convives s'en allèrent et s'envolèrent, je ne sais. Vous seul, longtemps encore, au milieu d'un groupe plus intime que vous enchantiez de vos récits, vous ressembliez au conteur arabe prolongeant la veillée de la tribu sous le ciel étoilé du désert.

Que dites-vous de cette description d'un festin de poètes et d'artistes sur la fin du règne de Louis-Philippe ? Y a-t-il une page de Boccace qui vaille mieux que cela ?

Cependant le jeune naufragé poursuit son récit. Le lendemain, il partait de Saint-Germain pour la Normandie ; il partait dans la calèche d'Alexandre Dumas ; il allait rassurer son père, emportant dans son esprit le souvenir de cette fête qui avait été un enchantement pour ses yeux et pour ses oreilles. Mais ici il passe tout à coup du doux et du splendide au comique. Il dessine de face et de profil un type de contemporain que nous coudoyons

tous les jours.

Eh bien, le croiriez-vous, cher maître ? l'amertume ne devait pas manquer à cette coupe que vous m'aviez versée d'une main bienveillante. Je devais trouver des épines sous ces fleurs aimables dont vous aviez jonché ma jeunesse et parfumé mon souvenir.

Un homme se rencontra qui prit à tâche de m'en faire une couronne de martyr. C'était un bourgeois. Seulement il n'était pas mon ami comme le bourgeois dont Paul Bocage racontait récemment l'aventure. Il était mon ennemi. Pourquoi ? je l'ignore et lui-même l'ignorait. – C'était son destin. – Le bourgeois n'est pas, comme on se le figure généralement, un type inoffensif et bénin. Son apparence paternelle est trompeuse. Il a des griffes sous ses engelures. On a décrit à merveille le côté passif et bouffon de ce personnage ; mais il a une face agressive et redoutable. Il y a du Méphistophélès dans ce Cassandre. Ce bonhomme est méchant, et il l'est avec astuce.

Ce bourdon a du venin, et il le distille d'une manière savante. Je n'hésite pas à croire que son rôle en ce monde est providentiel comme celui du bourreau des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Que tout artiste, que tout homme intelligent qui aime à s'élever au-dessus du terre à terre de la vie matérielle s'interroge avec soin et regarde autour de lui : il a fatalement à ses côtés un de ces persécuteurs mystérieux dont la mission paraît être de mêler une goutte de fiel à nos joies les plus pures et le bruit d'un ricanement bestial à nos meilleures extases. Chacun le reconnaîtra : celui-ci dans un parent ; celui-là dans un ami ; la plupart dans leur portier. C'est l'expiation. Tout se paye ici-bas, – même les dons du ciel. L'imagination nous fait de la vie une fête radieuse ; mais, dans un coin de cette fête, il faut, – telle est la loi, – qu'il y ait un nain difforme et gouaillieur, une gargouille railleuse et monacale. C'est le bourgeois.

Dans la préface de *Tartufe*, Molière dit : « J'ai mis deux actes à préparer l'entrée de mon scélérat. » M. Octave Feuillet, aussi, a voulu faire un préambule avant de laisser venir en scène celui qui a été la cause de tous ses maux. Mais on va voir maintenant de quel crayon vif et alerte il trace la physionomie de cet être odieux, un rejeton de la mauvaise graine de Thersyte.

Le mien m'avait tourmenté dès mon enfance. Étranger à ma chère

ville natale, où cette espèce est inconnue, il y était venu on ne sait d'où. Je naissais, – il arrivait. Dès que je fus d'âge à faire rouler un cerceau sur la place d'Armes, le plaisir de cet homme fut d'enlever mon cerceau au bout de sa canne. Naturellement je me mettais à pleurer ; alors, satisfait de son succès, il me rendait mon cerceau, en me traitant de criard. – Un autre jour, je passais dans la rue. Il m'appelait.

— Eh ! mon petit ami, écoute donc !

J'accourais, ma casquette à la main :

— Monsieur ?

— Que tu es laid !

Et il riait à se pâmer.

Il y avait, à cette époque, dans notre petite ville, une façon d'idiot, qui n'allait point dans ce qu'on appelle le monde, mais qui était riche et bien vêtu, et qu'on voyait, tous les jours à la même heure, exécuter un certain nombre de tours sur la place d'Armes. Mon bourgeois s'était fait, je ne sais trop pourquoi, un camarade de cet imbécile. Ils se promenaient ensemble, et ce qui me mortifiait le plus, c'était de voir rire l'imbécile toutes les fois que je tombais sous la patte de l'autre.

Bref, le futur auteur de *Monsieur de Camors* fait voir comment, à mesure qu'il sortait de l'enfance, il était devenu le jouet et même le souffre-douleur de ces deux drôles. Passons sur ces incidents et arrivons à l'époque où M. Octave Feuillet commençait à être un homme. Il est bien entendu que l'implacable bourgeois ne lui laissait aucun répit. Un étudiant qui se laissait aller déjà à ses instincts de littérateur, quelle belle aubaine pour un sot de petite ville !

... Quand je revenais de Paris, à l'époque des vacances, c'était lui qui m'attaquait sur ma mise, sur la forme de mon chapeau, sur mon lorgnon. Mon lorgnon surtout lui tenait au cœur. J'avais beau dire que j'étais myope, et le prouver devant un conseil de révision. – « Pourquoi ne porte-t-il pas de lunettes ? » répondait le bourgeois. Plus tard encore, lorsque je renonçai à l'étude du droit, ce fut lui qui parcourut la ville en criant sur tous les tons : « Que voulez-vous ! c'est un jeune homme perdu ! Plaignons sa famille, et surtout, ajoutait-il *in petto*, ne la consolons pas ! »

Mais la période de mon existence où je me vis plus particulièrement en butte à l'hostilité de ce personnage fut celle où j'eus l'honneur de faire votre connaissance. C'était une bonne fortune dont je n'avais garde de me taire.

— Bon ! dit le bourgeois, voilà pour l'achever ! Il connaît Alexandre Dumas ou, du moins, il prétend le connaître ; car, pour moi, j'en doute. Mais voyons.

Et, là-dessus, il me posait à haute voix, au milieu de quelque dîner de cérémonie, les questions suivantes :

— Vous connaissez Alexandre Dumas ?

— J'ai cet honneur, monsieur.

— Vous a-t-il fait manger du bifteck d'ours ?

Je ne répondis pas et mon homme ricanait avec un voisin. Puis il reprenait :

— Comment, jeune homme, vous ne buvez pas ? Pour un gaillard qui a hanté Alexandre Dumas, vous êtes bien sobre !

— Monsieur Dumas ne boit que de l'eau, monsieur.

Ici, nouveaux ricanements d'incrédulité. Un moment après, en me voyant fumer un cigare :

— Ah ! ah ! vous fumez maintenant comme un paquebot, jeune homme ! La société d'Alexandre Dumas a porté ses fruits !

— M. Dumas ne fume jamais, monsieur !

— Ah ! vous me direz peut-être aussi qu'il n'a pas de collaborateurs dans ses caves ?

— Je vous le dirai, n'ayant vu d'autres collaborateurs dans ses caves que son cuisinier, qui était un homme de mérite.

— J'en étais sûr, reprenait alors le bourgeois en hochant la tête, il ne connaît pas Alexandre Dumas.

Vous dire, mon cher maître, en vertu de quoi ce faux bonhomme s'était persuadé que vous étiez un professeur d'orgie, je ne le saurais. Ce que je soupçonne, c'est que cette race féline n'est pas aussi crédule qu'elle affecte de l'être. Elle accueille, à la vérité, avec enthousiasme, tous les sots commérages que l'envie répand sur le compte des célébrités contemporaines ; elle répète que madame Sand se montre à cheval sur les boulevards habillée en homme, dans la compagnie de M. de Lammenais, habillé en femme, apparemment ; elle répète que vous avez vos caves remplies de jeunes manœuvres qui écrivent des romans, tandis que

vous sablez le champagne dans les étages supérieurs ; elle répète que Clésinger moule ses chefs-d'œuvre sur nature, et que tout le talent de Meissonnier se borne à colorier des daguerréotypes ; elle le répète parce qu'il lui plaît de rabaisser tout ce qui s'élève au-dessus du niveau d'une pièce de cent sous. Mais elle ne le croit pas. Ces prétendus jobards sont des basiles.

Pour revenir à mon bourreau, il fit, il y a quelques années, un voyage à Paris.

— Eh bien, farceur, me dit-il au retour, connaissez-vous toujours Alexandre Dumas ?

— Toujours.

— Vous avez de l'aplomb. Il n'existe pas.

— Comment, diable ?

— J'arrive de Paris, je sais ce que je dis. Alexandre Dumas n'a jamais existé. C'est Charpentier qui l'a inventé.

— Qui ça, Charpentier ?

— Charpentier, l'éditeur, parbleu !

— Comment ! mais il n'a pas même édité une ligne de Dumas, que je sache !

— Bah ! bah ! c'est une spéculation de librairie. Je reviens de Paris, jeune homme : vous êtes bloqué. Ne connaissiez-vous pas aussi *Jérôme Paturot* par hasard ?

Et il riait avec son camarade.

Ne pouvant lui prendre sa vie, ni lui offrir la mienne, attendu qu'il était couvert de cheveux blancs (lesquels étaient faux, comme je l'ai su depuis), j'aurais préféré un exil dans le pôle au voisinage de ce voisin-là, si je n'avais été soutenu contre une telle persécution par la sympathie éclairée de mes compatriotes, parmi lesquels j'ai le bonheur de ne compter que des gens que j'honore et que j'aime et qui veulent bien me le rendre. Je pense que le méchant succès de ces tracasseries avança ses jours. Ce monstre est mort. Il n'a pas, grâce au ciel, laissé de postérité, et j'éprouve une joie sans mélange à outrager sa cendre. Il ne faut pas oublier – ô justice humaine ! – que son camarade suivit son convoi en riant à gorge déployée.

Là finit cette lettre d'Octave Feuillet, un chef-d'œuvre d'humour et qu'on nous saura gré, j'espère, d'avoir tirée de l'oubli.

Par malheur, c'est la seule fois que le charmant écrivain ait donné de sa prose au *Mousquetaire*. Ne voulant pas se prodiguer, il s'est consacré tout entier à ses romans et à son théâtre, et il n'y aura qu'une voix pour reconnaître qu'il a bien fait. En esprit sagace, il aura su mesurer des yeux combien est ingrate et vaine la fonction de journaliste. Faire un article tous les jours, pendant vingt ans de suite, c'est se condamner de gaieté de cœur à un épuisement graduel et à recevoir ensuite de la part de ceux qui vous ont lu, suprême ingratitude ! le reproche d'impuissance. Le solitaire de Saint-Lô avait sans doute deviné qu'il y avait mieux à faire en rassemblant tous ses moyens dans l'élaboration de vingt ouvrages, longuement, lentement médités, et c'est pour s'être conformé à cette sage discipline qu'il est arrivé à occuper l'un des premiers rangs au théâtre, dans le roman et à l'Académie française.

Il y a eu, du reste, au *Mousquetaire*, des collaborateurs intermittents du même genre ou, si vous le voulez, des correspondants, rédacteurs d'un jour. M. Maurice Sand a été de ceux-là. On a publié de lui deux articles, mais un peu enfantins, je veux dire sur des sujets peu sérieux. Celui-là aussi paraît avoir eu peur de cet ogre qui s'appelle le journal. Parmi ces mêmes intermittents, je rencontre en outre le nom d'un noble réfugié napolitain, le comte Ricciardi, un libéral de vieille date, un ami des frères Bandiera. Vivant chez nous en exilé, il avait envoyé une étude sur Leopardi, le dernier des grands poètes de l'Italie moderne.

En 1854, Leopardi, génie si original, n'était guère connu en France que par quelques *Dialogues des morts* traduits dans la *Revue du Siècle*, un recueil saint-simonien, et par vingt pages de Lamennais. Je me trompe, il y avait aussi quelques beaux vers d'Alfred de Musset :

Ô toi qu'appelle encor ta patrie abaissée,
Dans ta tombe précoce à peine refroidi,

Sombre amant de la Mort, pauvre Leopardi !...

Depuis lors, M. Valery Vernier a donné une excellente traduction des poésies complètes de ce fils du Dante ; mais, à l'époque dont nous parlons, paresseux ou trop poussés au dédain des choses de l'étranger, nous ignorions à peu près tout de ce noble esprit. Dans son Étude du *Mousquetaire*, M. J. Ricciardi faisait connaître ce qu'il y a dans Leopardi, un poète de haute taille, archéologue d'un grand savoir et, à cause des *Dialogues philosophiques*, un penseur qui se rapproche de Machiavel et de Campanella. Le morceau, en partie traduit, montre le Tasse, prisonnier, conversant avec son Génie, qui est venu le visiter dans sa cellule. Ce mouvement, tout nouveau, est, sans contredit, d'un très bel effet.

XI

Méry ! Méry ! Allez-vous donc aussi nous parler de Méry ? Eh ! mon Dieu, je le sais, on a tant écrit sur le Phocéén, on a fait si souvent sa biographie, on a tant cité ses poèmes, vanté ses romans, joué ses drames, chanté ses opéras, répété ses mots, qu'il ne serait guère possible d'être neuf à ce sujet, ni même imprévu. Sans doute ce vétéran de la génération de 1830 ne doit plus être pour les hommes d'aujourd'hui qu'un de ces noms devant lesquels on s'incline, mais auxquels on ne s'arrête pas. En juin 1886, M. Maspéro, conservateur du musée de Boulaq, a découvert dans des fouilles une momie entourée de bandelettes sacrées. À force de déchiffrer les hiéroglyphes qui s'étendent sur ces vestiges du passé, il a découvert que ce n'était autre que Ramsès II, c'est-à-dire Sésostris, le plus grand des Pharaons. La nouvelle a été vite transmise à l'Europe. Jadis, à l'annonce d'une telle découverte, tous les savants du continent européen eussent exulté de joie. Mais en quoi la momie de Sésostris peut-elle importer à l'Europe moderne ? Tous ceux qui rampent aujourd'hui sur cette partie de la croûte terrestre ont bien d'autres chiens à fouetter. Au surplus, les nouvelles générations ne veulent plus entendre parler de fétiches. Même indifférence dès qu'il s'agit d'un ancêtre. Ç'a été un esprit merveilleux, dites-vous ? Il a charmé nos pères, enchanté notre France et les deux mondes ; il a chanté nos gloires après la défaite, combattu l'ancien régime, flagellé les abus ; il nous a appris l'extrême Orient que nous ignorions, et, pendant trente années de suite, il a prodigué à travers notre pays les trésors de l'imagination la plus séduisante qui fût jamais. Tout ce qu'il vous plaira. Ce Méry est une curieuse figure d'autrefois. Qu'on le monte en camée comme on le fait pour les antiques trouvés à Égine ou à Pompéi. Mais n'en dites plus un mot, s'il vous plaît. Voilà près d'un quart de siècle qu'il a cessé d'être de ce monde. Les gens d'aujourd'hui n'aiment pas à lire les épitaphes.

Ces choses-là, je les ai entendues. C'étaient les Jeunes qui parlaient. Peu m'importe : j'insiste. Puisqu'il a été un des collaborateurs marquants du *Mousquetaire*, il a droit de figurer dans cette galerie. Il était l'un de ceux qui se montraient le plus assidûment à la Maison d'Or. À cette époque, il était sexagénaire. Était-ce une raison suffisante pour qu'il parût être un vieillard ? Un de ses contemporains, H. de la Touche, l'auteur de *Fragoletta*, avait dit de lui-même, un jour qu'on le raillait sur sa verdeur : « Je n'ai pas quarante ans, j'ai deux fois vingt ans. » Méry, non plus, n'avait pas soixante ans. En le voyant, en l'écoutant surtout, nul n'aurait osé les lui donner. Il avait deux fois trente ans, et trente ans, c'était beaucoup dire : à certains jours, on aurait constaté en lui la déraison printanière d'un enfant mêlée à la fougue d'un éphèbe.

Il n'était pas beau. Il ne l'a jamais été. Mais, à en croire les portraitistes, les reflets du génie illuminent toujours le masque d'un poète ou d'un artiste. Théophile Gautier avait-il entrevu les mouvements de cette flamme ? On sait qu'il a dit de Méry que c'était le *Christ des Singes*. Le mot était plus coloré que vrai. En 1853, le poète se tenait toujours droit comme un I. Les cheveux commençaient à blanchir ; la figure, très maigre, un peu creuse, était parcheminée ; la parole s'échappait parfois dans une sorte de sifflement, attendu que les dents s'en allaient. Mais que d'esprit dans les yeux et que de finesse dans le sourire ! Sans être un dandy, l'auteur du poème d'*Herculanum*, rompu à la vie élégante, se tenait toujours en homme du monde, en ayant bien soin de ne pas trop s'écarter de la mode. Si, l'hiver, il se couvrait d'épais manteaux, l'été, il s'habillait de couleurs voyantes, avec un chapeau blanc sur la tête et une rose à la boutonnière. Ajoutez un lorgnon et des gants frais. Qui pourra voir un Nestor dans tant de jeunesse ?

Toutes les fois qu'il venait nous voir, on s'empressait de faire cercle autour de lui. Il ne causait pas, il s'épanchait dans des monologues. Ah ! ce n'étaient pas de ceux que Coquelin cadet a

plus tard promenés à travers les salons de Paris. Non, c'étaient d'étranges et d'inénarrables fantaisies sur le premier sujet venu, le plus ordinairement roulant sur un paradoxe, cherchant le contre-pied des choses acceptées. Cependant, il était bien entendu qu'il avait deux ou trois thèmes de prédilection, et, par exemple, l'Inde et la Chine. Ces terres lointaines, il s'amusait à les peupler pour nous éblouir de monstres et de prodiges, et il s'animait en étalant devant nous cette poésie conjecturale avec autant de facilité qu'un peintre en met à charger sa palette de couleurs variées et qui se contredisent. Il parlait et l'on faisait silence. Non, je me trompe, il n'avait pas ouvert la bouche qu'il s'élevait des groupes un tonnerre d'éclats de rire. Que voulez-vous ? Faire rire les jeunes gens, c'était la joie de ce doyen.

Dans ces sortes d'improvisations, il se révélait en comédien consommé. Pas un des vieux routiers de nos théâtres n'aurait pu lui en revendre sur la mimique. Je me rappelle qu'une fois il se mit à faire tout à coup le procès à Molière, oui, à Molière, le saint des saints en fait d'art dramatique, une idole à laquelle personne n'a jamais osé toucher. Comme je m'étonnais d'une telle sortie, comme je me récriais même, il se tourna plus particulièrement de mon côté pour se livrer à la critique.

— Un moment ! dit-il, je suis de votre avis et je ne suis pas de votre avis. Molière est le plus grand des poètes comiques de tous les temps et de tous les pays. Chez nous, il a un culte. Eh bien, je vais vous dire, je n'aime pas Molière, moi. Oui, j'en conviens, c'est un grand homme. Et qui donc oserait soutenir que ce n'est pas un grand homme ? Poquelin ! le bon sens, l'esprit, l'observation, le génie ! Total : le grand homme par excellence ! Ah ! nous sommes tous d'accord là-dessus, n'est-ce pas ? Mais voyons, il est un point sur lequel je me sépare de vous ; c'est à propos des seringues de M. de Pourceaugnac. Pourquoi donc le divin Molière a-t-il mêlé tant de seringues à sa prose et à ses vers ? Pourquoi donc ? Répondez, vous, Ville de Paris, qui lui avez voté une statue en bronze ! Je sais bien ; il s'était donné

pour mission de blaguer les médecins de son temps. La Faculté fait des médecins qui sont des ânes, et ces ânes, par ignorance, tuent des malades qui sont déjà à moitié morts. Mais que pensez-vous donc des médecins ? Est-ce que, dans notre société, si profondément matérialisée et opaque, les médecins méritent toujours les épigrammes qui étaient de mise, il y a deux cents ans, à l'époque où la belle madame de Montespan faisait des couches vraies et de fausses couches, et où Louis XIV avait la diarrhée ? Est-ce juste, ce majorat de plaisanteries ? Depuis 1789, jusqu'à nos jours inclusivement, il nous est permis de suivre les médecins des yeux. Que d'hommes utiles ! Que d'hommes illustres ! Otez-moi donc le spectacle des seringues, je vous prie. Elles m'offusquent ! elles offensent mes regards ! Ah ! les médecins ! Est-ce que, depuis Louis XI, on peut se passer de médecins ? La littérature crèverait d'indigence, si elle avait sur les médecins les idées que professait là-dessus notre grand Molière. Le seul homme que Maximilien Robespierre, ce Socrate poudré à frimas, pouvait souffrir à côté de lui était un médecin. Voyez donc ce que seraient les girondins sans Cabanis, leur ami, leur complice ! Napoléon, sans Corvisart, n'aurait pas vécu un an après le couronnement ; c'est moi qui vous le dis et vous savez, vous, républicain, que je suis le type du bonapartiste de 1815. Mais les médecins, comment se passer d'eux dans la société moderne ? Si Alfred de Vigny a eu un succès, c'est quand il a fait *Stello ou la Consultation du Docteur noir*. Que serait-ce que Léon Gozlan sans *le Médecin du Pecq* ? Allons, ôtez-moi donc, encore une fois, vos seringues, je vous en supplie. Triomphe de M. Honoré de Balzac : *le Médecin de campagne*. Et Louis-Philippe, qui ne voyait que par les yeux du docteur Marc, et Armand Marrast, votre ami à vous et à moi, qui disait : « Après mon père et ma mère, le docteur Bouilhaud est celui auquel je dois la vie. » N'est-ce donc rien, cela, hein ? La moquerie de Molière ! Vous qui êtes porté à l'analyse, écoutez. Jetez les yeux sur une matinée de Paris, cette immense ruche d'abeilles où il y a tant de frelons,

et regardez ce qui se passe. Quel est l'homme qu'on attend le plus dans les quatre mille rues qui forment les alvéoles de la capitale ? Mon cher, ne nous y trompons point : ce n'est pas le poète, ce n'est pas le boulanger, ce n'est pas le peintre, ce n'est pas le musicien, ce n'est pas le facteur de la poste aux lettres, pourtant si désiré ; ce n'est pas même le prêtre. Non ! non ! c'est le médecin ! Et vous voyez bien qu'en dépit de son abondance de seringues, Molière va contre l'opinion publique en ridiculisant les médecins. Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis ? Est-ce que vous êtes du parti des seringues ?

Il aurait fallu avoir un sténographe pour recueillir ces improvisations toujours frivoles, mais dans le tissu desquelles il se trouvait immanquablement quelque chose de précieux. Méry s'élevait jusqu'aux sommets de la philosophie platonicienne quand il se mettait à analyser la misère des riches de Paris, ces malheureux qui n'ont plus d'appétit et qui sont rongés par l'ennui. « Ô pauvres, restez pauvres ! s'écriait-il en finissant ; vous êtes trop vengés ! » Tout cela, par moments, il le détaillait aussi en vers, quand l'envie lui en venait ; mais, pour le coup, le morceau n'était jamais d'une bien grande étendue, ce qui en doublait le prix. On a copié pour l'album des femmes du monde les huit vers écrits le lendemain de son arrivée à Gênes, en 1834.

Bienheureux est l'homme indigène
Qui du ciel a reçu le don
De dormir dans l'état de gêne,
Que cause un pareil abandon !
Comme un éléphant sur un arbre
J'ai passé ma première nuit ;
À Gênes, on fait tout de marbre,
Jusqu'aux matelas de mon lit !

Méry, qui le croirait ? a voulu être, un jour, une tête grave. Il s'est occupé alors d'architecture et d'édilité. C'est bien lui le premier qui, à la vue de ce Paris où nous nous marchons sur les pieds les uns des autres, a demandé qu'on donnât plus d'espace

et plus d'air à la voie publique, en établissant sur la longue ligne des boulevards une série de ponts suspendus. Évidemment on appliquera, un jour ou l'autre, les idées qu'il a émises alors ; mais, en juillet 1854, Paris disait : « Voyez donc ce poète qui veut gâter la physionomie décorative de la grande ville ! quel fou ! » Il s'adresse à Alexandre Dumas comme au seul homme [de son] temps qui fût en état de le comprendre.

Un jour de ce second hiver qu'on appelle le printemps, nous déplorions, vous et moi, le sort de ces infortunés passants dont nous faisons partie, de ces ombres stygiennes mélancoliquement stationnées sur un côté du boulevard, et attendant une minute peu dangereuse pour le traverser quand la pluie et la boue fonctionnent dans un tourbillon d'hommes et de chevaux. Vous vous souvenez aussi que nous avons cru trouver, ce jour-là, un remède à ce mal et à ce péril, qui vont grandir, chaque jour, et prendre ensuite des proportions inattendues, quand on fera des Expositions universelles. Ce remède est la chose la plus simple du monde : il s'agit de faire pour les boulevards ce qu'on fait pour les rivières. Il faut des ponts aux grands courants de la foule comme aux grands courants d'eau. C'est toujours l'œuf éternel de Christophe Colomb.

Là-dessus, il expose qu'un jeune architecte de sa connaissance, M. Ferdinand Bouquié, 6 rue Laffitte, a tracé des plans qu'on pourrait utiliser. L'un d'eux figure une passerelle si légère, si gracieuse, si déliée, qu'elle serait comme un point invisible sur l'immense ligne des boulevards et n'altérerait en rien la pureté de la perspective. Par exemple, jetée entre le passage Jouffroy et le passage des Panoramas, cette passerelle rendrait de continuels services à la circulation et préviendrait mille accidents de premier ordre. Mais à quoi bon s'escrimer là-dessus ? La routine ne permettra pas qu'on adopte cette innovation.

Ici, Méry rappelle qu'un ingénieur français, M. Brunel, a attendu bien longtemps son essor à Paris et que, ne le voyant pas venir, il s'en est allé à Londres, où il a trouvé des capitaux pour faire le tunnel de la Tamise. Un autre ingénieur, M. Andraud,

inventeur par excellence, attend depuis quinze ans et présente des Mémoires aux yeux à lunettes et aux oreilles sourdes des Académies. De là un merveilleux couplet, qu'on relira avec plaisir.

Qui nous délivrera des Académies, ces chapelles de grands enfants ? Athènes et Rome n'avaient point d'académies, et elles ont fait le Parthéon, *Prométhée*, *Cedipe*, *Antigone*, le temple de la Victoire aptère, le Panthéon, la voie Appienne, le portique d'Octavie, le Colysée, l'*Énéide*, un peuple de statues, un firmament de vers, une forêt de colonnes, un monde de temples. Elles ont tout fait, tout créé ; elles ont été les plagiaires de l'avenir en nous condamnant à une perpétuelle imitation. Mais nos Phidias et nos Ictinus se morfondent à ne rien faire !

Dans ce même *Mousquetaire*, qui a remué bien plus d'idées qu'on ne pense, Méry s'élève contre la popularité en matière d'art. Qu'aime donc la foule en fait de vers ? Ce ne sont ni les Adieux d'Hector à Andromaque, ni les *Amours de Didon*, ni l'*Orestie*, ni les *Feuilles d'automne*, ni les *Méditations poétiques* ; c'est quelque chanson stupide comme : *Au clair de la lune*, où l'on fait rimer le dernier mot avec *plume* ; c'est *Malbrouck s'en va-t-en guerre* ; c'est *le bon roi Dagobert*. — Conclusion : le suffrage universel ne pourra jamais exister en littérature. — Une autre fois, dans ce même journal, où j'avais fait un article sur Meyerbeer, que j'avais surnommé Sa Sonorité, il m'écrivait une longue lettre d'éloges pour me dire que c'était bien de crier contre la musique allemande, « laquelle abuse du cuivre ».

— Revenons à Rossini, disait-il, et écoutons, à genoux, la *Sémiramide*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Quiconque n'admire pas la *Sémiramide* n'est pas un honnête homme.

Pour finir sur cet incomparable esprit, si richement doué, si prodigue de son génie, si varié, si original, si amusant et si volé, et si injustement, je citerai celui de ses quatrains qu'il aimait le plus, parce que, disait-il, tout s'y trouvait en très petits vers.

Hormis l'amour, dans ce monde,
L'amour, céleste démon,

Tout est vanité profonde,
Comme l'a dit Salomon.

Ça paraît très simple, ces quatre vers sans nulle prétention. À première vue, on serait tenté de confondre ce quadrigue de petits vers avec la grossière et inepte poésie dont les confiseurs de la rue des Lombards entourent leurs bonbons, la veille du jour de l'an. Mais ayez un peu de sang-froid ; relisez le quatrain, méditez-le et vous ne tarderez pas à voir combien il renferme de sagesse. – L'amour ! l'amour ! rien que l'amour ! Tout ce que les artistes font en matière de poème, de sculpture, de musique, de peinture, de danse, de rhétorique et d'horticulture ne va pas à une autre conclusion que celle qui est indiquée par notre rapsode. – L'amour ! l'amour ! Un matin, en déjeunant avec moi, il me disait, mais très gravement :

— J'ai lu les *Mémoires d'Outre-Tombe* comme tout le monde. Ce qui m'a frappé là dedans, c'est que Chateaubriand, désabusé de tout, ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir pas été assez amoureux.

Un soir, chez madame G*** de F***, on lui donne, en guise de bouts rimés, l'air fameux : *Au clair de la lune*, et, en moins de cinq minutes, il l'agrandit et le transforme de façon à en faire une paraphrase du fameux : *Enrichissez-vous* de M. Guizot. La chose est assez remarquable pour être reproduite ici.

En me promenant... au clair de la lune,
Hier, j'ai rencontré... mon ami Pierrot.
Il m'a dit : « Mon cher, laisse là ta plume ;
C'est bon tout au plus... pour écrire un mot.
L'art est enterré ;... sa chandelle est morte
Et les écrivains... n'auront plus de feu.
La Bourse est à nous ;... elle ouvre sa porte.
Boursicotons donc... pour l'amour de Dieu. »

Dans le même salon, on avait donné au poète les huit rimes suivantes : *crie, vie, sort, mort, fête, faite, deuil, œil*. Et il impro-

visa ces huit vers assez beaux pour figurer dans l'*Anthologie grecque*.

On entre, on crie,
Et c'est la vie.
On crie, on sort,
Et c'est la mort !
Un jour de fête,
Un jour de deuil...
La vie est faite
En un clin d'œil !

Un jour, le *Mousquetaire* a publié : une *Chasse au tigre*, sous le nom du charmant poète. Il faut vous dire, d'abord, que cette chasse commence dans l'hiver de 1835 à 1836, au Théâtre-Italien, pendant une représentation des *Puritains* ayant pour interprètes la Grisi, Lablache et Tamburini. Grâce à l'intervention du duc de Choiseul, Méry est mis en rapport avec un noble étranger, que la musique du divin Bellini venait d'endormir. Cet étranger n'était autre que sir William Bentinck, le roi de l'Inde, après le Soleil. Ce gouverneur du grand empire arrivait de Calcutta pour voter, à la Chambre haute, où le ministère anglais d'alors avait besoin d'une voix de plus. Il y avait une question de cabinet sous jeu.

Entre le poète et l'homme d'État, il ne s'agissait pas de politique, mais seulement de tigres et d'éléphants, terribles troupes dont l'auteur d'*Héva* s'était constitué le berger. Ce fut d'après les récits de l'Anglais que Méry construisit son récit. On avait signalé la présence de deux tigres dans les ruines de la vieille pagode de Senipoor, à deux milles de Calcutta. Toute la maison du gouverneur des Indes battit des mains. Depuis longtemps, on n'avait flairé le tigre de si près. Le plan d'une chasse fut improvisé pour le lendemain.

Parlez-moi d'une pareille chasse ! Un paysage splendide, un grand soleil ou une grande ombre ; des horizons couverts de lames d'or ; de

larges ruisseaux d'une eau vive ; des plaines d'euphorbes et d'aloès ; des jardins de balsamines et de pavots rouges ; des bouquets de bananiers largement épanouis ; des perspectives mystérieuses ; d'immenses tapis de velours en gazon ; des ruines sans histoire ; des temples sans nom ; des nuages d'oiseaux couleur d'émeraude ; des solitudes où Dieu parle ; des forêts mornes où l'homme se tait ; puis, au moment imprévu, un monstre superbe bondit sur les jungles. Tous les cœurs se serrent. La bataille commence. L'action enflamme l'air. Les doigts tremblent à la détente des carabines. La terre palpite sous le pied des éléphants !

Comparez cette grande chasse indienne à nos mesquines chasses au cerf, sous un ciel de pluie, entre deux horizons de brouillard, sur un terrain détrempé par la fange, près d'un étang gris aux eaux plates ; et, au bout de ces tristes accessoires, un pauvre cerf, animal inoffensif, herbivore, mélancolique, amoureux, père de famille, qui verse des larmes, meurt sous un coutelas, et sert de pâture à une meute de chiens enragés !

Au cours de ce même récit, le narrateur, sans s'échapper dans une digression oiseuse, explique comment les grands fauves s'écartent, chaque jour, un peu plus des villes anglo-indiennes et se rapprochent des déserts. Déjà les rives du Gange retentissent du bruit des machines. Il y a çà et là de l'artillerie. D'ailleurs, les éléphants se sont assujettis à l'Européen et cela contrarie beaucoup les tigres et leur inspire un grand sentiment de mépris. Voilà pourquoi ils en veulent tant aux habits rouges de la reine Victoria. Aussi, de nos jours, les tigres isolés qui viennent fournir un prétexte de chasse sont des curieux, des fous, des dissidents, des sectaires, des Alcestes. Mais la chasse se met en route, sir Bentinck en tête, dix ou douze Anglais et deux belles Anglaises, lady Kennett et miss Anna. Tout cela entouré de suivants, d'invités, de cornacs ; car les éléphants aussi étaient, bien entendu, de la partie. Méry insiste naturellement sur ce détail.

Quand tous eurent pris leurs places à l'escalade, les cornacs firent relever les colosses, en leur disant : *Outh, Hasté, Jee, doucement, tout doucement, mes petits*. Ensuite ils leur adressèrent la recommandation d'usage, mentionnée dans le bel ouvrage du comte Edouard de Warren, officier anglais :

— Éléphants, soyez bien sages ; ne jouez pas avec votre trompe, comportez-vous avec prudence ; ne volez rien dans les jardins. Si nous sommes contents de vous, nous donnerons de bonnes herbes fraîches au retour.

Ici se trouve une adorable parenthèse, dans laquelle on reconnaîtra l'esprit tout à fait attique de Méry.

Si l'on recommandait la même chose à des hommes, ils voleraient des fruits dans les jardins ; ils se comporteraient mal ; ils joueraient avec leurs nez ; ils riraient du précepteur ; mais les éléphants ne plaisantent pas avec les sages avis ; ils les recueillent avec les cavernes de leurs oreilles et les suivent religieusement. Les éléphants sont les meilleurs des hommes, et s'ils ne font jamais de sottises, c'est que Dieu leur a refusé la parole, pour les empêcher de se faire avocats.

Cependant les deux tigres s'étaient endormis sur les ruines de la pagode, comptant bien que l'homme ne viendrait pas les chercher par là, et ils y faisaient des rêves délicieux.

Ils voyaient les gazelles sortir de la porte d'ivoire, marcher à l'abreuvoir et se réjouir de l'eau pure, et ils tombaient d'un bond sur cette proie, la dévoraient avec une sensualité brillat-savarine, et ensuite, se posant en sphinx et mouillant leurs griffes d'une salive distillée sur leurs dents, ils caressaient leurs muscles et leurs oreilles comme des chats heureux dans une boutique de changeur du boulevard des Italiens.

Cruel réveil ! La terre tremble ; c'est la chasse qui arrive. Nos deux tigres se réveillent ; Méry leur fait chanter un duo d'Opéra, musique d'Auber, duo dans lequel ils expriment leur peine d'être dérangés. « Il faut trouver le salut ou la mort ! » se disent-ils.

Aussitôt ils bondirent sur une plate-forme en ruine et se mirent à découvert. Ils étaient superbes ; leurs yeux éteignaient les rayons du soleil ; leurs oreilles frétilaient ; leurs queues ondulaient comme des boas. Un frisson de joie et de terreur courut dans le cercle ; les carabines résonnèrent aux mains des vaillants ; les femmes mirent leurs mains sur leurs yeux ; le jemidar agita le *flag* d'Angleterre ; les éléphants élevèrent leurs trompes et mirent les défenses du côté du péril.

Survient une scène dramatique telle qu'il faut la donner dans son entier, sans en retrancher même une virgule.

Miss Anna, qui était assise à côté du capitaine Taylor, dans le même howdah, lui dit :

— Comment, monsieur, vous osez rire dans un moment pareil ?

— Miss Anna, répondit Taylor, dans toute chasse au tigre, il est convenu qu'un gentilhomme doit toujours rire, même sans motif. Devant une femme, c'est une galanterie indienne. Le rire est plus rassurant qu'un mot.

— Alors vous n'avez pas envie de rire ? reprit la jeune fille.

— Nulle envie, dit Taylor en éclatant de rire. L'usage veut que je sois galant. J'obéis à l'usage.

Miss Anna poussa un cri. Le capitaine Taylor ajusta sa carabine. Il ne riait plus.

Les deux tigres venaient de se précipiter du haut des ruines et leurs bonds décrivaient des arches dans les airs. Cinquante coups de feu retentirent à la fois ; aucune balle n'avait atteint les tigres au vol. Ils reparurent dans des éclaircies de fumée, et, cette fois, plus terribles encore. Leurs mugissements déchiraient l'épiderme des chasseurs comme une griffe invisible ; leurs bonds se multipliaient et tourbillonnaient de façon à faire croire qu'il y avait une meute de tigres en un cirque.

L'un d'eux attaqua l'éléphant-citadelle où miss Anna, convulsive d'épouvante, savourait des émotions anglaises et se créait des souvenirs.

— Courage, Kindly ! cria le cornac à l'éléphant.

— Courage, Kindly ! dit la jeune fille d'une voix douce qui agita les oreilles du colosse.

Et le cornac piqua de la pointe de sa hallebarde d'acier la plaie vive entretenue au cou de l'éléphant ; c'est le coup d'épéon. Calme comme un bloc de Labinta, Kindly reçut le tigre à la pointe de ses défenses, et l'enleva comme un agneau accroché au clou des abattoirs, le fit retomber lourdement sur l'herbe, et, d'un coup de trompe, il l'assomma. L'excellente maîtresse nature a enseigné aux éléphants cet ingénieux procédé pour se délivrer d'un tigre dans une rencontre fortuite au désert.

— Brave Kindly ! cria la jeune fille battant des mains.

Le colosse releva sa trompe, à défaut de mains, du côté de miss Anna, comme pour lui dire : « J'ai fait cela, madame, dans l'intention d'obéir à une si charmante voisine. »

Méry était l'un des plus anciens amis d'Alexandre Dumas ; il n'ouvrait guère la bouche à la Maison d'Or que pour glorifier le maître. « Il faut honorer en lui l'inventeur du travail », disait-il. L'homme qui a écrit les mille volumes que l'on connaît était l'une de ses vives admirations. Néanmoins, le jour où la rédaction se retira en masse du *Mousquetaire*, il cessa, lui aussi, toute collaboration à ce journal. Il ne lui semblait pas honorable de mécontenter dix écrivains qui s'étaient, pendant une année entière, dévoués à une œuvre, et presque toujours sans recevoir le moindre salaire. Il ne donna donc plus à son grand ami ni une ligne de prose ni un vers. Il avait, du reste, un prétexte, celui de faire un grand roman océanien, *les Damnés de l'Australie*, pour le feuilleton d'une feuille quotidienne ; c'était mettre une rallonge à l'admirable trilogie qui a pour titre : *Héva, la Floride*, et *la Guerre du Nizam*.

XII

Voici le moment de parler de Roger de Beauvoir.

De quelle époque, au juste, était-il ? Les biographes le font naître en 1809. Ils ont dû se tromper, ces greffiers de l'histoire, si souvent sujets à l'erreur. Ce joyeux garçon, la belle humeur en personne, l'insouciance en chair et en os, n'a pu être que le survivant d'une ère entièrement vouée au plaisir. Quant à moi, j'ai toujours pensé que c'était un sybarite du temps de Barras, peut-être même un roué, que la Régence ou le Directoire auraient laissé tomber des plis de leur linceul. En effet, ce demi-millionnaire n'avait pas l'air d'être notre contemporain. Il a vécu de notre siècle de chiffres et de graves pensées comme s'il y eût été tout à fait étranger. Dans certains jours, à souper, au dessert, on le voyait partir et éclater à l'unisson du vin d'Aï dont les servants venaient de faire sauter les bouchons et il avait alors la mine d'un homme profondément dépaysé et presque ahuri. Ne se voyant guère entouré que de convives à mine morose, il se disait :

— Ah çà, comment se fait-il donc que je ne leur ressemble pas ou bien qu'ils me ressemblent si peu ?

Que ce soit en 1700 ou en 1795, ou en 1809, qu'il soit venu au monde, peu importe le jour. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les fées l'avaient comblé de tous les dons. Sortant d'une très bonne famille de Normandie, beau, bien fait de sa personne avec une figure fleurie et des plus avenantes, doué d'une élégance native, la parole facile, une voix sympathique, un rire qui n'avait rien d'amer, il trouvait sur son berceau des parchemins qui lui assuraient la propriété de deux châteaux, entourés de terres en plein rapport, c'est-à-dire trente mille livres de rente pour le jour de sa majorité. Après avoir fait dans un collège de Paris ses études classiques, il s'apprêtait à entrer dans le monde. Mais quel état choisirait-il ? Le désir de ses parents était qu'il s'essayât à la diplomatie, où sa belle mine et sa fortune, sans compter de hauts

patronages, lui eussent procuré un rapide avancement. Au fait, étant le brillant cavalier qu'il était, n'aurait-il pas pu être en passe, un jour, de devenir un Buckingham ou un Albéroni ? Mais, déjà, la Charte aidant, les choses n'étaient plus ce qu'elles avaient été sous l'ancien régime. Bien porter la toilette, saluer à propos, dire galamment des riens dans un salon, c'était bien, mais ce n'était plus un mérite suffisant. À dater du Congrès de Vienne, il a été admis que, pour être seulement attaché d'ambassade, il est indispensable de connaître les rudiments du droit des gens. Il faut donc être allé à l'École pour y étudier les codes. Or c'était là un assujettissement auquel l'apprenti viveur n'aurait jamais su se soumettre. Cependant, au moyen d'un compromis, on trouva moyen de l'attacher au secrétariat d'un plénipotentiaire. On se rappelle qu'avant de devenir le premier ministre de Charles X, le prince de Polignac fut envoyé à Londres en qualité d'ambassadeur. Le jeune homme obtint de faire partie de ses bureaux et partit avec lui pour l'Angleterre. En réalité, ce n'était pour lui qu'une occasion de voir du pays ; car vous imaginez bien que ce bachelier d'hier, si bien renté, n'eut pas à faire œuvre de ses dix doigts.

Cette ambassade, du reste, ne devait pas être de longue durée. L'histoire nous dit assez que ce n'était qu'un artifice de cour. On cherchait à préparer l'entrée en pièce du prince comme premier ministre. Le vieux roi comprenait qu'il y avait, avant tout, à donner un peu de relief au coopérateur auquel il confierait bientôt le soin de faire un coup d'État. Dès que le cabinet Martignac fut renversé, le prince de Polignac fut rappelé de Londres et le jeune Roger de Beauvoir revint naturellement avec lui. On le pressa encore une fois d'opter pour une carrière.

— Ne veux-tu donc rien faire ? lui disait la famille.

— Si ! Je veux faire de la littérature !

— Allons, nous le disions bien : tu ne veux rien faire.

Après tout, vivre en bel esprit, improviser des vers dont quelques-uns ne manquaient pas de charme, cela semblait être sa

vocation. Fallait-il le contrarier ? N'oublions pas de dire qu'à cette époque le vent était à tout ce qui touchait de près ou de loin à l'art littéraire, au livre, au théâtre, au journal. L'aurore des grands jours romantiques se levait. Cinq ou six noms de poètes, l'honneur de l'avenir, commençaient à rayonner dans notre ciel comme autant de soleils et, à leur suite, venait toute une pléiade d'étoiles. Pourquoi cet élégant et jovial débutant ne s'engagerait-il pas dans cette voie ? Insistons ici sur un détail. En 1829, avoir trente mille livres de rente, c'était être plus riche qu'on ne l'est de nos jours avec cinquante mille. Il n'y avait pas à redouter pour lui le sort de Gilbert et la fin de Malfilâtre. On lui donna donc congé de faire des vers tout à son aise.

Il ne se le fit pas dire deux fois et même il n'avait pas attendu la permission pour rimer. Mais, au commencement de 1830, nonobstant la fièvre de libéralisme qui soufflait sur Paris, il ne cherchait pas encore à se dégager du milieu aristocratique dans lequel il avait été élevé. Ce fut alors que, se façonnant un blason, il ajouta à son nom patronymique de Roger celui de la propriété de Beauvoir qu'il possédait en Normandie. En même temps, il ne chantait que les bonnes doctrines : Dieu, le Roi, les Dames et les honnêtes gens, puisque telle était la devise adoptée par les poètes de la légitimité. Rien de mieux et le voilà qui fait des ballades ; mais tout à coup le vent de la politique change. Un orage terrible s'annonce dans le firmament constitutionnel par des foudres et des tonnerres comme au Sinaï. Charles X tombe, les lis sont arrachés et le prince de Polignac, poursuivi par des cris de mort, est jeté sur la sellette d'une haute cour de justice. Ce jour-là, toutes les Muses prennent la cocarde tricolore. Toutes célèbrent la Révolution. C'est comme un assourdissement de lyres, de théorbes et de guitares. Dans cette mêlée de Simonides, on distingue depuis Victor Hugo, que le vieux roi a jadis décoré, le jour de son sacre, jusqu'à mademoiselle Delphine Gay (plus tard madame Émile de Girardin), qui, la surveillance, était lectrice du même monarque. Roger de Beauvoir, buvant cette contagion lyrique par

les narines, publie une première ode, que j'ai retrouvée dans la *Revue de Paris* d'alors. Il y célèbre en stances inspirées la victoire du peuple et la chute de ce ministre qu'il avait suivi, l'an dernier, à Londres. Comptez sur les roulades du rossignol, si vous voulez. Ne comptez pas sur les poètes.

Reconnaissons-le, c'est la première et peut-être aussi la dernière fois qu'il aura touché à la politique. Lui, se casser la tête à ces choses-là ! Qui a pu vivre près de lui seulement un jour a été à même d'observer qu'il ne lui eût pas été possible de s'arrêter cinq minutes de suite sur un seul objet et surtout sur quelque chose de sérieux. Au temps dont il s'agit, d'ailleurs, il était dans toute la verueur, mais aussi dans toute la fougue de la jeunesse. Très jeune, très beau, raisonnablement riche, nul ne se voyait plus entouré de séductions. Il fit ce que font tous ceux de son âge ; il se jeta à corps perdu dans le plaisir tel qu'il se présente quand on a vingt ans. Mais la merveilleuse endémie poétique du temps, pernicieuse pour tel ou tel, et, par exemple pour Victor Escousse et pour Auguste Lebras, fut salutaire pour lui ; elle le préserva en ce sens qu'elle lui insuffla la noble envie de se faire un nom. Des vers, qu'il improvisait déjà avec une étonnante facilité, il s'exerça à la prose, chose cent fois plus malaisée, à ce qu'a dit Duclos, ainsi que vous le savez sans aucun doute. Il était homme de lettres.

Ceux qui sont au courant de notre histoire littéraire n'ont pas oublié qu'ayant sans cesse les yeux tournés vers le passé, l'École romantique était parvenue à remettre à la mode l'amour du moyen âge. Après le grand succès de *Notre-Dame de Paris*, épopée gothique, ce travers prenait la tournure d'une frénésie. Il y eut des collèges de Jeunes Frances où l'on affectait de ne parler que le langage du sire de Joinville, que l'on n'entendait pas toujours. Survint le bibliophile Jacob avec ses bizarres conceptions : *la Danse Macabre*, *les Francs Taupins*, *le roi des Ribauts*. H. de Balzac faisait déjà annoncer les *Contes drolatiques*, si bien calqués sur l'*Heptaméron* de la reine de Navarre. Ce fut pour

marcher de pair avec cette mode que notre débutant composa son premier livre, écrit autant que possible suivant le glossaire de Rabelais. Cet in-octavo avait pour titre : *l'Écolier de Cluny ou le Sophisme* et pour personnage principal Buridan, lequel devait être choisi pour être la cheville ouvrière de *la Tour de Nesle*, celui des drames de la nouvelle École qui a le plus captivé la France moderne et l'univers lettré. Soit dit en passant, dans cinq ou six procès fort injustement intentés à Alexandre Dumas par M. Frédéric Gaillardet, à propos de la paternité de cette œuvre, les avocats ont quelque peu, mais pas assez prononcé le nom de l'auteur de *l'Écolier de Cluny*. Il est certain que cet ouvrage a plus servi à la confection du drame que le puéril et informe manuscrit d'où est sortie l'idée de la pièce. Au surplus, Roger de Beauvoir tenait ce point de généalogie pour constant. Je n'en veux pour preuve que ces vers, un peu décollétés, crayonnés par lui-même au frontispice d'un des exemplaires de son roman, qu'il offrait, en 1832, à mademoiselle A***, une jolie actrice du Palais-Royal de ce temps-là, petite personne très lascive.

À MADEMOISELLE A***, DU PALAIS-ROYAL

Acceptez Buridan, la belle,
Et couchez, ce soir, avec lui.
S'il fût tombé dans votre ruelle
En Seine il n'aurait point péri.

Déjà, en forgeant ses vers, il allait de l'idylle de l'abbé de Bernis à la gauloiserie de l'abbé Grécourt, et ce sera là le train de toute sa vie. Mais revenons à 1833. Une autre de ses prouesses du même genre se rapporte encore à l'histoire littéraire de ce temps. Qui n'a entendu parler de la fameuse assiette de chez Véry ? C'était à l'époque où *Indiana*, *Valentine* et *Lélia*, paraissant presque coup sur coup, émerveillaient les lettrés et révélaient l'avènement d'une femme de génie. Mais de cette femme, encore fort jeune et douée d'une beauté étrange, mille racontars faisaient quelque chose comme un être sans pareil, comme un monstre

social. Un soir, à table, au dessert, des jeunes gens du monde parlaient de cette bizarrerie, et Roger de Beauvoir, qui était de la bande, après avoir fait venir une plume et de l'encre, jeta sur le velin d'une assiette de porcelaine les vers qui suivent. – Nous prévenons le lecteur que nous les reproduisons d'après une copie qui nous a été donnée par l'improvisateur lui-même.

À GEORGE SAND

Quand tirez-vous à la conscription,
George d'amour, charmante hermaphrodite,
Qui fumez trois pipes, dit-on,
Et prenez, sans tour hypocrite,
Le derrière de Margoton ?
Petit soldat aux belles phrases,
Quand soupez-vous au cabaret ?
Quand noyez-vous dans le claret
Vos philosophiques extases ?
J'aime assez votre pantalon,
Et votre cravate, et vos bottes,
Vos manières ne sont pas sottes,
Ô ma chevalière d'Éon !
Ces gentilshommes qui gaspillent
À mes côtés le vin du Rhin,
Et depuis une heure babillent
Sur votre mystère divin,
Ignorent tous votre ambroisie
Et comment vous faites mourir
Un vieil époux de jalousie,
Votre jeune amant de plaisir !

Ces vers, sortis de l'écume des vins fins, sont encore plus d'une tête folle que d'un méchant homme. Comme ils couraient Paris, on les montra à celle qu'ils cherchaient à viser et ce fut tout au plus si, dans un mouvement de dédain superbe, elle consentit à lire les trois ou quatre premiers. « Ce n'est que cela ? » avait l'air de dire ce grand esprit, l'androgynisme qui était sur le point

d'écrire les *Lettres d'un voyageur* et *Mauprat*. Un peu plus tard, quatre ou cinq ans après, dans une rencontre fortuite (je crois que ce fut dans un foyer de théâtre), Roger de Beauvoir crut devoir s'excuser de ce méfait en invoquant l'extrême jeunesse où il était encore, à l'époque du souper chez Véry.

— Mais, monsieur, répondit l'illustre femme, sans mettre dans sa parole ni amertume ni sécheresse, vous vous méprenez si vous croyez m'avoir blessée. Je n'ai pas lu vos vers. C'est à vous qui les connaissez, et non à moi, à vous les pardonner.

Sous le coup d'une telle réplique, le viveur n'avait plus qu'à baisser l'oreille, et ce fut ce qu'il fit.

Il ne faisait pas que des vers arrangés en têtes de vipère. Nul, non plus, ne réussissait mieux dans le madrigal. Un jour, Alexandre Dumas père, s'étant plaint de n'avoir pas de carnet pour y tenir note de ses dépenses, l'auteur de *l'Écolier de Cluny* lui fit présent d'un calepin, en l'accompagnant de ce quatrain :

Sur ce carnet, Dumas écrit,
Chaque jour, tout ce qu'il dépense ;
Mais il n'y mettra pas, je pense,
Tout ce qu'il dépense d'esprit.

Mais il revenait vite à ses instincts, qui étaient de se moquer sans cesse et de tout. — Comme preuve, un autre quatrain sur Étienne Béquet, l'auteur du *Mouchoir bleu*.

Ci-gît Béquet, ce franc glouton,
Qui but tout ce qu'il eut de rente.
Son gilet n'avait qu'un bouton ;
Son nez en comptait plus de trente !...

Politicien à courte vue comme tous les jouisseurs, Roger n'aimait pas les hommes nouveaux et il les chansonnait très volontiers. Peu lui importait que ce qu'il disait fût juste ou non, vrai ou supposé. Il ne tenait qu'à amuser son public. En 1848, sous le gouvernement provisoire, la réaction avait pris M. Crémieux pour l'une de ses bêtes noires. Le faiseur de quatrains,

esclave de la mode, ne crut pas devoir se dispenser d'envoyer aussi une épigramme à la tête du nouveau garde des sceaux. Cette fois, la pointe d'épingle est imprégnée de venin politique.

Un bruit, que je crois controuvé,
Se répand dans la capitale :
On dit que Crémieux s'est lavé.
— Mon Dieu, que l'eau doit être sale !

Ce serait à n'en plus finir, s'il fallait passer ici toutes les fredaines littéraires de ce roi des éventés. Non, sachons nous borner. Cet esprit, si amusant, du reste, commençait à vieillir et, par conséquent, à devenir non pas plus grave, mais moins affolé. À cette même époque, ses querelles domestiques faisaient grand bruit. Marié à mademoiselle Léocadie Doze, du Théâtre-Français, la plus jolie des actrices de Paris, il ne tarda pas à plaider avec elle en séparation de corps, et ce fut pour lui une nouvelle occasion de s'échapper en vers de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. À cause d'un de ces pamphlets, il fut une fois condamné à quinze jours de prison et c'était pitié de voir un tel oiseau en cage. Un autre jour, il changeait Bache, des Bouffes-Parisiens, le John Styx d'*Orphée aux enfers* en un commissaire de police d'occasion, afin d'effrayer sa belle-mère, et il allait pour la seconde fois coucher à Sainte-Pélagie. Je me rappelle un dîner qu'il donna à cinq ou six d'entre nous, le baron Brisse compris, et au dessert il nous raconta que sa femme avait fait saisir les volailles de son domaine de Beauvoir, en Normandie, raison pour laquelle il venait d'improviser une chanson. Ces couplets, sur un air à boire, il nous les chanta avec une verve étonnante. Il s'adressait à mademoiselle Doze.

— Tudieu, laissez-moi mes chapons,
Moi, je vous laisse vos pigeons !

Mais la vieillesse accourut à grands pas. Jadis il avait bu pour 150 000 francs de vin de Champagne ; mais, la goutte étant sur-

venue pour tout de bon, la liqueur champenoise était proscrite, sous peine d'accès qui se changeaient vite en supplice ; Roger de Beauvoir était dès lors méconnaissable. Du brillant habitué du café *Anglais* il ne restait plus désormais qu'un vieillard morose ou muet piteusement étendu sur un lit de sangle et couvert de peaux de chat.

— Ne trouvez-vous pas qu'il sente la mort ? s'écriait Barbey d'Aurévilly avec l'accent parfois si rude que l'auteur de *la Vieille maîtresse* met dans l'expression de sa pensée.

Deux sommités médicales, dont l'une amenée par moi, le docteur Bouilhaud, doyen de la Faculté, et le docteur Nélaton venaient le voir dans son petit logement des Batignolles. Ces messieurs s'accordaient sur un point essentiel, c'était de renoncer au vin de Champagne.

— Non, plutôt mourir, répondait le malade.

— Eh bien, mourez donc, puisque vous le voulez absolument.

Avant de s'éteindre, il voulait écrire ses *Mémoires* et il m'avait prié de l'aider dans cette tâche. 300 carnets devaient nous servir de points de repère, de renseignements et de ressouvenir ; mais, après deux ou trois séances, je compris bien que le pauvre homme n'avait plus aucune énergie intellectuelle ni la moindre suite dans les idées. Nous avons abandonné le projet de faire ensemble une grande féerie historique intitulée : *les Châteaux de France*, destinée au Châtelet ; nous renonçâmes de même à l'idée de faire les quatre volumes de *Mémoires* qu'il parlait de laisser après lui.

— Remets-toi donc à tes quatrains, lui dis-je.

Il s'y remit, en effet, et si bien, qu'il m'en montra deux ou trois sur moi-même. Mon Dieu ! sur qui n'en faisait-il pas ? Sur le boulevard et dans le monde littéraire, on savait que ces fantaisies d'un malade ne tiraient pas à conséquence. Au surplus, il y avait parfois du diamant parmi ces cristaux. Par exemple cette improvisation sur un hôtel *inachevé* des Champs-Élysées, la

demeure d'une étrangère célèbre qui faisait alors la pluie et le beau temps.

Quand donc finira-t-on ce bel hôtel d'albâtre ?
La Païva, pourtant, ne manque pas de plâtre.

Ce fut comme son chant du cygne : Roger de Beauvoir mourut le lendemain.

XIII

On ne m'en voudra pas s'il m'arrive un moment de parler de moi-même.

Au *Mousquetaire*, entre autres choses, on m'avait donné, avec commission spéciale, le département des échos de Paris, des faits nouveaux, des *on dit*, de tout ce qui compose le butin de la petite gazette. Or, un jour, en avril, à ce que je crois, sur la foi d'une lettre d'Allemagne, j'avais annoncé que le pauvre Henri Heine, rompant à la fin un long silence, venait de composer un drame comme il les savait si bien faire, sous ce titre un peu shakspearien : *la Branche de myrte*. Était-ce vrai ? n'était-ce que supposé ? Je ne savais pas ; mais, dès le lendemain, il arrivait aux bureaux une lettre de l'auteur des *Reizebilder*, une très belle lettre de trois pages, constellée de traits tout à la fois amers et piquants. Tout en disant combien il était condamné à l'inaction, Henri Heine parlait de l'horrible mal qui ne lui laissait que de rares instants pour courtoiser la Muse. Il ne pouvait guère, par conséquent, créer une chose aussi considérable que l'est un drame. Mais ce que je dis là, vous le pensez bien, ne pourrait être que le squelette de cette belle épître. Elle était tout à la fois et si gaie et si mélancolique, et si caractéristique des idées actuelles du poète, qu'Alexandre Dumas l'imprima tout au long dans le numéro du lendemain en l'entourant de commentaires qui étaient autant de compliments pour son ancien collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*.

Dans cette lettre, qu'on aurait bien pu réunir à ses œuvres, Henri Heine parlait surtout de deux choses, d'un perroquet vert qu'il avait de planton près de son lit et du désir exprimé par sa belle Mathilde de posséder un autographe de l'auteur d'*Antony*. Comme j'avais été la cause première de cette correspondance, Alexandre Dumas me chargea d'aller, en compagnie d'Edmond Viellot, l'un de ses secrétaires, faire une visite au poète allemand

et lui remettre en main propre le manuscrit qu'il venait de demander.

À cette époque-là, Henri Heine demeurait rue d'Amsterdam, au troisième étage d'une des grandes maisons qui touchent, je crois, à la rue de Londres. En Allemagne, on a beaucoup et à tort accusé le prestigieux correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* de vivre en sybarite, dans un luxe ruineux. Il n'y paraissait guère, en vérité. Quand nous nous présentâmes, une servante nous introduisit dans un appartement qui était confortable sans doute, mais où rien n'annonçait la présence d'un *Smyr diride* ni d'un satrape. À quelques instants de là, la belle madame Heine vint nous trouver, tout heureuse de l'autographe qu'on lui apportait, et nous conduisit dans une pièce voisine, la petite chambre à coucher où le spirituel malade se tenait avec son perroquet.

Pour le moment, ils causaient ensemble, le poète et l'oiseau bavard, et je crois bien qu'ils n'étaient pas d'accord.

— Si Diogène t'avait connu, disait Henri Heine sérieusement fâché, ce n'est pas un coq déplumé, c'est bien toi qu'il aurait pris pour figurer ironiquement l'homme de Platon.

Et il lui jetait une praline de papier brouillard pour l'empêcher de répondre.

Il y avait dix ans que je n'avais vu celui qu'on a appelé *le Dernier des Allemands*. Était-ce encore le même homme ? La souffrance l'avait tout à fait défiguré. Couché de son long sur un lit de fer, il s'y maintenait à l'aide de ces machines qu'on voit dans les gymnases orthopédiques. Dix grands cordons, solidement fixés au plafond, retombaient jusqu'à portée de ses mains, de manière à former un point d'appui pour le cas où il voudrait remuer ou changer de position. Ce qu'il y avait de plus pénible à voir dans tout cela, c'était cette belle figure de sémite dont la maigreur et la couleur livide altéraient les lignes autrefois si pures et si correctes. Avant tout, un sentiment de tristesse profonde saisissait le cœur de quiconque pouvait contempler ce travail de décomposition opéré par le mal, ces joues creusées, ces lèvres

blanchies dont le sourire avait eu tant de charme, ces yeux dont les contours étaient rouges comme du sang et dont les paupières immobiles étaient à demi fermées.

En entendant qu'on nous annonçait, il chercha à se lever sur son séant ; il parla. Il nous remerciait, et sa voix n'avait pas cessé d'être d'une ineffable douceur. Je l'avais beaucoup vu autrefois au café de la Porte-Montmartre, où nous déjeunions souvent entre deux de ses coreligionnaires et de ses grands amis, Léon Halévy, l'auteur du *Chevreuil*, et le docteur Heller, membre de l'Académie de médecine. Après s'être rappelé le temps passé, il en vint à notre message. Tout particulièrement, il me dit des choses fort aimables sur ce que j'avais empêché, prétendait-il, qu'on ne l'oubliât trop vite. Mais, en dépit du vif désir que j'aurais eu à prolonger cet entretien, je crus deviner que le pauvre homme n'aimait pas à être surpris trop longtemps dans l'état lamentable où l'avait mis la maladie et, après avoir serré sa main de marbre qu'il me tendait, je saluais et me disposais à sortir avec mon compagnon de visite.

— Encore un mot, dit-il. Tenez, vous m'avez donné une idée avec votre *Branche de myrte*. Le titre a du relief. Je ferai quelque chose là-dessus. Quand ce sera terminé, je l'enverrai à Alexandre Dumas.

Il n'a rien envoyé, il n'a rien fait, bien entendu. Rien qu'en pressant sa main, froide comme la glace, on comprenait bien qu'il n'était plus en état de s'atteler à aucune œuvre d'importance.

— Ah ! reprenait-il en s'efforçant de sourire, le vieux et tout-puissant Jupiter m'en veut de l'avoir raillé. Voilà six ans que ce grand vindicatif a pris un des crabes de la *Batrachomyomachie* et qu'il l'a fixé sur moi. Le monstre me ronge sans cesse et pièce à pièce. Je ne peux plus écrire. Je ne peux plus dicter, ainsi que je l'ai fait dans cette lettre à Alexandre Dumas.

Au fait, pourquoi ne pas publier ici la lettre du spirituel malade ? Tout bien pesé, je me décide à la réunir à cette étude ; seulement comme Alexandre Dumas a accompagné d'une répli-

que chacun de ses alinéas, j'ai pensé qu'il fallait fournir les deux textes, celui du poète du *Livre des Chants* et celui du rédacteur en chef du *Mousquetaire*. L'idée m'est même venue, en ne changeant pas un iota, bien entendu, et en n'y ajoutant pas une virgule, de produire ce morceau sous la forme dialoguée car enfin c'était, en réalité, quelque chose comme une causerie entre ces deux beaux esprits. Vous allez voir comment ils sont parvenus à s'entendre quoique l'un fût alité, rue d'Amsterdam, et que l'autre fût debout et encore très valide dans un petit cabinet de travail de la Maison d'Or.

L'épître est datée du 28 mars 1854.

HENRI HEINE. – Mon cher Dumas, la chronique de votre journal annonce que je publie dans ce moment un nouveau poème, dont elle indique même le titre : *la Branche de myrte* ; c'est une nouvelle controuvé.

ALEXANDRE DUMAS. – Cela ne m'étonne aucunement, cher ami. Sans doute Philibert Audebrand, le chroniqueur du *Mousquetaire*, n'avait rien à dire. Il a trouvé sous sa plume... un millionnaire ; il lui a prêté un million.

HENRI HEINE. – Je n'ai jamais écrit un poème qui puisse avoir un rapport quelconque avec ce titre, et je vous prie, mon cher ami, d'insérer cette rectification dans votre journal.

ALEXANDRE DUMAS. – C'est fait.

HENRI HEINE. – Je ne serais point fâché si, en même temps, vous aviez l'obligeance d'annoncer à vos lecteurs que je ferai paraître sous peu une édition complète de mes poésies traduites de l'allemand, tant par moi-même que par des collaborateurs amis.

ALEXANDRE DUMAS. – Si vous voulez bien, cher Heine, m'envoyer un exemplaire en épreuves, je me charge d'en rendre bon compte.

HENRI HEINE. – Ne donnez pas à cette insinuation l'air d'une réclame, vu qu'elle a uniquement pour but de mettre mes pauvres poésies à l'abri du zèle malencontreux de certains littérateurs et industriels qui veulent s'ériger en truchements de mes vers sans avoir reçu pour cela la moindre mission ni de moi-même ni de mon auguste père Phébus-Apollo. Après un pareil avertissement, toute tentative ultérieure d'empiéter sur mes prérogatives d'auteur ne seraient plus seulement de l'outrecuidance, ce

serait de la déloyauté.

ALEXANDRE DUMAS. — Ah ! mon cher Heine, si tout le monde avait pris la précaution que vous prenez, et que je prendrai moi-même en temps et lieu, je vous en réponds, nous n'eussions pas avalé tant de breuvages posthumes qui font faire la grimace aux vivants et qui la feraient bien autrement faire aux morts, s'ils lisaient ce qu'on publie sous leur nom.

HENRI HEINE. — Il y a quelques semaines que vous exprimiez dans votre feuille l'intention de venir bientôt me voir. C'était une bonne pensée. Mais je vous préviens que, si vous remettez votre visite encore longtemps, il se pourra bien que vous ne me trouviez plus dans mon appartement actuel, rue d'Amsterdam, 50, et que je sois déjà parti pour une autre demeure qui m'est tout à fait inconnue. En sorte que je ne pourrai laisser à mon portier ma nouvelle adresse pour le cas où des amis retardataires comme vous viendraient demander après moi. Je ne me fais pas une grande idée de ma future résidence. Je sais seulement qu'on y entre par un couloir obscur et fétide, et cette entrée me déplaît d'avance. Aussi ma femme pleure quand je parle de ce déménagement.

ALEXANDRE DUMAS. — Pardieu ! ce déménagement-là, il faut que chacun de nous le fasse à son tour.

HENRI HEINE. — Mathilde a bonne souvenance de toutes les amabilités que vous nous avez prodiguées, il y a douze ans et même plus.

ALEXANDRE DUMAS, à ses abonnés. — Et voilà une chose dont vous ne vous doutez pas, chers lecteurs, c'est qu'on aime un ami qu'on admire, un poète, et que l'on soit douze ans sans le voir. Comment cela se fait-il ? Eh ! mon Dieu, le voici. Mon esprit a correspondu avec le sien. Les livres m'ont tenu lieu de l'auteur. Hélas ! il en est ainsi de nous, pauvres forçats de la littérature. Chacun de nous a sa chaîne et la chaîne de chacun n'a qu'une certaine longueur. — Demain, cher Heine, j'émonterai ma chaîne de la rue Laffitte à la rue d'Amsterdam.

HENRI HEINE. — Depuis six ans, je suis alité. Dans le fort de la maladie, quand j'endurais les plus grandes tortures, ma femme me lisait vos romans, et c'était la seule chose capable de me faire oublier mes douleurs.

ALEXANDRE DUMAS. — Merci, cher ami à moi.

HENRI HEINE. — Ainsi je les ai dévorés tous, et pendant cette lecture, je m'écriai parfois : « Quel ingénieux poète est ce grand garçon appelé

Alexandre Dumas ! »

ALEXANDRE DUMAS. — Pauvre ami !... Depuis douze ans que vous ne m'avez vu, le grand garçon est devenu un gros garçon ; mais il vous aime et vous aimera toujours, quelque changement qui se fasse en lui.

HENRI HEINE. — Certes, après don Miguel Cervantes et madame Scheriar, mieux connue sous le nom de sultane Shéhérazade, vous êtes le plus amusant conteur que je connaisse.

ALEXANDRE DUMAS. — Et les ministres de Napoléon III qui ne veulent pas laisser circuler mes livres !

HENRI HEINE. — Quelle incroyable facilité ! quelle désinvolture et quel bon enfant vous êtes ! En vérité, je ne vous sais qu'un seul défaut : c'est la modestie.

ALEXANDRE DUMAS. — Ouf ! mon cher Heine, dans quel guêpier vous fourrez-vous là, et comment vous en tirerez-vous ?

HENRI HEINE. — Vous êtes trop modeste, mon Dieu ! Ceux qui vous accusent de vanteries et de rodomontades ne se doutent pas de la grandeur de votre talent. Ils ne voient que la vanité. Eh bien, je prétends, moi, que, de quelque haute taille que soit la vôtre et quelques soubresauts qu'elle fasse, elle ne saurait atteindre les genoux, que dis-je ! les mollets de votre...

ALEXANDRE DUMAS. — Ma foi, je veux donner preuve de ma modestie, mon cher Heine. Je recule devant ce que vous dites !

HENRI HEINE. — De votre talent. Encensez-vous tant que vous voudrez, prodiguez-vous à vous-même les louanges les plus hyperboliques ; donnez-vous-en à cœur joie, et je vous défie de vous préconiser autant que vous le méritez pour vos merveilleuses productions.

ALEXANDRE DUMAS, *aux abonnés*. — Laissez-moi faire un instant la roue à la porte de l'Académie, chers lecteurs ; laissez-moi le temps d'aller et de venir, de regarder passer M. Viennet, M. Tissot, M. Jay, dix ou douze autres, et je reviens. — Me voilà.

HENRI HEINE. — Vos merveilleuses productions ! — « Oui, c'est bien vous ! » s'écrie en ce moment madame Heine qui écoute la dictée de cette lettre, et la perruche qu'elle tient sur la main s'évertue à répéter : « Oui ! oui ! oui ! oui ! oui ! »

ALEXANDRE DUMAS. — Je suis contesté par les ministres de Napoléon III ; mais j'ai pour moi la perruche des poètes.

HENRI HEINE. — Vous voyez, cher ami, que, chez nous, tout le monde

est d'accord pour vous admirer.

Que vous semble de cette lettre et de ses commentaires ? Ne dirait-on pas deux bergers de Théocrite qui causent sous un hêtre ?

Encore un épisode qui me concerne indirectement.

Ce livre n'a aucunement été écrit dans la pensée de mettre son auteur en scène ; ce serait plutôt le contraire ; mais, sans nous exposer au risque d'être taxé d'immodestie, nous devons dire que nous avons valu une bonne fortune au *Mousquetaire*. Pendant trois mois consécutifs, passant en revue les curiosités littéraires du temps, j'avais publié une assez longue étude sous ce titre : *Petit Voyage à travers l'ancienne presse*. Il s'agissait surtout là dedans du monde des petits journaux. J'y montrais les fantaisistes, les satiristes, les caricaturistes, les épigrammatistes, les petits poètes, *poetae minores*. À propos d'une feuille bizarre, la *Gazette de Sainte-Pélagie*, publiée au commencement du règne de Louis-Philippe et uniquement écrite par des prisonniers, j'avais eu à citer une charmante pièce de vers inégaux : *l'Hirondelle*. Aux yeux de tous ceux qui s'y connaissent, c'est un chef-d'œuvre de prosodie et de sentiment. Au reste, le lecteur va pouvoir en juger, puisque, pour bien faire comprendre la situation, je suis amené à reproduire cette élégie dans son entier.

L'HIRONDELLE

Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille
Du cachot noir,
Vole, vole sans crainte,
Autour de cette enceinte !
J'aime à te voir.

Légère, aérienne,
Dans ta robe d'ébène
Lorsque le vent
Soulève, sous ta plume,

Comme un flocon d'écume,
Ton corset blanc.

D'où viens-tu ? qui t'envoie
Porter si douce joie
Au condamné ?
Ô charmante compagne,
Viens-tu de la montagne
Où je suis né ?

Viens-tu de la patrie
Éloignée et chérie
Du prisonnier ?
Fée aux luisantes ailes,
Conte-moi des nouvelles
Du vieux foyer.

Dis-moi s'il est encore
Un endroit où l'aurore,
Fille des airs,
Se mire aux larmes blanches
Qui dorment sur les branches
Des sapins verts.

Oh ! dis-moi si la mousse
Est toujours aussi douce
Et si parfois
Au milieu du silence
Le son du cor s'élance
Du fond d'un bois.

Si quelque ombre de femme
Pensive comme une âme
Ne s'en vient plus
Prier dans la chapelle
Lorsque la cloche appelle
À l'Angelus.

Dis-moi si l'homme espère
Encor sur cette terre

Quelques beaux jours ;
Si la blanche aubépine
Au haut de la colline
Fleurit toujours.

Si celle que j'adore
M'attend et pleure encore ;
Mais ne dis pas
Le nom chéri de celle
Que j'adore, hirondelle,
Ou parle bas.

Car c'est chose sacrée
Pieuse et révérée
Autant que Dieu
Que le nom qu'on échange
Sur les lèvres d'un ange
Avec du feu.

Il pleut. La nuit est sombre ;
Le vent souffle dans l'ombre
De la prison.
Hélas ! pauvre petite
As-tu froid ? Entre vite
Au noir donjon.

Tu t'envoles !... J'y songe :
C'est que tout est mensonge,
Espoir heurté ;
Il n'est dans cette vie
Qu'un bien digne d'envie,
La liberté.

Voilà de fort jolis vers sans doute. Il y en avait bien deux ou trois parmi nous, et des plus jeunes, qui hochaient la tête en murmurant : « Ça a pu paraître bon en 1830 ; aujourd'hui, c'est le vieux jeu. » Un autre : « Ça ? Il est clair que ç'a été fait pour être chanté par les petites grues de la bourgeoisie avec accompagnement de guitare ; car il devait y avoir encore des guitares à

cette époque-là comme il y avait *les cloches de la chapelle, des anges, un bon Dieu*. Ah ! toutes ces bucoliques-là sont bien surannées, mon cher ! » N'importe. Je ne me laissais pas démonter et je soutenais que ce n'était pourtant pas des vers à mettre autour des mirlitons. Autre chose. Sur la foi de la tradition, je m'étais mis à attribuer la paternité de cette pièce au comte de Peyronnet. On sait que l'ancien ministre de Charles X a été détenu dans une forteresse pendant huit ans. On n'a pas oublié non plus que c'était un rimeur impitoyable de grands et de petits vers. Plusieurs lettres d'abonnés avaient confirmé cette assertion, que j'avais, du reste, trop hâtivement posée. Mais, à la date du 14 juillet 1854, l'auteur véritable se fit connaître. Il écrivit de la bonne encre à Alexandre Dumas, afin de réclamer et de faire valoir ses droits. Ce correspondant jusqu'alors ignoré du public n'était autre que M. Hector de Saint-Maur, alors employé au ministère de l'intérieur, section de l'imprimerie et de la librairie.

Entre autres choses intéressantes, le nouveau venu racontait que cette pièce avait été écrite autrefois, quand il était jeune, sous les verrous de la prison pour dettes. Il y avait donc vingt ans sonnés. Après avoir fait cette œuvre, il l'avait confiée à Fournier de Verneuil, un ancien avoué de Paris, directeur de cette gazette bizarre dont la mystérieuse gestation s'accomplissait, malgré la police, dans une cellule de Sainte-Pélagie. En 1832, quand *l'Hirondelle* parut pour la première fois, quelques délicats osèrent la trouver belle ; M. Ajasson de Grandseigne l'inséra de vive force dans un in-32 de la Bibliothèque populaire qui se vendait cinquante centimes et tirait à dix mille exemplaires. Mais, après tout, comme ces strophes n'étaient pas signées, on les oublia aisément. En 1832, M. Hector de Saint-Maur ne pouvait supposer que son pauvre oisillon viendrait frapper, un jour, aux vitres du *Mousquetaire*, à la Maison d'Or, laquelle n'était pas encore bâtie. Mais il le voyait renaître en 1854, et, comme il battait toujours des ailes, il n'était pas fâché d'accourir et de crier : « C'est mon bien ! » Il écrivait donc au grand romancier qu'il serait charmé

d'entendre dire : « Vous, l'auteur de *l'Hirondelle*, comme on dit à Alexandre Dumas : l'auteur d'*Antony*, et à Victor Hugo : l'auteur de *Marion Delorme*. »

D'accord avec le rédacteur en chef du *Mousquetaire*, je m'empressai de faire droit à une réclamation si légitime ; mais, à quelques jours de là, le 28 juillet, l'auteur de la jolie romance nous envoya un pendant à la première œuvre. Même thème, même rythme. En homme d'esprit, il avait bien compris qu'un simple entrefilet en prose, formulant froidement une rectification, ne pouvait suffire pour déraciner un préjugé qui avait vingt ans de date. Chez certains esprits, naturellement enclins au doute, il resterait toujours une tendance secrète à dire : « Qui sait si ces vers sont réellement de ce monsieur ? » Pour trancher la question, il se rajeunit de vingt ans. Il fit d'autres couplets dont les connaisseurs les plus subtils n'auraient pu nier la parenté avec ceux qu'avait publiés la *Gazette de Sainte-Pélagie*. En 1832, *l'Hirondelle* de M. Hector de Saint-Maur consolait les prisonniers ; en 1854, elle faisait rêver au tendre passereau qu'a chanté Catulle. Qu'on s'arrête au trait final de cette élégie, et l'on verra qu'il n'est pas moins poignant que le cri plaintif du poète romain : *Mortuus est passer !* « Il est mort, le moineau ! »

L'HIRONDELLE RETROUVÉE

Après vingt ans, petite,
En mon modeste gîte
Quand tu reviens,
De ton battement d'aile
À ma vitre fidèle
Je me souviens.

Un doux vent de la nue
T'avait prise inconnue
Et te poussa.
Ta fortune fut prompte,
Dans le chapeau d'un comte
On te berça.

Petite roturière
Ne soyez pas si fière,
Votre blason
Est de source moins belle.
Rentrez, mademoiselle,
À la maison.

De la grille isolée
Quand tu t'es envolée,
En ce temps-là,
J'aurais dû, chère ingrate,
Mettre un fil à ta patte.
Mais te voilà !

C'est bien toi ! Tu me charmes
Ainsi qu'aux jours des larmes
Aux jours heureux
Où captif et loin d'Elle
J'étais, pauvre hirondelle,
Si malheureux !

C'est toi, petite reine,
Avec ton front d'ébène,
Ta douce voix ;
On te disait vieillie ;
Je te trouve jolie,
Comme autrefois.

Moi, pauvre tête grise,
Dans la neige et la bise
J'ai voyagé.
Ton petit cœur, peut-être,
Ne peut me reconnaître.
J'ai tant changé !

J'ai vu fuir ma jeunesse
Et croître ma tristesse,
Seul, loin de toi,
Et la blanche aubépine
N'a pas sur la colline

Fleuri pour moi !
Conte-moi tes voyages
Sous l'éclair des orages
Ou le ciel bleu.
Sais-tu quelques contrées
De ce monde ignorées,
Moins loin de Dieu,

Où la folle jeunesse
Reverdisse et renaisse
Comme les fleurs ;
Où le jour soit sans brume,
Le bonheur sans écume,
Les yeux sans pleurs ?

Oh ! sur les cimes calmes
Où grandissent les palmes
As-tu trouvé
La Foi, fleur sainte et chaste,
Et l'Amour noble et vaste
Que j'ai rêvé ?

L'hirondelle, pensive,
M'écoutait, attentive.
Quand je voulus
Toucher sa robe ailée,
La pauvrete, empaillée,
Ne bougeait plus.

Dès le lendemain, M. Hector de Saint-Maur se présentait au journal pour nous remercier de l'insertion de ces nouveaux vers. Il fut sur-le-champ l'un des nôtres. À dater de ce jour-là, il donna au *Mousquetaire* un grand nombre de sonnets et d'autres petites pièces ; mais aucune de ces œuvres, je ne sais pourquoi, n'aura eu la fortune de l'*Hirondelle*. Alexandre Dumas faisait grand cas de ce poète qui n'a pas quitté la rédaction, même quand nous nous sommes retirés en masse, quinze ou seize à la fois. M. Hector de Saint-Maur est l'auteur d'une très belle traduction en

vers du livre de Job.

Voilà quatre ans qu'il est mort.

XIV

On a déjà pu voir plus haut en quoi consistait la rédaction du *Mousquetaire*. Dès le premier numéro, la porte avait été ouverte à tout venant. Au bout d'un mois, on ne comptait pas moins de vingt-cinq écrivains, dont dix ou douze pouvaient passer pour des hommes d'élite. Tous se groupaient autour d'Alexandre Dumas, comptant trouver en lui un chef bien avisé et résolu. Que n'aurait-on pas dû attendre de forces si variées, si l'on avait su les discipliner ! Mais, en dépit de ses allures parfois martiales, notre chef n'avait rien de ce qu'il fallait pour diriger même une escouade. Il n'était pas né pour le commandement. Tout journal doit être l'organe d'une idée ou d'un fait. Lui avait l'étrange visée de faire le sien sans mot d'ordre, sans doctrine, en ne lui donnant rien à attaquer et rien à défendre. Un corps sans âme, en un mot. Y entraient qui voulait. On y écrivait sans passion, presque sans thème, dans un état d'anarchie absolue. Un jour, prétextant du besoin de m'orienter, j'allai le trouver et je lui dis :

— Voyons, décidément, quel drapeau suivons-nous ?

— Pas de drapeau. Tous les drapeaux, me répondit-il.

Et, voyant que j'avais l'air tout ébahi, il ajouta :

— Oui, ça m'est égal, pourvu que ce soit amusant.

Faire amusant, il n'avait pas d'autre règle ; mais encore en cela aurait-il été urgent de s'entendre. Qu'est-ce que c'est qu'être amusant et qu'est-ce que c'est que ne l'être pas ? Ce qui était amusant pour le cocher d'omnibus ne l'était pas pour M. Guizot. M. Prosper Mérimée s'amusait de tout ce qui ennuyait M. Victor Cousin. Les *Provinciales* de Blaise Pascal sont amusantes pour un esprit réfléchi, et la foule ne les comprend pas. En définitif quel est le sens véritable de ce mot insaisissable ?

— Eh ! monsieur, me disait Rusconi avec un sourire d'une astuce tout italienne, quand M. Alexandre père demande qu'on fasse amusant, cela signifie qu'il ne veut pas de choses sérieuses.

— Je m'en doutais un peu, répondis-je.

Presque tous les rédacteurs se conformaient à ce programme et, avant tout, Paul Bocage.

Neveu et presque fils adoptif du grand artiste dramatique de ce nom, Paul Bocage avait fait espérer un vaillant littérateur, qui, bien que tout moderne, tiendrait encore de la grande génération de 1830. Ses débuts au théâtre ont été des plus brillants. En 1846, au sortir du collège, il avait fait, en collaboration avec Octave Feuillet, un très beau drame de cap et d'épée : *Échec et mat*, dont le principal rôle était joué par son oncle. Ç'a été une des soirées triomphales de l'Odéon. Depuis lors, il a donné au Palais-Royal, toujours avec Octave Feuillet, de fort jolies pièces qui ont beaucoup réussi.

En 1853, au moment où Alexandre Dumas avait la pensée de fonder *le Mousquetaire*, ce débutant ne s'était encore pas fait connaître dans le journal ni dans le roman. On l'enrôla, le premier, je crois, en qualité d'auxiliaire. Il fut bientôt considéré comme le lieutenant de l'homme de la Maison d'Or. Doué d'une précieuse fécondité, il s'empara alors d'une plume et en fit un outil qui ne savait plus se reposer. Articles de genre, romans, révision des manuscrits apportés, il fut assujéti à une tâche qu'on ne peut s'empêcher de comparer à la vieille fable de Sisyphe faisant rouler sans cesse son rocher. Cependant, des vingt-cinq ou trente, Paul Bocage était celui de ses collaborateurs qui aimait le plus à se reposer. En ce temps-là, le sujet était encore jeune, vif, ardent, chevaleresque : une réduction de d'Artagnan, tel qu'on pouvait le comprendre dans les temps où nous sommes. En 1846, ainsi que nous l'avons déjà dit, au sortir du collège, il avait abordé le théâtre de concert avec Octave Feuillet, son camarade de classe, et ils s'y étaient fait un nom de fort bonne heure. En s'improvisant journaliste, il ne pouvait guère toucher aux choses graves ni élevées, puisque *le Mousquetaire* ne devait être qu'une feuille amusante, sorte de jouet pour les femmes et les oisifs ; mais, même dans cette gamme des choses frivoles, il ne pouvait

aller loin, parce qu'il devenait trop le copiste, l'homme-lige de son maître (Paul Bocage disait le *maestro*). Dès le second numéro du journal, on abusait singulièrement de lui. Il n'était rien que son illustre chef de file ne lui fît faire. Un jour, il suppléait Alexandre Dumas à la causerie, et il en a fait de fort jolies ; le lendemain, c'était au roman. Une autre fois, le maître l'employait au théâtre, et voilà comment ont été données, en 1854, *Romulus* à la Comédie-Française, *le Marbrier* au Vaudeville, *la Conscience* à l'Odéon, et *l'Invitation à la valse* au Gymnase. *Les Mohicans de Paris*, un grand roman à la manière d'Eugène Sue, sont presque entièrement de ce complaisant auxiliaire. Au bout d'un an d'un labeur si âpre, le pauvre garçon n'en pouvait plus et demandait grâce. Il dut faire un voyage en Suisse pour se remettre un peu sur ses jambes.

— Triste métier que celui de Paul ! me disait le grand Bocage, avec lequel j'avais lié connaissance dans une réunion d'hommes politiques. Le profit est mince ; il est mal payé. Il n'y a pas de réputation à espérer, puisque le maître signe.

Et, à ce sujet, le célèbre comédien ajoutait avec finesse :

— Tenez, je sais une jolie fable des Orientaux qui me paraît applicable à la circonstance. Aux environs de Bagdad, la ville des merveilles, un chameau, chargé de riches tapis, ne marchait qu'à contre-cœur, lentement, affaîssé, attristé. Tout près de lui cheminait une fourmi, ne portant qu'un peu de vermisseau. Alerte, elle marchait en chantant.

» — Qui te rend si gaie ? demanda le chameau, quand je suis si triste ?

» — Grande bête, c'est que je ne travaille que pour moi. »

Bocage ajouta :

— Que voulez-vous ! Paul est en adoration devant celui qui le tient ainsi à l'attache.

Rien de plus vrai. Les choses étaient poussées à cet égard au point que le pauvre garçon ne pouvait adresser la parole à Alexandre Dumas sans lui donner le nom italien de *maestro*.

Pourquoi pas maître, tout simplement ? Souvent même on trouvait ce mot transalpin dans ses articles.

— Ah ça ! demandait Roger de Beauvoir, toujours moqueur, pourquoi donc le traite-t-il comme s'il était un maître de chapelle ?

Le même jour où Paul Bocage était entré à la Maison d'Or, on y avait vu venir la comtesse Dash. Était-elle réellement comtesse ? Il y avait vingt ans qu'elle se produisait dans le monde des lettres sous ce nom d'emprunt qu'elle était parvenue à rendre célèbre. Néanmoins on savait qu'elle était d'une fort bonne famille de l'Anjou, titrée mais pauvre. Des aventures dont je n'ai pas à parler avaient fait d'elle une sorte d'héroïne dont Paris eut à s'occuper plus d'une fois. Mariée et mal mariée, paraît-il, à un officier supérieur de l'armée, elle s'était, de bonne heure, séparée à l'amiable et, n'ayant pas de fortune, pour vivre d'une manière honorable, elle avait dû prendre le parti d'écrire. Il ne s'agit pas de juger ici ses œuvres. Nous n'avons qu'à en constater le succès qui avait été très rapide et retentissant. En 1835, à l'époque où elle débutait, elle était, assure-t-on, assez jolie et fort gracieuse. Spirituelle, bien élevée, prompte à la riposte, on s'était empressé de lui faire partout bon accueil. Dans ces temps-là, Paris, encore un peu romantique, se passionnait volontiers pour les bas-bleus, quand la personne était jeune et élégante. Madame la comtesse Dash fut patronnée tour à tour par Alexandre Dumas et par Roger de Beauvoir. C'étaient là deux excellents parrains, deux beaux parleurs qui ne pouvaient ni se souffrir ni se brouiller : c'étaient deux galants que l'ironie du sort condamnait à se rencontrer souvent dans les mêmes ruelles et, chose curieuse, à s'y donner la main. Grâce à leur crédit, la débutante eut accès à la *Revue de Paris* et chez les libraires. On lui fit vite un nom et une clientèle. Mais vivre de sa plume était une dure nécessité pour une jeune femme habituée à un certain luxe. Si vigilante que fût une pauvre Muse, elle ne pouvait suffire aux exigences d'une installation mondaine. Ce fut alors que se présenta un épisode dont elle a

tenu elle-même à faire un roman. Imaginez une manière d'enlèvement par un Moldave, un voyage en Roumanie, où l'on devait se marier ; puis, par l'ordre d'un hospodar, qui n'était autre que le père du ravisseur, une récurrence par delà les frontières, avec défense de reparaître dans le pays. Il fallut donc revenir en France. Il fallut y reprendre la plume, cet ustensile nourricier que l'opiniâtre ouvrière n'a plus quitté un seul jour, depuis ce temps-là.

En 1854, la comtesse Dash n'était plus une jeune femme. Une obésité précoce avait fait disparaître la gracilité de sa taille ; mais ni le temps, ni les nécessités de la vie à combattre n'avaient émoussé les traits toujours si vifs de son esprit. Elle causait fort bien, très poliment, sans embarras, sans afféterie, plus en femme du monde qu'en femme de lettres. Un peu entichée de noblesse, regrettant l'ancien régime, qu'elle ne connaissait que par ouï-dire, elle aimait peu la France moderne, à laquelle on l'entendait reprocher d'être trop grossière. Elle avouait naïvement que sa pensée ne pouvait se détacher des ^{xvii^e} et ^{xviii^e} siècles, ces charmantes époques de notre histoire pendant lesquelles les femmes ont presque toutes été traitées en reines. Quand par hasard on la blâmait, mais doucement, de manifester à cet égard une prédilection offensante pour les contemporains, elle s'animait d'instinct et poussait l'emportement jusqu'à frapper du pied pour donner plus de relief à ses regrets. C'était à moi-même qu'elle disait, un jour, dans les bureaux même du *Mousquetaire* :

— Non, non, mon cher monsieur, vantez à d'autres le bonheur de vivre dans les temps modernes. En ce moment, les hommes sont peu de chose et les femmes ne sont rien. Je vous soutiens, moi, que votre 89 nous fait de plus en plus retourner à la barbarie.

Quoique déjà des rides irrévérencieuses sillonnassent son visage, elle n'oubliait pas qu'elle avait été une femme à la mode et, pour un bout de temps, une Parisienne des plus fêtées. Vivant d'ordinaire en recluse dans un modeste appartement des Bati-

gnolles, en compagnie de sa nièce, mademoiselle de C***, une jeune personne aussi modeste que distinguée, elle n'avait pas un grand train à mener ; mais, toutes les fois qu'elle venait en ville, l'élégante de jadis reparaissait en elle. Comment parvenait-elle à s'assouplir à la mode du jour ? Je ne sais. Cela tenait du miracle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait dans la démarche et dans les airs de tête un peu de cette fierté aristocratique que les plus jeunes et les plus cossues d'aujourd'hui n'ont pas toujours.

Pour ce qui était du travail littéraire, comprenant bien qu'il n'y avait pas à faire du roman dans la maison de l'incomparable conteur qui a écrit *Monte-Cristo*, elle s'adonnait à la chronique, genre souverainement parisien et qui répand autour de lui un si grand charme, lorsqu'il est mené avec un peu de sûreté. S'emparant du pseudonyme de Marie Michon, une des figures des *Trois Mousquetaires*, elle s'escrimait à faire des racontars relatifs au monde, au demi-monde, aux théâtres, aux concerts et aux soirées d'artistes. Pendant deux mois, elle a fourni ainsi bon nombre de faits curieux, d'anecdotes et de petits portraits. Elle était pauvre, je l'ai déjà dit, et, n'ignorant rien de cette particularité, Alexandre Dumas, agité tout le premier de doutes sur la solidité et sur l'exactitude de sa caisse, avait stipulé que la comtesse ne devait rien perdre. Ainsi, pour qu'elle fût plus certaine de recevoir le prix de son labeur, on prélèverait vingt francs sur la recette de chaque jour et on la payerait, si cela se pouvait, en une pièce d'or. Remarquez en passant que, vers ce temps-là, vu les arrivages de Californie, l'or était à peu près le seul métal monnayé en circulation. Dites-vous ensuite qu'une pièce d'or tendue respectueusement par un caissier à une comtesse était quelque chose qui ressemblait à un jeu de l'ancien régime, et vous ne vous étonnerez plus que madame Dash et Alexandre Dumas aient dû s'arrêter aux termes de ce contrat, conforme à d'aristocratiques habitudes. Chaque jour donc, il fallait un louis à donner, soit à la comtesse en personne, soit à sa nièce, soit à

une Suzon quelconque, sa suivante, ayant un reçu d'elle à la main. Par malheur, l'arrangement en question ne put pas durer longtemps, et cela à cause du désordre qui régnait dans l'administration tout entière. Un jour, en effet, arriva où la pièce d'or ne fut plus donnée. Ce n'aurait été rien si ce jour cruel n'eût pas été suivi d'un lendemain, et ce lendemain d'une rallonge. Dès lors la convention dut être rompue. La comtesse Dash en était plus affligée que surprise.

— La seule chose qui m'étonne, disait-elle, c'est que notre combinaison ai pu subsister seulement un mois.

Un point à ne pas omettre, c'est que cette excellente femme, connaissant plus que personne les nombreux et incorrigibles défauts de son grand et illustre ami, n'a jamais laissé passer une occasion de dire de lui beaucoup de bien. Dans sa tendresse pour lui, il y avait un mélange d'admiration des plus sincères. Ce n'était plus seulement dans la conversation, c'était aussi dans ses écrits qu'elle donnait sans cesse des preuves du mouvement de son âme à cet égard. Elle a reporté sur Alexandre Dumas fils ce trésor d'amitié ! Elle avait vu tout enfant le futur auteur du *Demi-Monde*, et c'était en partie chez elle qu'il allait passer ses jours de congé, quand il était au collège.

— Je vous réponds qu'il aura tout l'esprit de son père, disait-elle ; et l'on a pu voir qu'elle ne s'est pas trompée.

Madame la comtesse Dash est morte très peu de temps après 1870. Elle a fini assez tristement, aux Batignolles, pauvre, presque isolée, à peu près oubliée, après avoir publié cinquante volumes de romans et de Mémoires : *Manibus date lilia plenis*.

Homme de théâtre avant tout, Alexandre Dumas avait fondé en partie son journal pour qu'on s'en servît à régénérer les formes de la critique dramatique. Le soin d'y tenir la fêrule fut confié à Alfred Asseline. Ce nom était déjà connu dans les lettres. — L'homme, encore jeune, presque fluet — hélas ! il a pris du ventre ! — paraissait avoir été formé pour être un Aramis du feuilleton. Un peu myope, ce que dénotait un lorgnon suspendu à un

fil de caoutchouc qu'il remuait sans cesse, il montrait, avec de petites moustaches noires, une figure fine, légèrement moqueuse : le tout relié dans une mise assez élégante. Par ses attaches de famille, il tenait de près à Victor Hugo, qui faisait de lui le plus grand cas, et non sans raison. Ç'a été même à la suite d'une des plus grandes douleurs domestiques d'Olympio que ce nouveau venu eut à commencer sa réputation littéraire. On se rappelle la mort si cruelle et si touchante de Léopoldine Hugo et de Charles Vacquerie. Quand tous deux furent trouvés noyés près de Criquebœuf, ce fut Alfred Asseline qui raconta dans la *Revue de Paris* ce drame d'un chaste amour malheureusement trop comparable à certaines idylles grecques. *La fille du Poète*, tel est le titre de son récit, écrit avec autant de charme que de pieuse tristesse. Dans ce temps reculé où le baromètre de l'esprit public était au beau fixe, où l'art ne s'était pas encore démocratisé, il suffisait de quelques pages émues pour mettre un écrivain en bonne place. Deux ou trois articles de fantaisie, s'ajoutant à cette relation, donnaient à espérer que le jeune conteur de cette élégie en prose serait, un jour, s'il le voulait, l'un de ceux qu'aimerait le public. Provisoirement, pour vivre, il travaillait dans je ne sais quel compartiment de la bureaucratie. Ainsi que je viens de le dire, *le Mousquetaire* en fit son frère fouetteur en ce qui concernait les théâtres. Il y mena d'abord la critique bon train, tambour battant, mèche allumée. Après le 2 Décembre, il en était de l'art dramatique comme de tout ce qui touchait au mouvement de la pensée : il était tombé au plus bas. C'était ce qu'il y avait à constater, et ce fut un devoir auquel la nouvelle recrue ne cherchait point à se dérober. Alfred Asseline décrivit donc cette situation très finement, mais avec fermeté, en ne dissimulant rien, en n'écoutant ni les supplications des amis ni les cris de la routine.

J'ai déjà dit que notre critique était allié à Victor Hugo. En 1885, lorsque le grand poète est mort, Alfred Asseline a publié de très curieux souvenirs, sous ce titre : *Victor Hugo intime*. Bien d'autres faits avaient attesté cette parenté. Ainsi, sous l'Empire,

à l'époque où paraissaient *les Travailleurs de la mer*, il arriva à l'ancien critique un exemplaire en tête duquel se lisait cette légende faite à la main :

À ALFRED ASSELINE,
Son cousin selon la famille et selon la poésie.

VICTOR HUGO.

Il ne faut pas oublier Gérard de Nerval. Le pauvre rêveur n'a donné que peu de chose au *Mousquetaire*, deux nouvelles, dont l'une, *Octavie*, est un chef-d'œuvre, et un sonnet sur le prince d'Aquitaine à la tour abolie, vers mélancoliques mais qui annoncent déjà comme un dérangement d'esprit. Il foulait encore des pieds la terre, mais sa tête ne vivait plus guère que dans les nuages.

Théophile Gautier l'a comparé à « l'apode hirondelle » qui ne sait se fixer nulle part. Où habitait-il ? Tout le monde l'ignorait, et lui-même n'eût peut-être pas été capable de le dire. Couvert d'un petit manteau coupé, crotté, pressé, il était sans cesse en mouvement. On disait : « Il va à Saint-Germain en Laye ou il en revient. » Georges Bell, celui de nous tous qu'il affectionnait le plus, pensait qu'il avait un refuge dans plusieurs hôtels meublés ; mais, par malheur, son domicile le plus assidu était la maison de santé du docteur Blanche, à Passy, d'où il s'est échappé plusieurs fois, mais où il finissait par rentrer, sachant bien qu'il y serait traité avec beaucoup d'égards.

Ni lui, ni nous ses amis, ni personne n'aurait osé supposer que ce charmant esprit touchât à sa dernière année. Étant pour ainsi dire au lendemain de *l'Imagier de Harlem*, un grand succès de la Porte-Saint-Martin en collaboration avec Méry, il préparait pour le Théâtre-Français, alors dirigé par Arsène Houssaye, une réduction du *Don Japhet d'Arménie* de Scarron. En même temps, il était souvent appelé à *l'Illustration* et à la *Revue de Paris*. Concluez-en qu'il ne manquait pas de ressources. Si j'insiste sur ce point, c'est que je suis à cet égard en contradiction avec Méry,

lequel prétendait que, si le suicide de la rue de la Vieille-Lanterne a eu lieu, c'est parce que, nouveau Chatterton, Gérard de Nerval se trouvait sans argent. Cela n'était pas, puisque, le jour du drame, un crédit de 1,500 francs était ouvert pour lui à la Comédie-Française. Non ! non ! le pauvre poète s'est bien pendu de ses mains dans un accès de démence.

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé d'homme d'une plus grande douceur. Les jours de soleil, quand il venait de Passy ou de Saint-Germain à Paris, nous étions au moins deux à le suivre dans ses courses ou dans une promenade sur l'asphalte. Alors sa causerie, fort abondante, toujours littéraire, était ce qu'il y avait de plus captivant à entendre. Mais il ne fallait pas le contredire si l'on ne voulait point que quelque éclair de déraison ne le rendît tout à coup à son état pathologique. Un jour qu'il nous parlait de son voyage en Égypte et qu'il s'étendait sur l'initiation reçue par lui d'un culte oriental dans les souterrains de la grande pyramide de Chéops, je m'avisai de faire l'incrédule et de sourire en signe de doute. Tout aussitôt le pauvre garçon s'emporta avec véhémence et s'écria sur un ton plein de sérieux :

— Pourquoi vous moquez-vous des choses sacrées ? Est-ce que vous seriez un *mopse* ?

Je lui demandai ce que c'était qu'un *mopse*.

— Un rejeton de l'ange Eblis, la Domination maudite.

Je ne comprenais pas et Georges Bell, qui était présent à cette scène, non plus ; mais il fallait avoir l'air de comprendre.

Une des aversions du pauvre Gérard était un garçon de bains de chez le docteur Blanche, surnommé *Changar*. Homme à poigne, ce *Changar* était plus particulièrement chargé d'administrer aux malades les douches écossaises, et il paraît qu'il y mettait une grande brutalité avec un mutisme systématique ; ce qui lui avait fait donner son sobriquet. *Changar* était le diminutif de *Changarnier*.

— Ah ! ce *Changar* ! s'écriait l'auteur de *Lorely* avec terreur.

Un soir de septembre, nous causions, Alfred Asseline et moi, quand nous vîmes entrer Gérard tout effaré, la figure empourprée de colère. Comme je n'avais jamais été témoin d'aucun des accès auxquels il était sujet, ignorant qu'il eût été bon de ne rien lui dire, je me mis à lui adresser la parole comme de coutume, après lui avoir tendu la main. Mais il me repoussa presque.

— Ah ! ah ! vous me tendez la main, vous ! s'écria-t-il d'une voix tonnante. Est-ce que vous ne seriez pas d'accord avec *Changar* ? l'affreux *Changar* ?

Ici, il se baissa, haussa les jambières de son pantalon et nous montra la trace de liens récemment arrachés.

— *Changar* m'avait attaché ! J'ai tout rompu ! Je suis sorti ! J'ai couru, couru, et me voilà ! – Hein ! vous n'êtes pas avec *Changar*, n'est-ce pas ? Ni vous non plus, j'espère ? ajouta-t-il en se tournant du côté d'Asseline.

Mais nous avions compris et, sur un signe convenu, nous étions résolus à le laisser dire. Il reprit :

— Antony Deschamps est toujours là-bas (chez le docteur Blanche). D'où vient donc que *Changar* ne l'attache pas, lui ? Ah ! dame, ils s'entendent ! Mêmes opinions politiques ! Quand donc exterminera-t-on ce *Changar* ?

Nous étions réellement consternés. Il n'y aurait eu que Georges Bell pour le calmer et pour l'emmener ; mais le hasard voulait qu'il fût absent. À la fin, un peu épuisé, il s'arrêta de parler, fit un tour sur lui-même et sortit, pareil à la tempête, comme il était entré. Rien de plus affligeant que ce spectacle d'une belle intelligence de poète subissant tout à coup de ces obscurcissements. Mais, à trois jours de là, Gérard de Nerval reparaisait plein de sérénité, souriant, poli et amical, suivant son habitude. Il ne se rappelait assurément aucune des circonstances de la scène que je viens de décrire.

Je l'ai dit ou j'ai dû le dire : Gérard de Nerval s'appuyait d'ordinaire sur le bras de Georges Bell. On aurait dit un neveu soutenant son oncle ou mieux deux frères marchant ensemble.

Encore jeune, Georges Bell ou Joachim Hounau, comme on voudra, avait été l'une des nombreuses victimes du mirage des révolutions. En 1848, quittant l'Université pour les clubs, il s'était jeté en irrégulier dans la partie la plus exaltée du mouvement républicain et avait été l'un des acteurs de l'échauffourée du 15 mai. Pour cette raison, il avait été condamné, à Bourges, par la Haute Cour, en même temps que Blanqui et Barbès. Dans son *Histoire de la Révolution de Février*, Daniel Stern (madame la comtesse d'Agoult) s'étend sur ce fait et en parle avec autant d'inexactitude que d'excessive sévérité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'étant désormais patronné par Méry, Georges Bell ne s'occupait plus de politique et ne s'adonnait qu'à la littérature.

Au *Mousquetaire*, dont il a été l'un des collaborateurs d'origine, il avait commencé par faire une série de lettres à Alexandre Dumas sous le nom de vicomte Pierre d'Artagnan. Il y était question de la vie de château, mais d'une manière peut-être un peu trop solennelle. Cette série ne dura qu'un mois. Georges Bell passa à la critique des livres, genre de composition qui convenait beaucoup mieux à la variété de ses études et à la nature de son esprit. C'est ce qu'il devait surabondamment prouver, plus tard, à la *Revue de Paris*, à l'*Illustration* et à la *France*.

Ce fut à lui et à moi qu'un soir d'hiver, au commencement de 1855, sur le boulevard Montmartre, Théophile Gautier annonça que le malheureux Gérard de Nerval avait, le matin, été trouvé pendu aux barreaux d'un marchand de vin, dans une rue noire et fétide, dernier débris du moyen âge. Georges Bell en fut affecté au point de ne pouvoir pas retenir ses larmes.

Du Divan de la rue Le Peletier, voisin des bureaux, il nous était venu un certain nombre de volontaires, implorant l'honneur de s'enrôler dans notre troupe. Pour la plupart, c'étaient des jeunes gens encore peu connus. En venant à la Maison d'Or, ils n'avaient guère à rechercher le lucre. Ils savaient bien que là où était Alexandre Dumas on n'avait pas un centime à leur donner. Ils ne voulaient qu'une occasion de se mettre un peu en évidence.

Parmi ces vélites du *Mousquetaire*, j'ai eu à remarquer un des plus notables, Gaston S. de Saint-Valry, l'un des futurs coryphées de la presse impérialiste. Pour le quart d'heure, ce n'était encore qu'un débutant assez humble, quoique, par moments, portant haut la tête, il affectât des airs de crânerie, malheureusement déparés par une assez forte claudication de la jambe gauche. Se nommait-il réellement de Saint-Valry, ce qui eût fait supposer une origine d'aristocrate ? Un de ces rats de bibliothèque qui furètent, fouillent et rongent partout où il y a de vieux papiers, s'inscrivait résolument en faux contre cette prétention. À l'entendre, le nom véritable était Souillard ; c'était du reste ce que signifiait la majuscule qu'on tenait discrètement dans l'ombre. L'indiscret ajoutait que les deux mots dont cette lettre était suivie indiquaient, non une désignation patronymique, mais un lieu de naissance. Au fond, qu'importait ce détail ? Le père, ni trop ni pas assez célèbre, avait été dans sa jeunesse un intime de Victor Hugo ; sous les Bourbons de la branche aînée, à l'époque de la ferveur vendéenne, et au commencement du règne de Charles X, on l'avait élevé à la dignité d'enfant de chœur du Cénacle. Romantique en ce sens que, sur une petite lyre des moins sonores, il chantait la vieille France restaurée, le trône, l'autel, le moyen âge, ses ogives et le hibou des ruines, il était admis à se mêler au collège des bardes bien pensants qui, de loin, se rattachaient à l'évolution du grand mouvement littéraire d'alors. Il a publié un volume ou deux. Il a fait des vers qu'on a fait paraître dans *la Muse romantique* à côté de ceux d'Ancelet et de ceux du grand Alexandre Soumet. La belle avance ! Qu'est devenu ce premier S. de Saint-Valry depuis 1827 ? Demandez à l'histoire, demandez à l'écho ce qu'est devenue la chauve-souris qui a salué d'un battement d'ailes l'arrivée du premier Montmorency à son retour des Croisades. Le vent des révolutions et le temps ont balayé à tire-d'aile les épluchures du Cénacle et ces dix ou douze chantres du pur royalisme, du comte Gaspard de Pons à Ulric Guttinguen ; et M. S. de Saint-Valry, premier du nom, a dû subir,

lui aussi, ces sévérités du sort.

Quant au fils, comme il avait grandi sous le souffle voltairien du règne de Louis-Philippe, il n'avait rien des doctrines du père. Beau causeur, logicien de salon, spirituel même, il ne faisait pas plus de cas des traditions capétiennes que d'un noyau de cerise. Il lui semblait puéril de s'occuper du passé. Ayant fait de bonnes études philosophiques, non seulement il ne s'attardait pas à croire au Nazaréen, ce grand délaissé, mais encore il se jetait à corps perdu dans la libre pensée et jusque dans le positivisme de Comte, avec les momeries du rite en moins. De l'homme il faisait, sans broncher, le seul Dieu que doit adorer l'homme. Sur ce thème, ses théories étaient aussi ingénieuses que pleines d'audace. En politique, c'était autre chose : il était autoritaire et tombait en plein dans le césarisme. En cela, il écoutait d'abord la voix de l'intérêt, et il ne faisait aucune difficulté d'en convenir. Il stipulait pour Napoléon III. Il eût soutenu de même la momie récemment déterrée de Ramsès II ou de Sésostris, comme il vous plaira, si ce squelette vénéré eût pu ressusciter, s'asseoir sur le trône de France et dispenser l'or du budget et les croix.

Il est mort jeune, après la chute de son idole. Sur les dernières années de sa vie, il était triste, désenchanté, presque muet, lui qui aimait tant à *tenir le crachoir*, comme on dit sur le boulevard.

Il n'aura certainement pas laissé de nom.

Aurélien Scholl aura eu une destinée tout autre, un avancement rapide, des plus brillants et des plus mérités. Quand il se présenta à la Maison d'Or, il n'avait pas encore vingt ans ; ce n'était donc toujours qu'un éphèbe, mais avec deux moustaches blondes en croc, d'une physionomie déjà très crâne. S'il se faisait remarquer par un monocle constamment vissé à l'œil droit, on le reconnaissait aussi à un autre attribut : il tenait à la main une canne, qu'il faisait mouvoir moins comme un stick que comme une épée. L. Rossignol écrivait de lui dans *le Tintamarre* d'alors : « Il sera, un jour, l'Armand Carrel de la presse satirique. » Il était venu au *Mousquetaire* avec un billet d'Alexandre Dumas fils ;

mais on ne devait pas tarder à voir qu'il était de ceux qui n'ont pas besoin de lettre de recommandation. De tous les journalistes qui, chez nous, ont manié l'arme blanche de l'épigramme, aucun, depuis Léon Gozlan, n'y a autant fait bonne figure que lui. Mais, si vous le voulez bien, je ne m'étendrai pas là-dessus. Il me suffira de dire ici que ses mots, aussi philosophiques et non moins acérés que ceux de Chamfort, deviennent sur la longue file des boulevards une sorte de monnaie courante, aussitôt qu'ils sont publiés par les journaux.

Au milieu de février 1854, Alexandre Dumas prit la parole pour causer *avec ses lecteurs*, suivant l'usage.

— Lecteurs, permettez que je vous présente M. Jules de Saint-Félix.

Qu'était-ce que M. Jules de Saint-Félix ?

Un gentilhomme du Comtat Venaissin. On a dit qu'il avait commencé par être dans les pages du roi Louis XVIII. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que, comme M. A. de Beauchesne, il a été du cabinet de ce prince et ensuite de celui de Charles X. Là dedans, il y avait peu de chose à faire. Ces jeunes messieurs [en] profitaient pour couvrir leurs paperasses de vers, puisque les vers étaient l'épidémie de ce temps-là. En vrai disciple de cet André Chénier dont le républicain H. de Latouche venait de déterrer les œuvres, M. Jules de Saint-Félix était un romantique épris de l'antiquité grecque et de l'antiquité romaine. Il faisait des vers imités de ceux de Properce au bruit même du canon de Juillet. Quand la révolution des Trois Jours fut accomplie, il dut quitter les Tuileries et s'en retourner dans le Comtat. Il avait par là un héritage paternel : une bastide, trois oliviers, une fontaine ; c'était assez pour y vivre d'abord en boudeur royaliste, puis en poète. Il y rêva, il y fit des stances ; c'était à peu près le train de vie des autres rhapsodes amis de la Restauration : Lamartine, Alfred de Vigny, Jules de Rességuier, le comte de Nogent. Ils boudaient, ils soupiraient, ils chantaient, et puis, comme Paris les attirait par un invisible aimant, ils revenaient à Paris, un beau matin. Il en fut de

même pour l'ancien attaché du cabinet de Charles X. Il lui restait encore un peu de jeunesse et un peu de fortune. Il avait, en plus, à la main le manuscrit d'une belle étude sous le titre de *Cléopâtre* ; Charpentier édita le roman, mais ne le vendit pas. La jeunesse passa vite et la petite fortune aussi. Mais après ?

Tant qu'il avait été au service du vieux roi, les choses avaient été pour le mieux. On lui payait une belle prébende, il avait de belles fréquentations, un frottement journalier avec tous ce qu'il y avait de fracs dorés et de panaches. Rien de mieux dès lors que de faire l'école buissonnière avec la Muse sous les ombrages du Bas-Meudon ou dans la verte forêt de Saint-Germain. Tant qu'il lui était resté un petit domaine dans l'ancien pays des papes, il avait eu la ressource de l'hypothèque. Il avait pu encore vivre, un peu à l'écart, en donnant de temps en temps des Nouvelles à la *Revue de Paris* et en faisant paraître *Mademoiselle de Bourgogne*, un très joli roman historique. Mais, en 1854, l'hiver de l'âge était venu. Ce n'était plus le Saint-Félix aux yeux noirs et aux cheveux noirs, élégant et plein d'insouciance de jadis qu'on avait devant soi. L'homme était charmant encore et toujours plein de politesse ; le vieillard était pauvre. Il avait à songer à vivre de sa plume. La plus ingrate des professions, si l'on veut admettre que ce soit une profession.

— Mieux vaut labourer la terre avec ses ongles ! s'est écrié, un jour, Alphonse Brot, l'auteur d'*Ainsi soit-il*.

Jules de Saint-Félix s'assujettit surtout aux exigences de cette tâche si malaisée. Dans sa jeunesse, il n'avait écrit que pour obéir au souffle de l'inspiration ; à présent, il fallait que la tête nourrit l'estomac. On lui demandait de la prose de pacotille. Il en fit ou plutôt il tenta d'en faire. En relisant ces pages où il avait fait le conteur malgré lui comme un chien qu'on fouette, il se dit : « Eh bien, non : je n'oserai jamais faire ce métier là ! » Il les déchira, il les brûla et se remit à sa première manière.

— Mon cher monsieur, vint lui dire l'éditeur Roux, un petit homme noir et crasseux, après avoir pris connaissance de ses

nouveaux manuscrits, *ce n'est pas ça du tout*. Vous ne mettez en scène ni le viol, ni l'adultère, ni l'assassinat, ni le faux, ni rien d'horrible. Ainsi vos idées n'ont rien de choquant. Vos personnages sont chastes. Votre langue est correcte. Je vous le répète, *ce n'est pas ça du tout*. Vieux jeu. *Vous manquez de chien*. Vous êtes démodé. Faites autre chose dans le goût du jour ou résignez-vous à crever de faim.

— Eh bien, soit, crevons, répliqua le pauvre homme résigné à tout.

Un ami avait été témoin de cette scène et celui-là n'entendait pas que les choses prissent cette tournure funèbre. Il se disait que nous ne sommes plus au temps de Gilbert et de Malfilâtre et que, par conséquent, ce à quoi il faut penser, quand on est un poète de talent, c'est à vivre. Mais à quoi pouvait-on occuper un homme aussi profondément inutile que l'était l'ancien attaché du cabinet de Charles X ? L'ami s'ingénia, il chercha, il interrogea les quatre points de la rose des vents. Au bout du compte, il finit par trouver. Il s'agissait d'une place au ministère de l'intérieur, de par M. de Persigny. Mais justement cela était-il acceptable ?

— Cher ami, vous serez l'un des examinateurs-rapporteurs de la commission de colportage, à raison de cinq cents francs par mois.

En entendant ces mots, M. Jules de Saint-Félix ne pouvait se défendre de baisser l'oreille. Son cœur d'ancien royaliste battait avec force. Une rougeur soudaine venait de lui monter au front, il n'ignorait pas que ces quatre mots : *la commission de colportage*, étaient une manière d'euphémisme pour dire la censure. Censeur ! douanier de la pensée des autres ! un gabelou de la poésie ! Comment ! n'était-il donc bon qu'à jouer ce rôle étrange et si peu conforme à la noblesse de ses goûts ? Vous pensez bien que son premier mouvement était de répondre par un refus. Censeur ! Il lirait les livres de ses confrères, il les analyserait pour voir en quoi ils étaient bien ou mal pensants et, en fin de compte, il ferait un triage en disant : « Tel volume demande le

retour de la liberté ; il ne vaut rien. » Est-ce qu'il aurait le cœur de traîner ce boulet ?

À l'ami qui attendait une réponse il demanda quarante-huit heures afin de réfléchir. Ce qu'il en faisait, c'était pour gagner du temps, pour voir s'il trouvait mieux ; mais, les quarante-huit heures écoulées, non seulement il ne trouvait pas mieux, mais encore il ne trouvait rien. Dans *Ruy Blas*, Victor Hugo dit que la faim est une porte basse et qu'il faut s'abaisser pour y passer. Le gentilhomme du Comtat Venaissin s'inclina et, le lendemain, il faisait partie de la commission de lecture. Il y fut à demeure tout le temps que dura l'empire.

Tout le monde sait sur le bout du doigt un trait touchant de la vie de Machiavel. Proscrit dans un obscur village de la Toscane, l'historien était condamné à peu près toute la journée à ne vivre qu'au milieu de muletiers et de grossiers paysans. Il buvait à leur table, il causait avec eux ; mais, une fois rentré chez lui, il s'enfermait dans sa chambre, se revêtait de son ancien uniforme d'ambassadeur de la république de Florence et, pieusement courbé sur Thucydide et sur Tite-Live, il ne vivait plus qu'en communion avec ces grands anciens. Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, M. Jules de Saint-Félix eut recours à un artifice du même genre. Employé du ministère, le jour, il appartenait à la commission de colportage. Il y épluchait les livres sans couleur et sans saveur qu'on publiait alors chez nous. En effet, les vrais produits de la pensée, les vins généreux de la vendange française ne se voyaient plus qu'à l'étranger (là étaient, qui l'ignore ? Victor Hugo, Eugène Sue, Michelet, Edgar Quinet, P.-J. Proudhon, Louis Blanc, Félix Pyat, Pascal Duprat, Victor Schoelcher, Alphonse Esquiros et tant d'autres). Quand le soir venait, l'auteur des *Nuits romaines* s'enfermait avec ses maîtres favoris d'Athènes et de Rome. Il relisait Eschyle, sa vive admiration ; il traduisait les églogues du Mantouan, et Tibulle, et Catulle, et Properce, ces poètes délicieux, ces chanteurs de l'amour et de la volupté qui ont été une atténuation à la tyrannie

aveugle et imbécile des Césars.

Entre Alexandre Dumas et M. de Saint-Félix il existait une amitié de vieille date. L'arrivée du *Mousquetaire* fut un nouveau lien. En voyant revenir l'auteur de *Cléopâtre*, on saluait un infatigable collaborateur, et qui devait être le plus fidèle de tous. Dès ce jour-là, le journal fut émaillé d'études antiques telles que *Lydia*, *la Bacchante*, et dix autres, et vingt autres. Cette belle prose, ces sortes de strophes ne laissèrent pas d'être l'objet d'une grande surprise.

— Ah ça, vous n'êtes donc plus *dans le mouvement* ? disaient à Alexandre Dumas les Romantiques attardés.

— Je suis toujours pour ce qui est beau, répondait avec intrépidité l'auteur d'*Acté*.

Entre autres choses, Jules de Saint-Félix donna au *Mousquetaire* un Récit mythologique de longue haleine intitulé : *les Titans*. On a bien compris que ce travail roule sur la guerre entre les géants, fils de la Terre, et les dieux, habitants de l'Olympe. Pour construire cette œuvre, l'auteur a dû remuer, pendant plusieurs années, à peu près tous les monuments de la littérature grecque, mais surtout Hésiode, Hérodote, Eschyle et Diodore de Sicile. Au point de vue de la forme, cette œuvre rappelle *le Centaure*, ce beau poème en prose de Maurice de Guérin, dont George Sand et Sainte-Beuve ont été tant émerveillés. Même sûreté de savoir, même simplicité de langage, pleine de noblesse. Mais ce n'était pas là, vous le comprenez, la nourriture intellectuelle qui convenait aux fumeurs de cigares. On trouvait le récit mythologique trop long de moitié. Les boulevardiers réclamaient. Une petite aventure de boudoir, se passant dans la chaussée d'Antin, aurait bien mieux fait leur affaire.

— Faisons donc des contes de boudoir, se dit Jules de Saint-Félix.

Et il publia, à tour de rôle, une vingtaine de Nouvelles qui, depuis, ont été réunies en un volume sous le titre de *Mirages du passé*. À proprement parler, c'étaient des souvenirs du temps de

la Restauration. Il y a dans ce volume de bien jolies histoires, mais trop d'épisodes qui mènent aux passions mélancoliques pour provoquer un succès. Chose des plus curieuses : le temps où nous sommes raffole de l'horrible en littérature, mais il ne veut pas de pages qui pourraient l'attrister. – *Le Mousquetaire* mort, le poète du Comtat Venaissin n'a plus rien fait ou plutôt nous n'avons plus rien vu de lui.

Cette galerie ne serait pas complète si l'on n'y faisait pas entrer la figure d'Adolphe Dupeuty. Un gros garçon, la figure bouffie, de larges épaules, mais, malheureusement, un esprit paresseux, la langue pâteuse et ânonnante. Il avait pourtant de qui tenir, puisqu'il était le fils de Charles Dupeuty, l'un des vau-devillistes qui, de 1830 à 1855, ont fait jouer le plus de pièces amusantes sur les divers théâtres de Paris. Élève du lycée Charlemagne, il y avait été un des camarades d'Edmond About ; mais, tandis que l'un, ayant gagné ses éperons dans les concours, obtenait d'aller à l'école d'Athènes, l'autre, plein d'indolence, entrait comme petit employé à l'administration des postes. À la vérité, il trouvait qu'être condamné à s'asseoir toute sa vie sur un tabouret, devant un bureau, c'était être au bagne. Or, lorsque Alexandre Dumas fonda son journal, il profita de l'occasion pour s'évader.

Avoir ses entrées au *Mousquetaire* n'était pas bien difficile, ainsi que j'ai déjà dû le dire ; mais qu'y ferait-il ? Il commença par un article de quelque étendue et c'est bien, je crois, à peu près le seul qu'il ait fait de sa vie. *Poste restante*, tel en est le titre. On devine ce qu'il peut y avoir dans ce tableau, qu'il avait eu souvent sous les yeux avant d'en décrire les bizarreries et le mouvement. Ce à quoi il était surtout propre, c'était à courir après les petites nouvelles de théâtre, et, au bout de très peu de temps, cela devait être sa spécialité. À cette même époque, M. de Villemessant ayant fondé *le Figaro* l'appela et fit de lui le reporter spécialement chargé des bruits de coulisses. Nul n'a connu mieux que lui le monde des théâtres.

Adolphe Dupeuty se flattait d'avoir, sinon inventé, du moins perfectionné ce métier du reportage théâtral. Noter avec exactitude les changements de direction, les pièces reçues ou refusées, les engagements d'acteurs et d'actrices, les rôles acceptés, refusés, repris ; dire les fugues, les dédits, les brouilles, les raccommodements, les reprises : c'était un écheveau de fil toujours emmêlé, qu'il fallait débrouiller tous les matins. Le pauvre garçon m'a conté sa journée, laquelle était constamment la même et cependant toujours variée. Tous les matins, quelque temps qu'il fût, un carnet en poche, un cigare aux lèvres, il s'en allait des Variétés au Gymnase, de la Porte-Saint-Martin à l'Ambigu, du Vaudeville au Palais-Royal, du Français à l'Opéra, et de là partout, interrogeant tout le monde sur son chemin, les directeurs, les auteurs, les comédiens, les chanteuses, les employés et jusqu'aux choristes, s'il le fallait. De ce qu'il recueillait il composait une macédoine qui était destinée, le lendemain, à amuser l'oisif en train de déjeuner à Tortoni ou au café Anglais. Il fallait que le ragoût ne manquât pas d'être piquant une seule fois, et cela se comprend de reste.

Adolphe Dupeuty avait un défaut mignon, celui d'aimer un peu trop ce que François Rabelais appelle *la purée septembrale*. Au déjeuner, il buvait un peu plus que de raison. En résultait-il du tort dans l'exercice du reportage ? Le directeur du *Figaro* penchait pour l'affirmative et il s'indignait de ce vice de son subalterne. M. de Villemessant s'indignant ! n'était-ce pas un comble ? Mais l'histoire est l'histoire.

— Oui, je me sépare de ce garçon-là, disait-il. Eh ! dame, il n'y a rien à faire d'un homme qui se pique le nez trois fois par semaine.

Ainsi l'ancien employé des postes tombait de cheval, mais il ne devait pas tarder à être relevé. À cette même époque, un écrivain de mérite, Alphonse Royer, ayant été placé à la direction de l'Opéra, fit de l'ex-reporter théâtral son secrétaire général. On sait que l'emploi en question ne donne pas un grand luxe ; mais

il pose bien son homme, pour peu que ce dernier s'entende à utiliser les relations de tout genre que la demande des entrées lui amène. Par le fait, le nouveau fonctionnaire avait désormais à entretenir une correspondance toujours nouvelle avec les plus hauts gradins de l'échelle sociale. Bonne note à prendre, le cas échéant. D'une main qui était d'autant plus libérale que ces largesses ne lui coûtaient rien, il donnait à des personnages de haute volée des loges, des balcons, des stalles d'orchestre, et il ne se faisait payer que par un serrement de main, un sourire ou un compliment banal. Mais qui pouvait savoir ? Dans l'avenir, ces marques futiles de politesse pourraient se changer en une bonne monnaie sonnante et ayant cours.

C'était, en effet, la chose qui devait se voir avec un maréchal de France. Mais n'anticipons pas sur les événements et arrêtons-nous quelques instants au récit d'un épisode qui, si frivole qu'il soit, est bien marqué au coin des mœurs politiques de notre xix^e siècle.

En sa qualité de secrétaire général de l'Opéra, Adolphe Dupeuty, sorte de lieutenant du directeur, avait son libre accès partout, rue Le Peletier, dans tous les coins et recoins de l'édifice et jusque dans ce saint des saints du culte de Cypris qui est connu sous le nom de foyer de la danse. Si les Étoiles de l'endroit, indépendantes à cause de leur renommée ou en raison de leurs amours avec les Excellences des ministères et des ambassades, pouvaient regarder M. le secrétaire face à face, il n'en était pas tout à fait de même pour les sujets de petit calibre, pour les danseuses de second ordre, pour les rats et pour les figurantes. Tout ce petit monde-là tremblait volontiers en sa présence comme la feuille sous le vent d'automne. Conséquence logique dans les mœurs de l'endroit, se posant en sultan au petit pied, il pouvait jeter le mouchoir au milieu de ces biches effarouchées ; ce serait à qui le ramasserait. Il usa, en effet, de ce privilège. Une jeune danseuse devint sa maîtresse. Notez que c'était une très belle personne. Qu'on se la figure avec une taille élancée, la peau d'une

blancheur de lait, de grands yeux bleus, des cheveux d'un blond doré tirant sur le roux et de charmantes oreilles, un peu semblables à deux coquilles d'Ostende. Eh bien, savez-vous une chose ? c'est que la mariée était trop belle, et voici pourquoi. Cette beauté de la chorégraphie n'appartint pas plus tôt à M. le secrétaire général que tout l'Opéra fut en l'air. On venait de s'aviser tout d'un coup d'un fait étrange et qu'on n'avait pas su distinguer auparavant : c'est que cette charmante sultane d'un reporter ressemblait à l'impératrice Eugénie comme deux gouttes d'eau se ressemblent. Dans les vingt-quatre heures qui suivirent, les petites camarades lancèrent sur elle un inévitable sobriquet. On la surnomma l'impératrice.

— Où était le mal ? va-t-on demander, qu'est-ce que cela pouvait faire à la marche du gouvernement, si le secrétaire du directeur filait le parfait amour avec une figurante ? Pardon ! Vu les temps où l'on était, la moindre bizarrerie tirait à conséquence. Très innocente en elle-même, une telle ménechmie avait de quoi donner la chair de poule à la police. Le cas échéant, elle aurait les suites les plus redoutables. Cela devint presque une affaire d'État. On délibéra sur le compte de la plus jolie danseuse. Songez donc ! Cette ressemblance était si grande, si frappante, qu'elle suggérait à l'esprit les conjectures les moins permises. N'était-ce rien, d'abord, que de savoir le nom de la souveraine en passe d'être profané, tous les soirs, dans le foyer de la danse, par toute sorte de bouches ? Secondement, qui osait assurer qu'il ne se rencontrerait pas, un jour ou l'autre, quelque vilain roman d'alcôve, une intrigue du genre de cette Affaire du Collier qui, jadis, a fait verser tant de larmes à Marie-Antoinette ? On voit donc que la chose n'était pas aussi simple qu'on aurait été tenté de le croire au premier aspect.

Un soir, au foyer de la danse, un monsieur à tête blanche, tout chamarré de rubans, tira Adolphe Dupeuty à part et lui fit, moitié en riant, moitié avec un ton comminatoire, de sérieuses recommandations sur la petite personne. Il fallait bien prêter l'oreille à

ce que disait le mystérieux personnage. *Primo*, il ne fallait pas que mademoiselle *** répondît aux petites camarades lorsque, par ironie, ces dernières l'appelleraient Impératrice ou Sa Majesté. *Secundo*, elle devait éviter comme la peste de se laisser aller aux escapades avec les membres du corps diplomatique. *Tertio*, elle aurait à ne point prodiguer ses billets ni ses photographies. La pauvre enfant ! Si l'on eût été encore au temps des lettres de cachet, elle aurait couru le risque d'être enlevée la nuit, jetée au fond de quelque *in pace* ou, pour le moins, au fond d'un couvent de carmélites. Une fois que l'amoureux et l'amoureuse étaient allés manger une friture à Chatou, au cabaret de la Gobette, le secrétaire d'Alphonse Royer put constater qu'ils étaient *filés*. La police de l'Empire était presque armée du soupçon farouche des Orientaux.

Du secrétariat de l'Académie impériale de musique, Adolphe Dupeuty passa à celui du maréchal Vaillant, lequel l'emmena avec lui en Afrique, mais ce ne fut que pour deux ans. Après cette campagne, l'ex-reporter théâtral du *Figaro* reparut à Paris et, prenant le métier paternel, il se mit à écrire des pièces en collaboration avec M. Thiéry. Entre autres, il en a fait jouer deux qui ont obtenu un très beau succès. Canotier émérite de Saint-Germain en Laye comme le pauvre H. Daumier, le capitaine du *Barbillon*, il savait mieux qu'aucun autre ce que sont les marsouins d'eau douce. Il lui parut piquant de produire au théâtre ces allures, ces costumes, ce langage, avec des chansons et des airs *ad hoc*. Le tout, intitulé *les Canotiers de Paris*, fit très bonne figure aux Folies-Dramatiques, où cela fut joué près de cent cinquante fois. Il me racontait avec un certain orgueil que cet ouvrage était en train de faire le tour de l'Europe et qu'on le représentait même à Constantinople, où les Turcs le désignaient sous le nom du *Laï tou*, c'est-à-dire de l'un de ses refrains. – *En classe, mesdemoiselles !* était un vaudeville beaucoup moins important, mais qui fit les beaux jours du petit théâtre du carré Marigny, aux Champs-Élysées, sous la direction de Montrouge.

Adolphe Dupeuty, vieux avant l'âge, malade, désorienté, très pauvre, a fini, il y a trois ans, ses jours dans une maison de refuge, à Choisy-le-Roy.

Hélas ! que j'en ai vu se briser de jeunes plumes ! Combien de vaillants sont tombés de lassitude ou de désespoir au milieu du chemin ! De ce nombre a été Albert Blanquet, un grand Méridional, pâle et résigné, à qui *le Mousquetaire* avait confié le compte rendu des théâtres de second ordre. Il était conteur de son métier. Il a fait paraître, en effet, quelques romans d'aventures. Ce sont de ces récits qui ressemblent aux cent mille romans du tiers et du quart qu'on a publiés depuis cinquante ans et qu'on recommencera toujours. Il est mort jeune, par hasard. Deux frères, Émile et Henri Vierre, gens d'esprit, dont le premier était un échappé de l'École normale, sont partis de bonne heure pour l'autre monde. Ce même Émile Vierre avait fait jouer à l'Opéra un acte des plus ingénieux, intitulé : *Molière enfant*. Tous deux ont voulu traverser l'océan de la presse parisienne et s'y sont noyés. Du groupe d'Alexandre Dumas j'ai vu mourir encore Albert de la Fizelière, un bibliophile d'élite. Jadis, sous Louis-Philippe, étant très jeune, il avait eu un moment à diriger *l'Artiste*, et cette circonstance l'avait mis en rapport avec les grands peintres et les sculpteurs en renom. À propos de cette intimité, les curieuses histoires qu'il avait à nous conter sur les colonies d'artistes de Chatou, de Bougival et de Barbizon ! L'amour de l'étude lui était venu à la fin, il s'était mis à courir les bouquinistes et les bibliothèques. Du butin provenant de ses recherches il faisait la matière d'une publication fort originale, *la Petite Revue*, en ayant pour collaborateur Lorédan Larchey, un autre fureteur, un orpailleur du goût le plus subtil et le plus délicat. Pour en revenir à Albert de la Fizelière, sur la fin de sa vie, il était devenu l'inséparable et aussi le secrétaire intime de Jules Janin ; c'est même à lui qu'a été dévolue la tâche de rassembler en plusieurs volumes la correspondance du prince des critiques. Mais, en 1870, au premier roulement de tambour qui nous annonçait que Paris allait avoir à

soutenir un siège, il s'était engagé dans un bataillon de marche. Pendant les nuits d'hiver passées aux remparts, il avait contracté les germes d'une maladie qui devait l'emporter. À la Maison d'Or, il y avait aussi Ernest Dubreuil, dont la mort récente a eu un cruel retentissement. Cet autre passait en revue au journal les principales figures musicales du temps : Rossini, Bellini, Donizetti, Meyerbeer, Halévy, Auber, Adolphe Adam, Félicien David. Il paraît qu'un drame étrange a attristé sa vie de bonne heure. Pour se consoler, il s'était jeté à corps perdu dans le travail en allant sans cesse du journalisme au théâtre et réciproquement. On lui doit quelques poèmes d'opéra dont M. Poise a fait la musique et notamment *la Harpe d'or*. Mais il s'effrayait au spectacle de cette vie d'artiste et d'écrivain dans laquelle il faut recommencer ses débuts, tous les matins. En même temps, il se laissait tourner la tête par la vue du gain qui va tout naturellement à tels et tels, toujours couronnés par le succès. En sorte qu'un matin, le pauvre garçon était serré à la gorge et poursuivi sans relâche par ce mal bizarre que les aliénistes appellent la folie des grandeurs. À ceux qu'il rencontrait sur les boulevards ou ailleurs, il disait sans sourciller :

— Vous savez ce qui m'arrive, mon cher ? Par décret du président de la République, je suis nommé sous-intendant de tous les théâtres sans exception. Ainsi, parlez, ne vous gênez pas. Je puis faire votre fortune et je la ferai. Voulez-vous un drame en cinq actes à la Porte-Saint-Martin ou bien une comédie de mœurs au Théâtre-Français ? Cent mille francs de droits d'auteur dans un cas ou dans l'autre ! Je vous le répète ; vous n'avez qu'un mot à dire !

Puis, quant à lui-même, par un mouvement de récurrence, il ajoutait :

— Moi, j'ai cinq millions d'assurés pour un opéra à grand spectacle, musique de Gounod, *David et Goliath*, une grande machine lyrique, assez belle pour mettre le globe entier sous dessous et qu'on viendra voir de chez les Samoyèdes eux-

mêmes !

Privat d'Anglemont était aussi des nôtres. Comment ce grand mulâtre des Antilles s'est-il trouvé, un matin, sur le pavé de Paris et qu'y était-il venu faire ? Dans l'origine, vers 1840, ce n'était qu'un échappé du Pays latin, discoureur à froid, sans faconde et presque sans esprit. Je l'ai vu, d'abord, se faufiler dans le monde des lettres en obtenant d'entrer à la *Gazette des théâtres*, le journal d'Auguste Lireux, où il brochait des couplets de cinq ou six lignes sur les comédies de la banlieue. Peu à peu, en se frottant à Henry Murger et à Théodore de Banville, il eut accès au *Corsaire* et, un peu après, au feuilleton du *Siècle*.

Il en était de sa conversation comme de sa manière d'écrire. Rien de plus terne ni même de moins littéraire, grammaticalement parlant. J'ai sous les yeux cinq ou six lettres de lui qui prouvent assez qu'il ne savait pas l'orthographe. Mais, un beau jour, grâce à l'imagination de ceux qui vivaient près de lui, on se mit à lui attribuer et des mots et des excentricités qui ne lui ont jamais appartenu. Peu à peu il s'est formé à son endroit une légende. De ce descendant des esclaves madécasses, on a fait tour à tour le plus original des bohèmes du règne de Louis-Philippe et un faiseur de quolibets. Inscrivez-vous donc en faute contre une légende qui a quarante ans de date !

N'en concluons point pourtant qu'il n'ait pas été un excentrique. Une heure devait arriver où, prenant au sérieux le rôle qu'on s'efforçait de lui faire jouer, il s'y est cantonné résolument. Bohème et maître blagueur, telle serait sa personnalité. Mais on conviendra qu'il y a loin du personnage qu'il a été réellement à l'espèce de neveu de Rameau dont parlent, de nos jours, ceux qui ne l'ont pas connu. L'œuvre la plus considérable qu'il ait écrite durant une longue vie est un in-32 intitulé : *Paris anecdote*. Cela est incontestablement fort curieux et fort amusant. Ce petit livre est tout rempli de descriptions bizarres, celles des petits métiers et celles des petites industries d'un Paris souterrain et inconnu. Il y a, par exemple, le dessin à la plume d'un berger en chambre,

d'un berger qui nourrit une chèvre au cinquième étage d'une maison, et c'est un chef-d'œuvre. Mais, si la matière était trouvée par Privat d'Anglemont, ce que je n'ai pas l'intention de nier, la prose était entièrement remaniée par Louis Desnoyers, rédacteur en chef du feuilleton du *Siècle*, l'ingénieux auteur de *Robert Robert*.

Il lui est arrivé d'aborder le théâtre, une fois, du moins. Vers les derniers jours de la monarchie constitutionnelle, il s'est escrimé à Beaumarchais, le premier théâtre de Paris en arrivant de Charenton – comme on disait alors. Il s'agissait d'un vaudeville en un acte, qui était un épisode de 1792. On y voyait un jeune volontaire de la République, la graine de Kléber ou de Marceau, s'armer pour la défense du pays. Une jeune châtelaine, costumée en vivandière, interpellait le futur officier :

Où vas-tu, beau soldat de France,
Soldat d'un pays enchanté,
Sur les pas de la liberté,
Où vas-tu, si plein d'assurance ?

Et le jeune héros de répondre qu'il allait faire le tour du monde avec le drapeau aux trois couleurs :

Pour conquérir la terre et l'onde.

Ces vers se chantaient sur l'air fameux, l'air bachique, martial et amoureux tout ensemble du général de La Salle : *Elle aime à rire, elle aime à boire*, et ils avaient été faits par M. Théodore de Banville. Les deux couplets produisaient un assez grand effet.

Blagueur, dans le sens que Paris moderne attache à ce mot, Privat d'Anglemont ne l'était pas et la nature ne lui eût pas permis de l'être. Il était peu vif, avait la bouche empâtée, la parole paresseuse, sans volubilité comme sans imprévu. J'ai néanmoins retenu de lui une fantaisie qui aurait été piquante, s'il y eût mis un peu de chaleur. – À la Martinique, à travers les mornes, il y a, paraît-il, une sorte de volcan mal éteint qui donnerait d'excellent

soufre ; mais cette solfatare est inexploitée, faute d'argent. Or Privat se mit, un jour, à crier que cette soufrière était la propriété de sa famille et même la sienne propre.

— Que ne l'hypothèques-tu ? lui dit quelqu'un.

— J'y ai bien pensé, mon cher, mais ces banquiers de Paris sont des ânes. J'ai eu beau leur prouver qu'il y a dix millions dans ma solfatare, ces animaux-là ne veulent pas aventurer un centime sur ce trésor.

Au *Mousquetaire*, il ne fit, du reste, qu'entrer et sortir, donnant trois ou quatre articles sur les dessous de la grande ville et disparaissant. À deux ans de là, je le retrouvai à la *Gazette de Paris* ; mais le pauvre diable, miné par ses pratiques de bohème errant, était déjà sur son déclin. J'eus alors à lui faire faire quelques colonnes de ce journal. C'est à cette occasion et par une aventure assez drolatique que je reçus de lui une lettre que je donne ici *in extenso*.

Paris, 7 mai 1858.

Cher ami,

Vois ce qui m'arrive. Je suis prisonnier dans un cabinet de la Maison Dorée, à cause d'une carte de 13 fr. 50 que je ne puis payer. Figure-toi que le garçon menace de m'envoyer au poste. J'avais d'abord pensé à prier M. le baron de Rotschild, voisin de l'établissement, de solder cette addition, mais ce personnage n'ayant pas l'honneur de me connaître personnellement, le procédé pouvait lui paraître drôle. Il n'y a que toi pour me tirer de là ! Envoie-moi donc les 13 fr. 50 et je bénirai à jamais ta mémoire.

Ton bien dévoué,

ALEX. PRIVAT D'ANGLEMONT.

Je pris un louis à la caisse et le lui envoyai, sans retard. À dix minutes de là, il faisait son entrée dans mon cabinet en riant aux éclats, mais en laissant voir sur sa figure un de ses yeux *au beurre noir*, comme on dit.

— Ce n'est rien, s'écria-t-il, c'est la suite de mon explication avec le garçon du restaurant qui voulait *me faire coller au bloc*.

Du reste, dans ces mêmes temps, la vie n'était pas couleur de rose pour lui. Privat avait une *toquade*. Vous ne lui auriez pas ôté de la tête que quelque *mauvais œil* lui avait jeté un sort. Cet Africain, moulé comme un géant, attaché après lui-même comme avec des liens de fer, se trouvait constamment, par suite d'une fatalité étrange, jeté sur un lit de douleur.

En 1856, un soir, en sortant d'un théâtre du boulevard du Temple, il était arrêté par des rôdeurs de nuit, qui, le prenant, les imbéciles ! pour un capitaliste, le renversèrent, le rouèrent de coups et le laissèrent pour mort. — On dut le transporter à l'Hôtel-Dieu, où il fut trois mois à se remettre.

Un autre soir, en descendant le trottoir, près du faubourg Montmartre, il se cassa la jambe et dut aller, pendant trois mois encore, à l'hôpital ; mais, cette fois, à Saint-Louis.

Un autre jour, il prend une demi-tasse dans un café. Le hasard, qui lui en veut toujours, le place près d'une machine hydraulique en ébullition. Un rouage se déränge tout à coup ; voilà le pauvre Privat d'Anglemont échaudé. On le mène à la maison municipale de santé du faubourg Saint-Denis.

Toutes ces déconvenues finissent par lui assombrir l'âme. D'ailleurs, il sait bien qu'il est à bout de santé et qu'il n'en a plus pour longtemps.

Un soir, il fit signe de la main à un interne, excellent garçon, qui avait quelque chose à lui dire.

— Mon cher X..., je ne me fais pas d'illusion sur mon état. Il est très possible que je meure cette nuit.

— Je vous réponds que non.

— La science se trompe souvent. Laissez-moi donc dire. Il est très possible que je meure. Dans ce cas, j'ai un service à vous demander. On me laisse à peu près seul depuis que je suis ici. Du moment que j'aurais *cassé ma pipe*, ce serait autre chose. Toute la littérature, au milieu de laquelle il y a tant de crocodiles, s'empresserait de s'en émouvoir. Vous verriez accourir ici des myriades de confrères. Il n'y aurait qu'un cri : — *Ah ! le pauvre*

garçon ! D'autres diraient : — Mais pourquoi Privat n'est-il pas venu chez moi ? Il y avait une chambre pour lui ! — Mais, s'écrierait un autre, j'ai toujours 500 francs au service de Privat ! — Mieux que tout cela, un orateur officiel d'une société littéraire (je suis de trois) s'avancerait en habit noir et en lorgnon d'or. Il tirerait un papier de sa poche et il lirait un discours mouillé de larmes. — Messieurs et chers confrères, vous comprenez l'émotion qui, en ce moment, fait trembler ma faible voix, etc., etc. Eh bien, ajoutait le malade, vous concevez que, si je succombe, je ne veux pas de toutes ces simagrées. C'est pour cela que j'ai préparé mon testament.

— Votre testament !

— Mon Dieu, oui. — Ça va vous paraître assez peu usité qu'un gueux tel que moi se mêle de tester tout comme un grand seigneur, mais vous allez voir que la précaution n'est pas inutile.

Et, tirant de dessous l'oreiller une feuille de papier blanc, zébrée de pattes de mouche, il donna à l'interne lecture de l'acte solennel que voici :

CECI EST MON TESTAMENT.

Je, soussigné, Alexandre Privat d'Anglemont, homme de lettres, étant encore sain de corps et d'esprit, je formule mes dernières volontés dans les termes qui suivent :

Article premier. — Je meurs dans la religion naturelle au sein de laquelle je suis né. C'est dire que je ne crois ni en Jupiter, devant lequel se sont agenouillés pendant mille ans des millions de Grecs et d'Asiatiques ; c'est dire que je ne crois ni en Brama ni en Bouddha, qu'adorent l'Inde, le Japon et la Chine ; c'est dire que je ne crois pas davantage en Jéhovah, celui qu'honorent encore les sept millions d'Hébreux qui sont éparpillés sur le globe, ni en son fils Jésus de Nazareth, au nom duquel, depuis près de dix-neuf cents ans, deux cent millions d'êtres humains prient ou s'égorgent. J'aurais peut-être quelques propensions à admettre Mahomet à cause du paradis céleste imaginé par lui et qui serait peuplé de femmes éblouissantes de beauté, brunes, blanches et rousses ; mais je ne peux pourtant pas ajouter foi au prophète qui prétend avoir mis un

jour le quart de la lune dans son gousset. Mais je n'hésite pas à m'incliner devant le grand horloger qui passe pour avoir formé d'un mot l'univers, les planètes, le soleil, l'espace, et qui, montrant tant de sublimes spectacles à nos yeux d'oisifs bridés, a pourtant jugé superflu de se faire voir lui-même.

Art. 2. — S'il y a une autre vie ou d'autres vies, comme plusieurs l'affirment, je demande au juge souverain d'être envoyé dans une zone où le cœur ne soit pas le subordonné de l'estomac, ni la tête l'esclave du ventre.

Art. 3. — Je demande qu'il n'y ait, à l'occasion de ma mort, ni article nécrologique dans les journaux, ni oraison funèbre prononcée sur le bord de ma fosse, par un confrère en habit noir.

Art. 4. — Après mon décès, mon corps sera transporté à Clamart, dans le pavillon des jeunes étudiants en médecine qui s'adonnent à l'anatomie. On le disséquera pour les besoins de la science.

Art. 5. — Je n'ai jamais rien possédé, ni un champ, ni un toit, ni une femme, ni cent francs à la fois. Je n'ai jamais rien possédé et j'en ai été très fâché ; mais les riches qui m'entouraient en ont été plus fâchés que moi encore, parce qu'ils n'ont rien pu me prendre.

Art. 6. — Dénudé de tout, je laisse pourtant deux petits volumes de tableaux parisiens et d'esquisses de mœurs qui pourront instruire le présent et amuser l'avenir. Combien de millionnaires qui n'en laissent pas autant !

Fait à Paris, le 5 mai 1869.

ALEX. PRIVAT D'ANGLEMONT.

Ce testament est-il bien authentique ? Ne s'y trouve-t-il point d'additions ni d'interpolations ? En bonne conscience, je n'oserais l'affirmer. — Ce que je sais, c'est qu'il m'a été communiqué par un ami de Privat d'Anglemont et que je le donne tel qu'on me l'a donné.

Ainsi qu'on l'a vu, Privat d'Anglemont a rendu le dernier souffle un peu avant la guerre. — Ses livres, qui se vendaient assez mal de son vivant, font de l'argent après sa mort. — Encore une ironie de la destinée !

Voilà une bien longue liste. Sommes-nous arrivés à la fin ? Non, pas encore. Parmi les collaborateurs de ce journal éphe-

mère, qui a si mal vécu et qui avait tout ce qu'il fallait pour bien vivre, il y aurait encore à citer bien d'autres noms qui ne sont pas dépourvus d'éclat. Je rappellerais, par exemple, Alexandre Weill, l'un des publicistes les plus variés de ce pays, le romancier de *Couronne*, l'hébraïsant du *Nouveau Sinai*, le pamphlétaire de *Paris-mensonge*. Il répandait sur les colonnes du *Mousquetaire* de nombreuses pages de prose comme Théodore de Banville y versait une corbeille de vers de tous les rythmes. J'aurais à signaler bien d'autres noms mais, pourquoi ne pas en faire l'aveu ? ce labeur rebute et effraye, en ce qu'il nous faut trébucher à tout instant contre la pierre des tombeaux. En regard d'Alfred Busquet, le gendre de Pagnerre, qui s'engageait parmi nous comme intérimaire, qui nous donnait de fraîches impressions de voyage en Écosse, il y avait Henry de la Madelène, Eugène Woestyn, A. Desonnaz, Jules Viard, le futur inventeur des *Échos du Figaro* ; il y avait encore Pierre Bernard, un ancien secrétaire d'Armand Carrel. Je ne veux ni ne dois omettre non plus Eugène Moreau. Celui-là était un comédien retiré du théâtre. Après avoir habité vingt ans Saint-Pétersbourg, il en était revenu avec une traduction des *Âmes mortes*, le grand roman de Nicolas Gogol, une œuvre de longue haleine que l'on ne connaissait pas encore en France. Comptez. Que de plumes vaillantes, et j'en oublie pour sûr ; mais ce que je ne veux pas oublier de répéter, c'est que ce journal était né cent fois viable et que, s'il n'a pas duré, ç'a été uniquement par la faute du grand et bel esprit qui devait le diriger et qui ne l'a pas dirigé du tout.

Ici, étant à bon droit effrayé des misères que j'ai eu à signaler et de celles qui me resteraient encore à faire voir, je m'arrête court en demandant à suspendre pour le moment ma tâche de lamentable historien. J'ai dit le supplice d'Henri Heine, la fin de Foulques à l'hôpital, la cécité d'Émile Deschamps, le suicide de Gérard de Nerval, les transes de Max de Goritz, l'abandon de madame Dash. Dois-je prolonger cette nomenclature qui ressemble si bien à un martyrologe ? Combien d'autres drames à

indiquer ! Il faudrait montrer Privat d'Anglemont mourant sur un grabat de la maison Dubois ; Albert de la Fizelière succombant prématurément aux fatigues du siège ; Henri de la Madelène ployé en deux par les horribles souffrances d'une maladie ataxique ; Léon Gatayes foudroyé par l'apoplexie ; Adolphe Dupeuty finissant dans un refuge de Bourg-la-Reine, et Ernest Dubreuil, le plus malheureux de tous, gagné par la folie des grandeurs, mené de force dans une maison d'insensés, où il a subi trois mois de tortures.

Oui, sans doute, il me restait encore à jeter sur le papier une dizaine d'esquisses biographiques ; j'aurais encore beaucoup à dire sur chacun des noms que je viens d'écrire dans le précédent paragraphe. Mais, je le répète, mon courage est à bout sur ce thème des gens de lettres en proie à la cruauté du sort. Tant pis. Ces lignes sommaires suffiront à la curiosité du lecteur. N'est-ce donc pas assez pour faire voir ce qu'il y a le plus souvent au fond d'un journal ?

Chateaubriand disait :

— Poètes ! Penseurs ! Orateurs ! Journalistes ! Petite descendance de Prométhée !